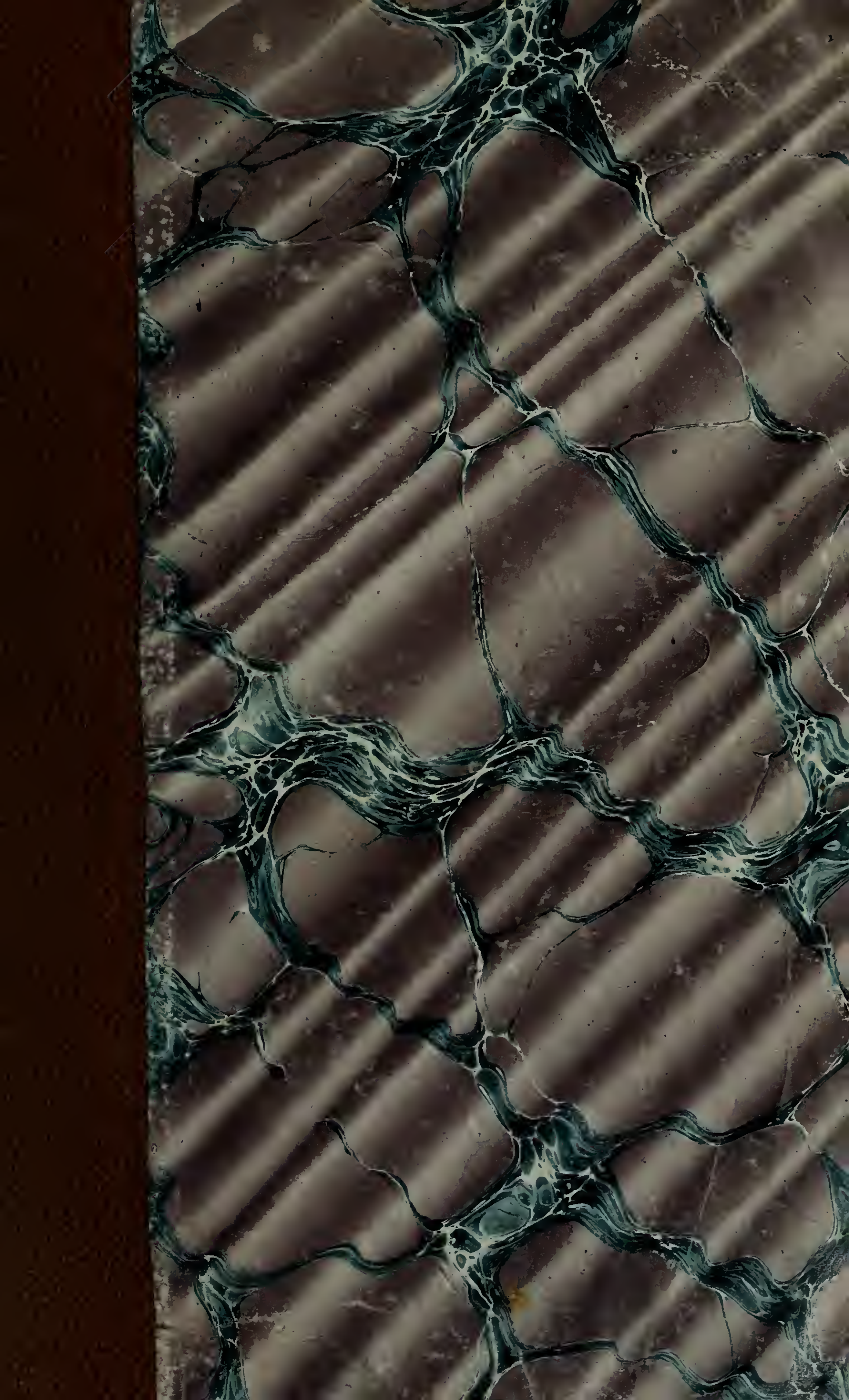


LE PAIR DE FRANCE,

OU

Le Divorce.

J.-L. Bellemain, Imprimeur, rue Saint-Denis, 268.

LE PAIR

DE

FRANCE,

OU

Le Divorce.

PAR MME LA B^NE ALOÏSE DE CARLOWITZ,

Auteur de *Jean le Parricide*, et de *Caroline ou le Confesseur.*

C'est par l'abus des lois que le crime
devient inviolable et la tyrannie
sacrée. SAINT-JUST.

I.

PARIS.

CHARLES LACHAPELLE,

Rue Saint-Jacques, 75.

1835.

Avons-nous une Littérature ?

Avons-nous un Gouvernement ?

Dans mon quartier demeure un vieillard jadis célèbre, aujourd'hui oublié de tous ses contemporains. C'est un monument curieux et à différentes façades dont chacune représente les diverses périodes de malheur et de prospérité, de gloire et de honte que la

France a parcourues depuis près d'un demi siècle; mais où l'instant actuel n'a pu trouver de place.

Ce vieillard vient me voir quelquefois, il aime a parler et il sait que je l'écoute toujours avec plaisir, quoique nous soyions rarement du même avis. Des déceptions nombreuses, inséparables d'une vie passée au milieu des orages politiques, l'ont aigri; la pitié mêlée de dédain que son grand âge inspire; car c'est le seul sentiment qu'on accorde aujourd'hui à la vieillesse, l'indigne. Il s'anime, s'exalte pour prouver que ses facultés morales ont conservé l'énergie de la jeunesse. Grâce à cette disposition d'esprit, notre époque lui apparaît à travers un prisme dont ses regrets, ses rancunes personnelles varient les nuances, et cependant j'aime à l'entendre. Il y a de l'exagération dans ses plaintes contre tout ce qui existe; mais elles révèlent un amour passionné pour le bonheur, la gloire de la France. Ce motif excu-

se à mes yeux l'âpreté qui règne dans sa conversation, que son expérience, sa profonde instruction rendent utile, intéressante.

Sa dernière visite fut interrompue par l'arrivée d'une jeune dame de ma connaissance, auteur comme moi (quelle femme n'écrit pas aujourd'hui)? Elle venait de passer un mois à la campagne, et nous parla avec emphâse des nombreuses jouissances intellectuelles qu'elle y avait goutées. Les mots nouveaux dont elle affectait d'enrichir chacune de ses phrases indisposèrent mon vieil ami contre elle.

— En quoi consistaient ces jouissances intellectuelles? lui demanda-t-il, avec un ton ironique.

— En conversations savantes avec des personnes aimables, instruites, répondit sèchement la dame.

— Et quel était le sujet de ces conversations?

— Les chefs-d'œuvre de la littérature du jour, la marche admirable du gouvernement, répliqua la jeune dame, piquée d'une interrogation dont elle cherchait à deviner le but.

— Je conçois qu'un pareil sujet est intarissable, dit monsieur Nicaise. (On saura plus tard pourquoi je lui donne ce nom qui n'est pas le sien.) On peut se perdre à son aise dans le vague, dans l'extravagant, quand on parle de choses qui n'existent point; car certes nous n'avons pas plus aujourd'hui de gouvernement que de littérature.

Voyant sans doute une offense personnelle dans ces derniers mots, la dame auteur nous quitta d'un air fort mécontent.

Restée seule avec monsieur Nicaise, je lui reprochai doucement d'avoir donné mauvaise opinion de lui en avançant un paradoxe.

— Un paradoxe! s'écria-t-il avec humeur, nous avons une inquisition d'état, des pri-

sons, des geôliers et non un gouvernement ; nous avons des écrits serviles ou incendiaires, niais ou révoltans, et non une littérature.

— Je n'ai pas la foi assez robuste, lui dis-je, pour croire que nos ministres aient résolu le grand problème du gouvernement sans abus; mais enfin nous avons une Charte, des chambres, des magistrats, une garde nationale, une armée, une royauté.

— Eh! bon dieu! grâce aux lois d'exception et d'*ajoutage*, cette Charte *improvisée* ressemble aujourd'hui au couteau d'Arlequin. De nos deux chambres, l'une tend à devenir une réunion de valets et l'autre une assemblée de courtisans. Nos magistrats sont forcés de se faire les instrumens dociles du pouvoir; car s'il ne peut leur ôter leurs places, il peut du moins leur refuser de l'avancement.

Et la garde nationale, cette milice citoyenne armée pour défendre les droits du

peuple contre la tendance naturellement dominatrice du souverain, on la suspend, on la dissout quand elle veut rester fidèle à cette haute mission. Bientôt elle n'existera plus que là où elle aura consenti à jouer le rôle de tapisserie, les jours de grande représentation royale; celui de sbires, les jours de luttes ouvertes entre le despotisme et la liberté!

L'armée est-elle plus que tout autre ressort de la machine gouvernementale restée dans les voies que l'honneur lui assigne? n'est-elle pas devenue une des ressources les plus puissantes et les plus *économiques* de la tyrannie! les exécutions judiciaires causeraient une terreur universelle: le public compte les têtes qu'il voit trancher; mais une armée nombreuse donne un air de force, de puissance qui flatte la vanité nationale; et si ses bayonnettes, ses canons au lieu de se tourner contre l'étranger exercent au dedans leurs ravages, les victimes flétries du

nom de rebelles sont regardées comme trop heureuses d'être tombées sous les coups d'un soldat. Les bourreaux, leurs valets même sont largement payés; le soldat toujours prêt à frapper celui de ses frères que les terreurs ou les vengeances royales, les accès de fureur ou les méprises de la police lui désigne, ne touche que trente centimes par jour. Quelle immense, quelle honorable *économie!*

Quant à la royauté.....

—Brisons là-dessus, monsieur, je vous en supplie. Je ne puis partager vos opinions sur notre gouvernement, je ne voudrais pas même le pouvoir. Passons à la littérature que vous faites tout aussi cavalièrement rentrer dans le néant. Sur ce chapitre, peut-être il vous sera plus facile de me persuader.

— J'en doute, madame, vous m'écoutez avec déférence parce que je suis vieux; voilà tout. Je vous ai déjà répété à satiété ce que

je pense de l'école nouvelle sans avoir pu vous convaincre.

— C'est que vous vous obstinez à regarder cette école comme l'ouvrage des Jésuites.

— Je m'obstine! qui? moi! suis-je donc un écolier du jour qui ne daigne s'asseoir sur les bancs que pour faire rougir ses professeurs de leur ignorance, et leur prouver que c'est à eux à demander des leçons à leurs élèves? suis-je un de ces législateurs de vingt ans qui, trop paresseux pour étudier le passé, le rayent sans façon des pages éternelles du temps, et se persuadent que le monde commence avec eux? Ce n'est point aux têtes blanchies, c'est aux cerveaux brûlés de la jeunesse qu'il faut reprocher l'obstination et le sot orgueil qu'elle enfante.

— Vous êtes trop sévère envers notre jeunesse. Elle a ses défauts, j'en conviens; mais il est certain du moins qu'elle est studieuse, réfléchie, et que ses mœurs n'ont plus rien de cette dépravation qu'on affec-

tait encore vers la fin du dix-huitième siècle.

— Eh! qu'y avons-nous gagné? Des vices à l'allure aimable et riante ont été remplacés par des vices graves, sérieux. Ce n'est plus la soif des plaisirs, c'est la soif de l'or, des distinctions qui dévore nos jeunes gens; aussi les voyons-nous fertiles en intrigues, souples, rampans même dès qu'il s'agit d'arriver à la fortune, aux emplois. S'ils font parade de principes de liberté, d'indépendance, c'est pour donner un prétexte à leur dédain orgueilleux pour des lois qu'ils n'ont point faites; à leur mépris pour la vieillesse, à leur révolte ouverte contre l'autorité paternelle! Ils sont despotes avec leur famille, leurs amis, leurs maîtresses, avec tout ce qui a le malheur de les aimer; car ils savent que l'affection est ingénieuse en excuses pour celui qui en est l'objet.

Persuadée que je chercherais en vain à faire revenir monsieur Nicaise de ses préventions, je lui rappelai, en souriant, qu'il

m'avait promis de me prouver que l'école nouvelle était l'ouvrage des Jésuites.

— J'y parviendrai sans peine, me dit-il avec humeur, à moins que vous ne soyiez comme ce courtisan de Louis XIV qui, lorsqu'on voulait discuter avec lui, disait : « Je ne veux pas qu'on me prouve. »

Les philosophes du dix-huitième siècle, vous le savez madame, ont sapé dans ses fondemens le catholicisme et ses honteuses superstitions, la tyrannie et ses conséquences avilissantes. Il allait s'élever brillant et beau, l'édifice de la raison et de la liberté, quand l'empire est venu frapper l'intelligence humaine de stupeur. Napoléon, seul en France, voulait avoir le droit de penser; il n'entrait pas dans ses plans de donner une juste idée de la divinité, il voulait la remplacer, ou du moins accoutumer les peuples à recevoir les décrets impériaux avec ce respect religieux qu'on accorde à ceux de la Providence.

Il ne lui convenait pas davantage de nous laisser le sentiment de notre dignité et l'amour de la patrie, lui qui, paraphrasant la pensée de Louis XIV, disait : « L'État, c'est l'armée et l'armée c'est moi ! »

La restauration nous surprit dans cette situation. Persuadée que pour anéantir la raison et la liberté il suffisait d'asseoir le trône et l'autel sur les mêmes bases, elle exigea qu'on allât à la messe pour avoir un emploi, et le clergé en masse était convaincu qu'il n'en fallait pas davantage pour établir son empire. Mais un système qui faisait des hypocrites et non des croyans, des égoïstes perfides et non des serviteurs dévoués, ne pouvait suffire à la société de Jésus, instituée pour étendre, affermir l'autorité de l'Église romaine et celle des souverains restés soumis à cette Église. L'expérience avait appris aux Jésuites que ce n'est point l'exercice extérieur du culte catholique, mais la confiance sans bornes au pouvoir surnaturel de ce

culte qui fait la puissance des prêtres; qu'il ne suffit point au despotisme de répandre la terreur, de flatter la cupidité; mais que pour jeter des ramifications profondes et solides, il doit éteindre les lumières, détruire la morale! Ils savaient que le manque de foi aveugle parmi nous ne tenait point à l'absence, mais à la pureté des croyances religieuses; que notre haine pour l'arbitraire, pour la tyrannie, n'était plus un délire insensé, mais une conviction profonde, résultat du perfectionnement de notre esprit.

Le scepticisme railleur, comme les nobles enseignemens des philosophes, nous avait appris à chercher un principe moteur de l'univers dont la perfection est l'essence, et à donner à la vie un but vers lequel elle puisse tendre et qui ne saurait être que l'harmonie, le souverain bien, c'est-à-dire le bonheur qui naît de la réunion de la sagesse et de la liberté.

La société de Jésus n'a point essayé de

combattre par des dogmes, des raisonnemens absurdes, cette idéologie sublime, ce républicanisme épuré. Elle n'opposa point à la philosophie de Voltaire, de Rousseau, de Kant, une philosophie nouvelle, mais un délire littéraire. La littérature avait fait le mal, elle fut chargée de le réparer, et les Jésuites, et tous ceux qui, par une impulsion mystérieuse, irrésistible, se trouvèrent forcés de hâter la réaction morale et politique, se mirent à crier aux écoliers qui, en sortant du collège se croyaient de grands écrivains:

« Les républiques et leurs mœurs austères « sont usées; le Parnasse est vieux. Fouillez « les légendes des saints, les chroniques du « Moyen-âge, elles vous fourniront des sujets « nouveaux. On nous a donné jusqu'ici des « héros comme il n'y en a pas; on a mis « l'horreur du crime dans le cœur des plus « grands coupables; on nous a montré l'hom- « me, tantôt en proie à des maux auxquels « notre organisation nous rend inaccessibles;

« tantôt enivré de félicités que nous ne som-
« mes pas susceptibles de goûter. Aussi
« voyez quel malaise travaille la société!
« personne n'est content de sa position ; des
« plaintes, des rêves, des désirs chimériques
« égarent tous les esprits. Guérissez cette
« plaie immense que le passé nous a léguée;
« montrez l'homme tel qu'il est, apprenez-
« lui à profiter des biens que la nature a
« mis à sa disposition. Dites-lui qu'il cesse
« de chercher ces biens dans une liberté qui
« contrarie plus cruellement ses passions
« que le despotisme le plus absolu ; dans une
« philosophie aride qui, à force de vouloir
« tout épurer, anéantit tout. Rappelez-lui
« que nos sens viennent de Dieu! que les
« jouissances qu'ils procurent sont les seules
« véritables ; que dans l'éternité même nous
« n'en connaîtrons point d'autres, puisque
« nous ressusciterons avec nos corps. Dé-
« truisez les illusions qui perdent l'espèce
« humaine et vous serez ses régénérateurs. »

C'est ainsi que l'école romantique naquit. Elle préluda par une poésie vague qui promène la pensée dans les vastes salles d'un paradis où l'on fait de la musique; dans les cavernes ténébreuses d'un enfer où l'on nous met en broche; qui la prosterne au pied du trône doré d'un Dieu dont nous sommes l'image, ou la retient muette d'admiration devant les ailes d'azur d'un ange, la beauté d'une sainte! Elle reproduisit tous les crimes de la féodalité sous la forme de dévouement héroïque du seigneur pour son roi, du vassal pour son seigneur, du chrétien pour ses prêtres.

Les masses ne virent dans cette innovation qu'une mode qu'un caprice littéraire. Les divinités du paganisme, les héros de Sparte, d'Athènes, de Rome, avaient été chantés pendant tant de siècles! en poésie, du moins, les dieux des chrétiens, les guerriers pillant, égorgeant au nom du pape ou du seigneur suzerain, étaient neufs. Mais

la noblesse et tout ce qui tenait à l'imiter, accueillit avec enthousiasme un matérialisme religieux, un code de servitude héroïque, développé en style ampoulé, inintelligible, bizarre.

Les éditeurs, les directeurs de théâtres s'arrachèrent ces productions nouvelles, et l'admiration factice des grands devint réelle, en gagnant le peuple, trop souvent sot imitateur des fautes de ses maîtres.

Qui pourrait ne pas reconnaître dans le succès rapide, presque merveilleux d'œuvres blessant à la fois le goût et la raison, la main mystérieuse et puissante d'un corps dont les espérances ambitieuses se sont fondés en tout temps sur l'accomplissement de l'œuvre infernale de notre dégradation?

Enhardis par tant de succès, les adeptes de cette école redoublèrent d'efforts avec une ardeur que l'élan donné par la révolution de juillet fit dégénérer en frénésie. Cependant ils étaient loin de deviner le but

vers lequel ils tendaient. Ils ne voulaient faire que du neuf, du vrai. Au lieu d'inventer des modèles de perfection, ils nous ont offert des types de crime et de scélératesse. S'ils avaient développé ces caractères; s'ils avaient montré comment la première erreur conduit à la première faute, la première faute au premier crime; ils auraient donné d'utiles leçons, aux hommes passionnés qu'une trop grande confiance en leurs forces morales perd souvent. Mais ils ont pris le coupable arrivé au dernier degré de perversité; ils l'ont rendu fier de ses forfaits, et ne lui ont prêté de l'indignation, que contre les âmes timides, *ordinaires*, qui ont eu la *niaiserie* de rester vertueuses.

Pour nous convaincre de la rapidité effrayante avec laquelle nous nous sommes avancés dans cette carrière, il suffit de parcourir ces écrits qui passent de la mansarde de l'étudiant au boudoir de la petite maîtresse; du cabinet du savant à l'atelier de

l'industriel ; de l'arrière boutique de l'épicier à la loge de la portière, et répandent partout leurs poisons funestes ! Mais ce sont surtout les œuvres dramatiques qui souillent nos théâtres, où tout un peuple va prendre des leçons de corruption, qui font de l'école nouvelle, un cours public de vol, d'adultère, d'inceste, d'assassinats ! Non, elles ne méritent point le nom de littérature, ces productions où l'imagination déploie toutes ses ressources pour prouver que la vie n'a d'autres voluptés que celles des sens ; que les affections du cœur, les sentimens nobles, généreux, sont des rêves, ou, ce qui est plus terrible encore, la source et la justification des forfaits les plus atroces ! Aussi, voyez avec quel empressement les jésuites politiques qui, pour l'instant du moins, remplacent les jésuites religieux, suivent la route que leurs prédécesseurs leur ont tracée. Que n'espère-t-on pas faire d'un peuple auquel on a su rendre

inintelligible, odieux, le langage du *Contrat social*, de l'*Émile;* qui bâille à la représentation du Tartuffe, du Misanthrope, de la Mort de César, de Brutus, tandis qu'il admire le style barbare, les images hideuses qui lui peignent les rues dégoûtantes de l'ancien Paris; les mœurs des Truands, et tout ce qui tend à montrer l'espèce humaine arrivée au dernier degré de corruption. Oui, le pouvoir actuel aussi a trouvé qu'elle était une puissante auxiliaire, cette école toujours occupée à renfermer les craintes et les espérances de l'homme dans le cercle honteux des plaisirs et des souffrances de la brute. Il la protège; et si parfois il réprimande ses adeptes, c'est quand ils se permettent de lui dire une vérité cruelle, et non quand ils outragent la morale publique. Et cette sévérité ridicule fait ressortir davantage les craintes puériles de nos hommes d'État, la honte des auteurs du jour;

car ils sont arrivés à un point où il ne leur est plus possible de développer une pensée utile, morale. Ils flétrissent tout ce qu'ils touchent! S'ils veulent faire haïr la tyrannie, détruire le prestige de divinité qui entoure encore les rois, ils ne descendront point dans les plus secrets replis de l'âme d'un despote qui sait voiler ses coupables projets sous des dehors aimables, sous des apparences de grandeur d'âme, de magnanimité! Non, ils traîneront dans la boue un monarque de leur création, revêtu d'un nom historique; ils le montreront tellement abruti de vices privés, qu'il serait absurde de le croire capable de crimes publics; ils le rendront tellement crapuleux et vil, que, par la simple comparaison, les rois, tels qu'ils sont en effet, deviennent des dieux. S'ils veulent peindre l'amour maternel et le dévouement sublime où ce sentiment peut porter une femme, ils le placeront dans

le cœur d'une Lucrèce Borgia, d'une marquise de Brinvilliers!

Et quand ces affreuses leçons auront porté leurs fruits, anéanti toutes les facultés morales, le remords seul excepté; car il est au-dessus du pouvoir humain de l'étouffer entièrement, c'est alors que de pieux consolateurs viendront vous dire :

« Vous le voyez, sans le secours de la
« religion il n'est point de bonheur pos-
« sible. *Croyez!* et vous pourrez goûter
« sans scrupule tous les plaisirs de la vie;
« l'Église a des absolutions toutes prêtes
« pour le pécheur qui reconnaît ses droits,
« respecte son infaillibilité!..... »

Et les Français retombés dans la barbarie, dans le fanatisme, feront revivre les époques honteuses des guerres civiles, des massacres religieux! Les puissances voisines se partageront nos provinces, et la France regardée comme un foyer de

troubles, de désordres, de perversité, sera rayée de la liste des nations!

M. Nicaise avait parlé avec tant de feu que je n'avais point osé l'interrompre.

— Vous voyez les choses trop en noir, lui dis-je enfin; je suis loin d'approuver les excès dans lesquels l'école nouvelle est tombée; mais je ne puis croire à l'influence que vous lui attribuez. Au reste, déjà le plaisir que le public prenait à ces productions commence à s'affaiblir.

— C'est ce que je ne vous accorde point, madame, et lors même que cela serait, les principes qui respirent dans ces ouvrages sont passés dans la vie privée. L'audace, l'impudence du crime se décorent aujourd'hui du titre d'énergie, de grandeur d'âme; la férocité a pris la place du courage; l'esprit de destruction tient lieu de patriotisme! La fourberie, la cupidité, l'hypocrisie sont devenues des mérites, des moyens exclusifs d'arriver au bonheur.

à la gloire! La décadence marche rapidement, rien ne saurait l'arrêter! La dépravation du goût conduit à la dépravation des mœurs, à l'abrutissement de l'esprit, à la destruction de toutes les facultés intellectuelles! Il n'est plus au pouvoir d'aucun homme d'état de relever notre gouvernement ; aucun homme de génie ne saurait faire revivre notre littérature !

— Vous ne m'avez pas convaincue, monsieur, mais vous m'avez désespérée. Quoi! vous pensez qu'un livre écrit dans un but utile n'obtiendrait aucun succès ?

— Est-ce que vous auriez envie de faire imprimer un de vos manuscrits ?

— Hélas! oui, monsieur. Si vous vous sentiez le courage de le parcourir, je serais bien aise d'avoir votre avis.

— Bah! vous n'écoutez que votre tête, et certes, elle ne vous inspire pas toujours bien. Dans le premier ouvrage que vous avez publié, vous avez voulu prouver que *l'absolu-*

tion d'un prêtre, lors même que ce prêtre est un pape, ne suffit pas pour éteindre le remords. Pour développer une vérité aussi triviale, deux gros volumes vous ont paru indispensables, tandis que vous avez renfermé dans un seul, *la nécessité du mariage des prêtres* et *de l'abolition de la peine de mort*. Aussi les argumens en faveur de ces hautes et importantes questions sociales ne sont elles qu'effleurées dans votre *Caroline*.

— Ces deux ouvrages cependant ont été accueillis avec bienveillance; vous même leur accordez parfois des éloges.

— Jamais, madame, je passe sous silence tout ce que j'approuve; je blâme avec franchise ce qui me paraît mauvais.

— Je ne vous en demande pas davantage pour mon *Pair de France*.

— C'est donc là le titre de votre nouveau roman?

— Oui, monsieur, l'action se passe à Paris, et de nos jours.

— Le *Pair de France!* répéta M. Nicaise, une *actualité!* vous seriez-vous laissée entraîner par le torrent?.... Je lirai votre ouvrage. Jamais, tant que je vivrai, vous ne contribuerez à corrompre l'esprit, à gâter les mœurs; car si votre livre est tel que je commence à le craindre, je le jette au feu.

A ces mots il prit mon manuscrit et me quitta brusquement.

Au bout de huit jours, M. Nicaise revint et me remit mes cahiers sans me dire un seul mot. Son silence et surtout son air grave, presque triste, m'inquiéta.

— Eh bien! lui dis-je, d'une voix mal assurée, que pensez-vous de mon roman?

— Il a un défaut capital, irréparable, répondit-il en soupirant, aucun des individus que vous mettez en scène n'a complètement raison.

Je me sentis soulagée d'un grand poids.

— Ah! monsieur, que je suis charmée de cette critique.

— Quoi! vous vous applaudissez d'avoir fait un livre où aucun de vos personnages ne raisonne juste?

— Est-ce ma faute si la société est ainsi faite? J'ai voulu la peindre telle qu'elle est.

Voyant, sans doute, dans ces paroles un blâme de l'ordre de choses actuel, M. Nicaise sourit avec satisfaction.

— Soit, dit-il; mais vos caractères sont faux. A quelle nature, par exemple, appartiennent vos héroïnes?

— Je conviens, Monsieur, que Francesca est un de ces êtres exceptionels, que les vices de nos institutions sociales peuvent flétrir aux yeux du vulgaire, mais qui resteront toujours dignes de l'estime des esprits justes, des cœurs généreux. Je vous plains si vous n'avez jamais connu de femmes qui lui ressemble. Quant à la duchesse....

— Elle serait le type de la femme du

monde, interrompit M. Nicaise, comme Cécile celui des grisettes, si vous ne finissiez pas par leur prêter des sentimens trop élevés.

— Il y en a toujours dans le cœur d'une femme. Croyez-moi, monsieur, nous ne deviendrions jamais coupables, si vous saviez nous comprendre.

— Il faudrait du moins que votre sexe rendît cette étude possible par un peu plus de franchise. Mais laissons-là les dames, il me reste assez d'observations à vous faire sur les hommes que vous avez choisis pour vos héros.

— Et que leur reprochez-vous donc? au Duc, par exemple.

— L'amour l'arrache sans cesse aux intérêts de son pays.

— Vous ne lui en feriez pas un crime si vous étiez encore à son âge.

— On ne justifie rien par de mauvaises

plaisanteries, madame, il est évident que vous avez eu l'intention de faire de votre Duc quelque chose de plus qu'un amant ordinaire.

— Sans doute; j'ai voulu marquer le point où finit le passé, où commence l'avenir; montrer le grand seigneur entraîné par les besoins de son époque à se faire bourgeois et ne voyant de gouvernement possible que celui d'Henri V ou de la république.

—A la bonne heure; mais votre Georges, ce jeune avocat dupe de la révolution de juillet, dupe du programme de l'Hôtel-de-Ville et de toutes les fausses promesses qu'on veut bien lui faire, sans se réveiller de ses rêves constitutionnels...

—Mon Georges est emprunté à la partie sensée, réfléchie de notre jeunesse. Marsey appartient à cette fraction fougueuse, passionnée, dont les fautes et les vertus tout en nous effrayant, excitent notre admiration. Quant à Paul, je l'ai pris sur les der-

niers degrés de l'échelle. Quiconque peint nos jeunes gens plus vils, plus corrompus, les calomnie ou les juge d'après quelques rares exceptions, tel que Léonard, par exemple, pour lequel je crains d'être taxée d'exagération.

— Oh! pour celui-là vous n'avez fait que copier trait pour trait. Je l'ai reconnu sur le champ, l'infâme auquel vous prêtez le nom de Léonard. C'est son âme, sa figure, son maintien, son langage; vous avez retracé toutes les circonstances de sa vie.

— Vous voyez bien, monsieur, que les caractères de mes personnages ne sauraient être faux puisqu'ils sont pris dans la nature. Je ne vous demande pas si vous avez trouvé la fable attachante, dramatique, ces choses-là ne sont pas de votre compétence.

— Vous vous trompez, madame, je connais le goût du monde lisant d'aujourd'hui, votre *Pair de France* ne lui plaira pas.

— Et pourquoi celà, s'il vous plait? J'ai

un quasi-viol, un double adultère, un suicide, un vol, des machinations de police ! il me semble que voilà un petit bagage de crimes avec lequel on peut se présenter hardiment, devant un public admirateur, enthousiaste de la tour de Nesle et de ses pudiques sœurs.

— Oh! ce n'est pas de cela qu'on vous blâmera ; mais de ce que vous ne flattez ni ne flétrissez aucune opinion politique ; ce qui est un point capital par le temps qui court. Les partisans de la légitimité vous blâmeront de n'avoir pas fait de Charles X un héros martyr, de Polignac un génie sublime. Leurs adversaires trouveront mauvais que vous n'ayez pas peint ce même roi comme une bête féroce et son ministre comme un monstre. Les républicains vous reprocheront de ne pas leur avoir prêté toutes les vertus, toutes les perfections. Le juste-milieu ne vous pardonnera jamais votre second volume, et surtout votre conclusion.

— Tant pis, monsieur, je n'y changerai pas un mot.

— On vous fera un procès.

— Un procès! à moi! vous moquez-vous? tous mes personnages, même les républicains, ne demandent le triomphe de leurs opinions que par la voie de la discussion. Ils condamnent les émeutes, les violences.

— Et voilà précisément où est le mal.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Je vais tâcher d'être intelligible à l'aide d'un exemple. Un de ces hommes qui ne devraient faire entendre que des paroles de paix et de charité, un prêtre chrétien, a jeté au milieu de nous des principes de discorde, de meurtre, de carnage. Faisant du Christ un Robespierre, de l'autel un échafaud, il veut que tous les peuples de la terre soient une troupe d'assassins qui s'égorgent en se prodiguant des protestations d'amour. C'est au nom de l'Évangile que ce prêtre dit clairement, quoiqu'en d'autres termes : Pauvres,

exterminez les riches, les puissans, les rois! combattez, combattez sans relâche, ne vous arrêtez pas, votre triomphe est certain. Il est dix mille pauvres pour un riche, il est cent mille pauvres pour un puissant, il est des millions de pauvres pour un roi. Calculez donc! ce n'est point au nom de la justice c'est au nom de Barême que je vous promets la victoire!

Ce langage n'est point resté un secret de famille, renfermé entre le Rhin et la Manche, les Alpes et les Pyrénées, il a eu un retentissement immense par toute l'Europe. Et cependant le pouvoir a gardé le silence tandis qu'il poursuit sans relâche une feuille périodique, qui, voyant avec douleur qu'on cherche à corrompre, à enchaîner les peuples par la force de l'or et des bayonnettes, espère par le seul secours de la presse, les garantir de ce double piège et les amener sans meurtre, sans commotions à une ère nouvelle de bonheur et de liberté.

— Je conviens que l'indulgence accordée aux *Paroles d'un Croyant*, rend inexplicable la rigueur qu'on ne cesse de déployer contre le *National*; mais je ne sais pourquoi vous me rappelez ces deux faits.

—Pourquoi? madame! pour vous prouver qu'il est inutile, ridicule de vouloir faire entendre le langage de la modération quand le massacre est devenu le moyen de gouvernement par excellence. Voyez le Saint-Père de Rome appeler à son secours ses bons amis pour l'aider à massacrer chrétiennement ses sujets ; voyez l'autocrate du Nord que l'on bénirait s'il se bornait à massacrer les Polonais! Voyez le monde prétendu civilisé, non-seulement admirer, mais exécuter avec orgueil les diverses scènes du drame sanglant où nous avons si dignement joué notre rôle dans les mitraillades de Lyon, dans les égorgemens de la rue Transnonain, à Paris! Et ces forfaits ne se commettent point par des assassins mystérieux, soldés

pour exécuter secrètement des crimes politiques! Non, c'est au grand jour, c'est à la face de l'Univers qu'on en souille des hommes revêtus du titre le plus beau que puisse porter un mortel ; celui de soldat! Oui, prêcher la modération est aujourd'hui un crime d'État; légitimer le massacre est une vertu! Qu'importe aux gouvernans en faveur de qui on établit cette légitimité! Revêtus de la force brutale, il leur est facile de s'en approprier le monopole! Le plus léger succès leur suffit pour prouver aux nations frappées d'épouvante, qu'eux seuls ont le droit de s'en servir!

— Vous me nâvrez le cœur, monsieur, en me rappelant des malheurs qui, j'aime à le croire, ne se renouvelleront plus; mais vous ne m'empêcherez pas de publier mon *Pair de France* tel qu'il est. Un roman de femme est une œuvre sans conséquence. En tout cas, je n'ai fait que répéter ce qu'on entend tous les jours dans les réunions de

famille du petit bourgeois, et dans les salons brillans de la haute société; car partout les opinions politiques qui, sans diviser nos esprits, les séparent, se dessinent avec franchise. J'espère même qu'on me saura gré d'avoir cherché à appeler l'attention du public sur une importante question sociale, que l'humiliation d'un double échec éprouvé sur ce point semble avoir fait abandonner à la chambre des députés.

— Vous flatteriez-vous, madame, que votre livre puisse engager un de nos députés à proposer, pour la quatrième fois, le rétablissement du divorce ?

— J'ai fait du moins tout ce que la justice et la raison me permettaient pour en prouver la nécessité.

— Il y aurait cependant encore beaucoup de choses à dire.

— J'en conviens; mais pouvais-je faire un plaidoyer au lieu d'un roman? Je laisse aux génies supérieurs la tâche glorieuse de

vaincre les scrupules de la chambre des pairs.

—Si en effet elle n'avait que des scrupules, répondit M. Nicaise en secouant la tête, il serait possible d'en triompher; mais que peuvent les efforts généreux des députés restés fidèles à leur haute mission, contre des principes et un système rétrograde qui ne voit dans la révolution de juillet qu'un malheur. Loin d'opérer les réformes qu'exigent nos mœurs corrompues, notre législation vicieuse, on prend à tâche de faire naître chaque jour des abus nouveaux. Nous sommes tombés trop bas pour pouvoir nous arrêter, pas assez pour songer à nous relever; il faut que notre chute s'accomplisse! Publiez votre ouvrage tel qu'il est, il ne fera ni bien ni mal. Je crois même inutile de vous parler d'un défaut capital qu'il me restait à vous signaler.

Poussée par un mélange de curiosité et

d'inquiétude, j'insistai pour connaître ce défaut.

— Vous le voulez, me dit-il impatienté par mes instances, je vais vous le dire : on cherche en vain dans le *Pair de France* l'opinion politique de l'auteur.

— Ce n'est que cela ! j'en suis enchantée, c'était mon intention ; je ne me sens nullement disposée à faire au public ma profession de foi. Déjà trop de principes ennemis se heurtent et se croisent ; il est temps que les Français cessent enfin de les jeter pêle-mêle dans le creuset où bouillonnent leurs passions ! Qu'ils écoutent avec attention tous ceux qui leur parleront de liberté, qui chercheront à affranchir leur esprit des préjugés reçus. Qu'ils ne s'indignent point contre ceux qui défendent les rois et le culte de leurs pères : l'homme fidèle, constant dans ses principes peut se tromper, mais il ne cherchera jamais à tromper les autres. Qu'ils ne repoussent pas même les

âmes timides que la plus légère idée de réforme fait trembler : la faiblesse est un malheur et non un crime ; elle ne devient nuisible que lorsqu'on la choisit pour appui. Qu'ils prêtent une oreille attentive à tous les conseils ; mais qu'ils apprennent que la durée du bonheur, de la liberté des peuples se mesure d'apres le degré de modération, de sagesse qui ont guidé ses réformes. Un moment d'indignation populaire suffit pour renverser un trône ; il faut des années pour créer une nouvelle forme de gouvernement qui satisfasse les besoins de l'époque, les intérêts de tous. Je ne crois point que les législateurs soient réduits à la triste extrémité des mathématiciens, dont les efforts réunis ne sauraient parvenir à trouver d'autres lignes que la droite et la courbe. Entre la monarchie de Louis XIV, la république de 1793 et la constitution anglaise, il est une foule de nuances dont la combinaison peut former un tout propre à satisfaire nos

vœux, à réaliser nos espérances. Que tout ce que nous avons de génies élevés, de cœurs généreux cherchent, choisissent! j'écrirai, moi, pour leur répéter sans cesse et à toute occasion :

« La France attend de vous un culte qui,
« sans faire naître le sourire de l'indignation
« ou de la pitié sur les lèvres de l'homme
« instruit, nous affermisse dans la certi-
« tude d'un Dieu, d'une âme immortelle.
« La France vous demande des lois qui
« nous permettent enfin de n'avoir plus
« d'autres maîtres qu'elles, qui nous forcent
« à devenir vertueux en nous faisant trou-
« ver plus d'avantages dans l'accomplisse-
« ment de nos devoirs, qu'en suivant la
« route d'égoïsme, de perfidie et de cor-
« ruption où nous nous sommes égarés. »

— On rira de vos efforts, on ne vous lira point, tandis que l'on dévore les écrits qui cherchent à étouffer la dernière étin-

celle d'honneur et de patriotisme qui reste encore au fond de nos âmes.

— Je m'en consolerai, monsieur ; s'il est des succès honteux, il est des défaites glorieuses.

Mon vieil ami se leva en haussant les épaules.

— Mettez l'entretien que nous venons d'avoir, en tête de votre livre, me dit-il, je ne vous demande que de taire mon nom. Appelez-moi Nicaise, c'est celui d'un ancien décrotteur, aujourd'hui mon propriétaire. A la dernière élection il me fit faire le bulletin qu'il devait jeter dans l'urne ; car il ne sait pas écrire, mais on lui trouve assez de génie pour choisir un bon député : il paie le cens voulu. Quant à moi, j'ai donné ma fortune à la république, lorsque nos soldats n'avaient ni souliers ni habits ; il ne me reste que ma pension d'ancien magistrat. J'ai eu un instant la folie de rougir de ma pauvreté, puisqu'elle est un

brevet d'incapacité politique. Pour me procurer un peu de ce métal sans lequel on ne peut être citoyen, j'ai cherché dernièrement à vendre un manuscrit inédit de Rousseau, qu'un vieux parent, ami de l'auteur, m'avait légué; mais loin d'en retirer le prix considérable sur lequel j'avais compté, tous les éditeurs se sont moqués de moi.

« Un manuscrit de Rousseau! me di-
« saient-ils, que voulez-vous que nous fas-
« sions des rêveries de cette tête à perruque?
« Cela ne vaut pas les frais de l'impression.»

Mon manuscrit et moi nous sommes restés frappés du double anathème qui exclut la pauvreté du gouvernement, et le génie de la littérature; si toutefois nous avons un gouvernement, une littérature.

Mes lecteurs jugeront si j'ai bien ou mal fait de me conformer aux désirs de M. Nicaise, en publiant cet entretien.

LE PAIR DE FRANCE

OU LE DIVORCE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

AVANT-PROPOS.

La chambre des députés nouvellement réélue, venait d'être dissoute par le ministère Polignac, au moment même ou elle se préparait à ouvrir la session de 1830, pour laquelle elle était convoquée.

Les feuilles ultra-royalistes applaudissaient avec transport à cet acte de despotisme, et demandaient hautement au roi et à ses ministres de suspendre la Charte, en vertu de l'article 14.

Les journaux de l'opposition soutenaient

avec énergie le courage et les espérances du parti libéral, qui déjà commençait à former des associations pour le refus de l'impôt et la défense des libertés publiques, que le gouvernement paraissait résolu d'anéantir.

Malgré cet état de crise qui semblait présager un bouleversement général, la tranquillité publique n'était point troublée, rien n'était changé dans les habitudes de la vie privée des Parisiens. Le faubourg Saint-Germain surtout, jouissait d'un calme parfait. La haute noblesse comptait sur un triomphe éclatant, la bourgeoisie l'espérait d'après elle. C'est à cette époque que commence l'action qu'on va lire.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

I.

Les Amis de Collège.

Les premiers beaux jours du mois de mars ont attiré les promeneurs au jardin du Luxembourg, et une foule considérable encombre les alentours du palais et du grand bassin.

Importuné sans doute par cette réunion nombreuse, un jeune homme se dirige lentement vers une allée déserte, et encore dépouillée de verdure. Sa démarche, son maintien, annoncent l'habitude du grand monde. Sa mise est recherchée, son visage, sans être régulier, serait agréable s'il n'était point altéré par une teinte de mécontentement très prononcée. Parfois un sourire effleure ses lèvres, déride son front; mais ce sourire est amer, et donne à sa phisionomie une expression qui semble dire qu'il est aussi peu satisfait de lui-même que des autres.

Depuis plusieurs minutes, il suit les pas d'un homme qui lit en marchant, et dont la taille haute et élégante, la démarche fière, l'ont frappé. Ce motif, peut-être aussi le désir de donner le change aux pénibles pensées qui l'occupent, lui fait jeter un regard rapide sur le livre que cet homme tient à la main.

— *L'explication universelle d'Azaïs*, se dit-il a lui-même ; je conçois que tout s'explique par *l'expansion*: quand Madame veut être trop

à son aise chez elle, monsieur s'y trouve gêné. Mais les compensations!... Je voudrais bien savoir où ce philosophe pourrait m'en trouver, à moi?

Ces mots quoique murmurés à voix basse, ont attiré l'attention du lecteur; il tourne la tête.

— René! s'écrie-t-il.

Mais se repentant aussitôt d'une exclamation que la surprise vient de lui arracher, il veut s'éloigner.

Une joie vive et sincère épanouit les traits de René.

— Georges! dit-il, tu m'as reconnu et tu veux m'éviter?

— Ce n'est point ma volonté, monsieur le marquis, c'est notre position sociale qui nous sépare.

— Je n'ai point mérité ce reproche, Georges. Tu as fini tes études avant moi, tu ignores peut-être qu'en sortant du collége, mon père m'a fait embrasser la carrière militaire?

— Non, monsieur le marquis, je sais que vous avez obtenu le grade de capitaine de la garde royale, après deux ans de services, en temps de paix.

— Je conviens que je ne dois cet avancement rapide qu'au crédit de mon père.

— Cela est juste et naturel, monsieur le marquis; le fils d'un duc, d'un pair de France, est propre à commander, même en naissant.

— Je te pardonne cette ironie, Georges, elle me prouve que tu t'es occupé de moi.

— Je n'aurais pu m'en dispenser, lors même que je l'aurais voulu: mon père a toujours l'honneur d'être le cordonnier de M. le duc et de sa maison.

— Georges! Georges! s'écrie le marquis en riant, souviens-toi du manteau troué d'Antisthène. Oui, c'est l'orgueil qui te pousses à rappeler sans cesse la condition où le hasard t'a fait naître. Au collège, cette manie t'a attiré de nombreux ennemis. Doué de facultés extraordinaires, tu étais presque toujours le premier

dans tes classes. Quand tu l'emportais sur un concurrent d'une naissance obscure, tes aimables procédés te faisaient pardonner tes succès; mais lorsque tu venais d'éclipser un jeune noble, tu prenais un plaisir cruel à lui rappeler ta naissance et la sienne. Moi seul, tu m'épargnais..... Tu m'aimais alors..... J'ai perdu ton amitié..... Depuis un an je suis de retour à Paris,... tu le savais, et tu n'as rien fait pour te rapprocher de moi.

— Je vous aurais cherché, monsieur le marquis, si mon père eut été duc, et le vôtre cordonnier.

— J'ai des torts graves envers toi. Georges, tu me les pardonneras puisque tu me les rappelle. Redeviens mon frère... j'ai plus que jamais besoin d'un cœur aimant..... Je suis malheureux!... si cet aveu ne suffit pas pour que tu me rende ton amitié, les sentimens élevés, généreux que jadis j'admirais en toi, n'étaient qu'un masque sous lequel tu cachais une âme glacée!

— Mon ami, mon frère! s'écrie Georges

en se jetant dans les bras du marquis; et une vive émotion adoucit la sévérité de ses traits, et donne à sa physionomie un charme touchant.

— Je me ferais honte à moi-même, continue-t-il, si je pouvais te résister plus long-temps. Je suis à toi, René, comme je l'étais à cette époque heureuse de la vie, où l'homme ne demande encore à la nature qu'un cœur qui puisse l'aimer... oubliant les distinctions de rang...

— Tu ne les a jamais oubliées, Georges, interrompt le marquis, une naissance illustre était toujours un défaut dont il était aussi difficile de se faire absoudre par toi, qu'il l'est à un grand seigneur de pardonner une basse origine. Tu t'es montré constamment aussi injuste envers la noblesse que nos émigrés le sont envers la roture. Cette animosité est absurde, conviens-en, mon cher ami; car enfin, si la noblesse n'est point un mérite, du moins n'est-elle pas un crime.

— Non, sans doute, répond Georges, mais

elle est un malheur ; elle éloigne naturellement tout ce qu'il y a d'aimant dans la masse du peuple, d'un petit nombre d'individus privilégiés. Oui, mon cher René, les prérogatives attachées à la naissance sont les plus dangereuses que la restauration ait pu ramener à sa suite. Puisse-t-elle ne pas entraîner sa ruine, et surtout celle de notre patrie.

— Je sais, mon cher Georges, dit le marquis en riant, que tu es un libéral exalté. A peine reçu avocat, tu t'es fait le défenseur de tous les accusés politiques, et tu dois avoir une nombreuse clientelle, surtout depuis le ministère Polignac. Mais laissons tout cela, je ne veux m'occuper que du plaisir de t'avoir retrouvé. Mûri avant le temps par une expérience cruelle, je sens combien il est heureux celui qui, après avoir vu s'évanouir toutes les illusions de la vie, peut se dire: L'amitié du moins m'est restée fidèle.

— L'amitié ! répond Georges, en s'appuyant sur le bras du marquis, et en remontant l'allée avec lui.

— L'amitié! répète-t-il, ce sentiment paisible, mon cher René, ne saurait suffire à notre âge, nous avons besoin des illusions orageuses des passions. L'amour, la gloire...

— Peuvent avoir de l'attrait pour toi, tu es libre encore, Georges, mais moi...je suis marié...

— Ta femme est jeune, belle, remplie de talens ; elle t'a apporté en dot cent mille livres de rentes; mais elle est la fille d'un facteur de pianos.

— Toujours de l'ironie! Ah! Georges, ce n'est point l'origine, c'est le caractère de ma femme qui cause mon malheur. Je paie chèrement ma soumission aux ordres de mon père.

— Quoi! le duc, lui qui descend d'une des plus anciennes maisons de France, a pu contraindre son fils à épouser une petite bourgeoise?

— Tu as beaucoup étudié, beaucoup lu, mais tu ne connais pas le cœur humain, mon cher Georges: tu as beau t'en défendre, les privilèges attachés à la noblesse te paraissent di-

gnes d'envie. car tu es le fils d'un artisan ; mon père ne voit rien au-dessus de la fortune, car la révolution l'a ruiné ! La charge qu'il occupe à la cour, et la part qu'il peut prendre au miliard des émigrés, ne lui promettait pour moi qu'une existence médiocre. L'immense fortune de ma femme me permet d'étaler, sous Charles X, le même luxe que mon grand père affichait au temps de Louis XV. Au reste. c'est par des faits et non par des paroles, que je veux te prouver combien ma position est digne de pitié. Tu ne seras pas venu deux fois à mon hôtel sans en être convaincu.

— Je ne veux point acquérir cette cruelle certitude; tu ne me verras jamais chez toi.

— J'exige au contraire que tu y vienne ce soir même. Il y aura grande assemblée chez la marquise, je t'y présenterai.

— Mais à quel titre me ferais-tu agréer à ta famille ?

— A titre d'ami, je pense.

— Mon cœur t'a donné ce nom, mon cher

René, il te le donnera toujours, et cependant... oui, j'hésite à te l'accorder publiquement.

Le marquis regarde avec surprise le jeune avocat, et un sourire effleure ses lèvres. Georges s'en aperçoit et sa physionomie se rembrunit.

— Tu ne me comprends pas, dit-il, tu ne peux pas même me comprendre. Vous êtes tous comme cela, vous autres grands seigneurs. Quand vous daignez témoigner quelque amitié à un simple bourgeois, vous croyez lui faire beaucoup d'honneur! Vous oubliez que dans une pareille liaison tous les avantages sont ponr vous; elle vous rend populaires et vous donne l'apparence de la générosité, de la grandeur d'âme! Le roturier qui, en parlant de l'ami de son cœur, oublie d'ajouter à son nom les titres pompeux de comte ou de marquis, passe pour un fat ou pour un intrigant. Oui, René, on pourra te croire le protecteur, peut-être même la dupe, mais jamais l'ami du fils d'un cordonnier.

— Tu es désespérant, répond le marquis;

au collège, nous avons rêvé tous deux un gouvernement où le mérite seul obtient des distinctions ; est-ce ma faute, si un pareil gouvernement ne peut exister que dans le domaine des illusions ?

— La France pourrait en offrir le modèle.

— J'en doute, mon cher Georges; la vie sociale est inséparable d'un grand nombre d'abus qui peuvent changer de caractère; mais qu'il est impossible de détruire entièrement.

— Avec de pareils principes, jamais aucune réforme utile.....

— Je t'en supplie, Georges, point de discussions politiques, elles ne servent qu'à aigrir l'esprit; je suis déjà assez disposé à voir tout en noir. La rencontre inattendue d'un ami que mes chagrins domestiques m'avaient fait négliger a ranimé mes espérances. Me serais-je trompé ? N'est-il donc plus personne au monde qui puisse me comprendre, qui veuille m'aimer ?

— Dispose de moi, dit Georges avec effusion. J'avoue pourtant, continua-t-il en souriant, que

je ne puis te croire aussi malheureux que tu veux bien le dire. Tu as toujours été un peu enthousiaste, romanesque.

— Pour apprécier ma position, il faut que tu connaisses mon intérieur. Si après avoir vu et jugé par toi-même, tu trouves mes plaintes exagérées, je te promets d'écouter, de suivre tes conseils.

Tout en s'entrenant ainsi les deux amis sont sortis du Luxembourg et descendent la rue de l'Odéon. En passant devant le magasin d'un papetier, Georges se souvient qu'il a quelques emplettes à faire. Il entre ; le marquis l'accompagne.

Une jeune personne était occupée à choisir des crayons et des pinceaux. Georges la salue et s'approche d'elle d'un air empressé et respectueux. Il ne lui adresse que des formules insignifiantes de politesse, et cependant sa voix a pris tout-à-coup un accent caressant et ému. Le marquis a tourné ses regards vers cette dame et un sentiment indéfinissable les tient fixés sur elle.

Sa mise n'a rien qui attire l'attention ; sa robe est d'une indienne fort ordinaire. Un petit schall de bourre de soie couvre ses épaules; son chapeau de carton imitant la paille, n'a d'autre ornement qu'un ruban vert attaché sous son menton. Mais dans cette simplicité rien n'est affecté ; elle paraît être une suite naturelle de l'absence totale du désir de plaire. Ce n'est point non plus sa beauté qui frappe. Ses traits pris isolément n'ont rien de remarquable ; mais dans leur ensemble dont l'expression varie à chaque instant, respire tantôt une douce mélancolie, une bonté touchante ; tantôt une vivacité spirituelle. Sa taille un peu au-dessus de la moyenne, est bien proportionnée. Son maintien est à la fois noble et gracieux; ses mouvemens quoique animés, annoncent une réserve modeste. La blancheur de son teint que la couleur foncée de ses cheveux rend plus éclatant; la teinte presque imperceptible d'incarnat qui nuance à peine ses joues, lui donne un air de langueur qui semble dire qu'elle souffre. Tout en elle, jusqu'au sou-

rire qui effleure ses lèvres, confirme cette idée ; car loin de donner à sa physionomie un caractère de gaîté, il trahit une tristesse concentrée, profonde. Cependant malgré la douceur répandue sur toute sa personne, une âme ardente, énergique, se réfléchit dans ses grands yeux noirs. Les inflexions de sa voix harmonieuse. prêtent à ses moindres paroles un charme irrésistible. Rien en elle n'étonne; mais au premier coup-d'œil elle plait; bientôt elle intéresse et touche.

Le marquis n'a pu se soustraire à l'influence magique que cette jeune personne exerce sur tout ce qui l'entoure. Déjà plusieurs fois Georges l'a appelée madame, sans qu'il l'ait entendu; ce mot frappe enfin son oreille.

— Elle est mariée! se dit-il à lui-même. Presque au même instant il rencontre son regard; elle rougit, prend les pinceeaux qu'elle vient de choisir. les paie et s'éloigne aussitôt.

Georges aussi a terminé ses emplettes. Sans

s'apercevoir du trouble de son ami, il passe son bras sous le sien et sort avec lui.

— Veux-tu venir te reposer un instant chez moi, lui dit-il, après avoir fait quelques pas, nous sommes à ma porte.

Le marquis accepte cette invitation avec joie. Arrivé dans le cabinet de l'avocat, il ne peut plus maîtriser le désir qu'il éprouve de savoir qu'elle est la jeune femme qui l'a si vivement intéressé.

— Tu connais cette dame depuis long-temps? dit-il en hésitant.

— Quelle dame? demande Georges.

— Celle que nous venons de voir.

— Ah! madame Léonard.

— Léonard!... mais c'est ton nom de famille, à toi.

— Elle est ma parente.

— Je t'en fais mon compliment.

— C'est à tort; je suis désolé de pouvoir l'appeler ma cousine... aussi ne lui ai-je jamais donné ce titre qu'elle doit à son mariage avec un homme...

— Qui la rend malheureuse! interrompt le marquis, j'en étais sûr!... La pâleur de son visage si doux, son sourire mélancolique m'ont prouvé qu'un malheur sans remède à flétrir son existence.

Georges fixe son ami avec surprise.

— Tu es bien adroit, dit-il, puisque tu sais lire tant de choses sur le visage d'une femme... brisons là-dessus, continue-t-il, ce sont là de ces affaires fâcheuses dont on ne saurait parler sans accuser les mœurs, les lois, la religion de n'être bonnes qu'à nous plonger dans un abîme de maux.

— Sais-tu bien, mon ami, que tu augmentes ma curiosité?

— J'en suis fâché, je ne puis la satisfaire. Tu es homme du monde et par conséquent soumis aux préjugés.

— Tu es bien heureux, Georges, si tu as pu t'en affranchir entièrement.

— Je crois pouvoir me vanter de ce bonheur.

Le marquis secoue la tête d'un air de doute. Après un instant de silence embarrassé, il cherche autour de lui un objet qui puisse lui fournir un prétexte pour renouer la conversation. Ne trouvant sans doute rien de mieux à dire. Il complimente son ami sur l'élégance et la richesse des meubles qui décorent son cabinet.

Entraîné par un mouvement de vanité, Georges s'empresse de faire visiter au marquis toutes les pièces qui composent son appartement. Le même goût délicat, la même richesse, la même recherche règnent partout. René lui rappelle en riant qu'au collège il était le défenseur de la simplicité spartiate. L'avocat soutient qu'il n'a pas changé d'opinion. Il déclame avec feu contre le luxe et les vices nombreux qu'il a fait éclore, et vante les avantages de la vie agreste et patriarchale qui, selon lui. est la seule conforme aux vues de la nature.

Pour toute réponse, le marquis désigne tour à tour les riches tapis qu'il foule aux pieds et les meubles magnifiques dont il est entouré.

— Ta critique tombe à faux, répond Georges avec humeur, je n'attache aucun prix à toutes ces superfluités. Si je me résigne à les introduire chez moi...

— C'est pour te conformer à l'esprit de notre époque. Juger les qualités intellectes d'un homme d'après la richesse, le luxe qu'il étale, est sans doute une erreur déplorable, mais cette erreur existe et tu lui as sacrifié tes manières de voir, ton goût. Loin de t'en blâmer, je t'approuve : on n'est jamais fou, dit Fontenelle, quand on ne l'est que de la folie commune.

En ce moment, ils arrivent dans la chambre à coucher; Un portrait de femme attire l'attention du marquis.

— C'est madame Léonard, s'écrie-t-il,

— Oui, c'est elle, répond Georges.

— Ce portrait serait encore charmant, continue le marquis avec enthousiasme, lors même quil représenterait une femme moins séduisante. Quelle correction dans le dessin! quelle vérité, quel éclat dans le coloris! comme ce

front s'arrondit et se détache de la toile! ces yeux regardent, cette bouche respire, ce sein palpite sous cette gaze transparante! Cependant l'artiste ne s'est montré ni galant ni juste: Francesca est mieux.

— Elle assure pourtant qu'elle s'est flattée.

— Quoi! ce tableau serait son ouvrage?

— Sans doute.

— C'est plus qu'un talent d'amateur, murmure le marquis.

— Aussi ne peint elle pas pour s'amuser, mais pour vivre.

— Est-ce qu'elle vendrait ses propres portraits?

— Oh! non, dit Georges avec un sourire amer, celui-ci est un gage d'amitié.

— D'amitié?... Georges! Georges!... si j'étais à la place de Léonard....

— Tais-toi, interrompit l'avocat d'une voix étouffée, au seul nom de Léonard tous mes nerfs se crispent... et cependant, si Francesca pouvait le tromper, si elle pouvait cesser d'être

un ange de pureté, de vertu !... j'aurais perdu ma dernière illusion, la vie me deviendrait insupportable.

Le marquis surpris garde un instant le silence.

— Mon cher Georges, dit-il enfin, tu avais encore plus que moi besoin d'un être avec lequel tu pusses te livrer aux doux épanchemens de l'amitié. Mon cœur du moins ne renferme ni haine, ni affection secrète, mon malheur est fort ordinaire et clair comme le jour. Nous tâcherons de nous consoler mutuellement. J'attendrai, au reste, que tu veuilles bien m'accorder ta confianee; pour l'instant cherchons à nous distraire. Voyons, queferons-nous?... Il est cinq heures, ajoute-t-il, en jetant un regard sur la pendule, allons demander à dîner à ton père.

— A mon père ? y penses-tu ?

— Allons, Georges, ne retombe pas dans tes folies. Je ne crois pas du tout lui faire un honneur; mais je suis persuadé qu'il apprendra avec plaisir que son fils à retrouvé son ami de

collège. C'est à ce titre que je veux lui demander une part de sa soupe.

— C'est aller la chercher trop loin..... à la porte Saint-Denis, quelle course épouvantable !

— N'y a-t-il pas des fiacres partout... tu as l'air embarrassé... craindrais-tu que nous soyons mal régalés? serais-tu gourmand, par hasard ?.. quand à moi, je t'assure que ce n'est pas du tout là mon défaut.

— Ni le mien non plus. En tout cas mon père est riche. Nous trouverons chez lui un dîner meilleur qu'à ton hôtel peut-être, du linge aussi fin, autant d'argenterie, des meubles tout aussi recherchés, mais.....

— Je te comprends... nous y chercherions en vain ces manières élégantes, ce bon ton qui, dans le monde, tient trop souvent lieu de mérite.

— Et sans lequel le mérite n'est à ses yeux qu'un ridicule, dit Georges avec aigreur, il est affreux, continue-t-il, que l'homme d'honneur

l'homme réellement utile, estimable soit dédaigné par ce qu'on nomme la bonne société, quand il n'a pu s'accoutumer aux grimaces, au jargon de convenance que les singes et les perroquets peuvent apprendre.

— Tu auras beau déclamer contre tous ces riens qui caractérisent l'homme bien élevé, tu en sens la nécessité puisque tu reconnais avec chagrin qu'ils manquent à ton père. Crois-moi, mon ami, en dépit de tous les réformateurs, la société se partagera toujours en deux classes bien distinctes; mais ce n'est pas la naissance c'est l'éducation qui les marquent. N'allons pas chez ton père, nous le gênerions et nous y serions mal à notre aise. Je dînerai ici, car je suis décidé à passer le reste de la journée avec toi, à moins que tu n'aies d'autres projets.

— Georges l'assure qu'il n'a aucun engagement, et que lors même qu'il en aurait il y manquerait avec plaisir pour rester avec lui.

Bientôt le dîner est servi. La conversation passe d'un objet à un autre avec cette facilité qui

fait le charme des entretiens familiers. Des questions de philosophie, de politique, de religion, ont été effleurées; les souvenirs de collège, les confidences des plaisirs et des chagrins actuels ont leur tour. Quelques verres de Champagne achèvent de triompher de la mélancolie du marquis. Le tableau satirique qu'il fait de la société qui doit se réunir le soir même à son hôtel, pique tellement la curiosité de l'avocat, qu'il attend avec impatience l'heure où il pourra juger par lui-même de ce qu'il y a de vrai ou d'exagéré dans ce tableau.

II.

Une soirée du faubourg St. Germain.

Le marquis et son ami viennent d'arriver à l'hôtel du duc de ***; la rue est encombrée de fiacres, la cour est remplie d'équipages, et de nombreux valets circulent dans les antichambres.

— Je t'épargne un cérémonial désagréable, ridicule, dit le marquis à Georges, en entrant

avec lui dans le premier salon, tu ne seras point annoncé. C'est quelque chose pour un homme qui n'a ni titre ni dignité à ajouter à son nom.

L'avocat ne répond rien, mais il sent toute la vérité de cette observation; car au même instant plusieurs personnes arrivent et une voix glapissante les précède en criant : Monseigneur le duc de.... son excellence le maréchal de... monseigneur l'évêque de...

Dans son cabinet, Georges a souvent tracé des pages éloquentes contre l'injustice, l'absurdité du prestige attaché à la noblesse. Jeté tout à coup au milieu d'elle, il ne peut se défendre d'un sentiment de respect craintif. La présence de quelques auteurs, de plusieurs artistes célèbres, dont les noms ne sont pas même précédés de la modeste particule *de* le rassure.

— Oui, se dit-il à lui-même, tel est l'empire irrésistible du talent, qu'il dispute le pas à la naissance : tôt ou tard il l'emportera sur elle!

Le marquis a fait passer Georges dans un se-

cond salon. Là, des dames étincelantes de diamans, des hommes dont la poitrine est couverte de décorations, se pressent autour d'une jeune personne que sa taille petite et frêle, l'extrême délicatesse de ses membres, de ses traits, la fraîcheur de son teint font au premier abord prendre pour un enfant. Un examen de quelques instans suffit cependant pour faire reconnaitre qu'elle touche de près à sa vingtième année. Elle a les manières aisées, la réserve un peu sévère qui convient à cet âge: mais en y joignant les grâces de l'enfance, elle sait donner à toute sa personne un air de candeur touchante, de bonté affectueuse qui captive l'esprit et parle au cœur. Sa robe blanche dont le tissu presque vaporeux laisse deviner les formes séduisantes de ses bras et de ses épaules, achève de lui donner l'apparence de ces êtres fantastiques, dont l'imagination peuple un monde idéal, où les proportions de l'enveloppe matérielle diminuent à mesure que celles des facultés intellectuelles augmentent. Cette charmante petite femme qui

ne semble abaisser son existence toute aërienne vers la terre, que par condescendance pour les êtres grossiers qui l'habitent, reçoit les complimens flatteurs qu'on lui prodigue, comme autant de témoignages d'amitié. Son cœur plutôt que sa tête paraît lui dicter des réponses dont la teinte spirituelle se perd sous la couleur plus prononcée du sentiment.

Les illustres personnages après l'avoir salué tour à tour se dispersent, et le marquis peut enfin lui présenter son ami.

Il s'approche d'elle, avec une inclination froidement polie, et un sourire amer qui trahit tout ce qu'il peut y avoir d'éloignement et d'aigreur dans l'âme d'un mari mécontent.

— Madame, dit-il, je réclame vos bontés pour mon ami, Georges Léonard, dont vous m'avez souvent entendu parler.

La marquise jette sur l'avocat un regard scrutateur.

— M. Léonard .... répète-t-elle en s'adres-

sant à son mari. il me semble en effet que ce nom ne m'est pas inconnu?

Malgré la candeur apparente avec laquelle elle prononce ces mots, le marquis en devine le véritable sens. Il rougit de dépit, son front se ride, ses sourcils se rapprochent.

— Votre mémoire est fidèle, madame, dit-il, tâchez qu'elle le soit toujours. Je viens de vous dire que Georges est mon ami, mon camarade de collège. Je l'aime comme un frère et je désire qu'il soit reçu chez moi comme tel.

— Je suis désolée, monsieur, répond la marquise, que nous ne m'ayiez pas fait connaître plus tôt vos intentions à ce sujet, j'aurais eu du moins quelque mérite à m'y conformer; ma condescendance maintenant ne sera plus que de la justice; car il suffit de voir monsieur pour concevoir de lui l'opinion la plus favorable.

Ce compliment parait à Georges une ironie amère, il allait répondre par un sarcasme; mais le sourire gracieux de la marquise le désarme.

Les propos obligeans qu'elle lui adresse d'un ton affectueux sur ses liaisons avec son mari et sur le plaisir qu'ils doivent éprouver tous deux de s'être retrouvés, achèvent de le réconcilier avec elle.

Bientôt ses devoirs de maitresse de maison forcent la marquise à terminer cet entretien: elle s'éloigne.

— Ta femme est un ange, dit Georges, en la suivant des yeux, et si tu n'es pas heureux, à coup sûr c'est ta faute.

— Elle est belle, grâcieuse, remplie de talens, j'en conviens, répond le marquis.

Et saisissant le bras de son ami il parcourt les salons avec lui. Georges ne tarde pas à y rencontrer des connaissances. Le marquis le quitte pour aller saluer un seigneur âgé qui s'entretenait avec plusieurs nobles dames en déployant cette courtoisie chevaleresque, cette galanterie presqu'outrée, dont les nestors de l'ancienne aristocratie s'efforcent en vain de donner l'exemple à la jeunesse du jour.

Dès qu'il aperçoit le marquis, il s'avance vers lui et le conduit dans l'embrâsure d'une croisée. Son maintien, sa physionomie, l'accent de sa voix ont entièrement changé d'expression; ce vieillard, dont l'excessive amabilité touchait de près au ridicule, a pris tout à coup la contenance rigide, les traits calmes, impassibles, le ton d'autorité d'un maître sévère.

—Monsieur, dit-il, quel est ce jeune homme que vous venez d'introduire ici?

— Mon ami, Georges Léonard.

— Georges Léonard! dans ces salons! sous le titre de votre ami! êtes-vous devenu fou, monsieur le marquis?

— Georges est capable d'une amitié sincère, j'en ai la conviction; j'ai fait mes études avec lui..... il en a mieux profité que moi....

— Je le sais, ses talens, son éloquence font assez de bruit; il les emploie pour défendre nos ennemis. Sachez donc, monsieur, que comme sujet vous manquez à votre roi et maitre : comme noble, vous insultez à la mé-

moire de vos ayeux en allant chercher vos amis dans le parti libéral et dans la boutique de votre cordonnier.

— Je ne prends aucune part à nos divisions politiques, répond le marquis avec humeur; que ce ministère que dirige un prince aveugle et fanatique perde le roi et la France avec lui, que m'importe leur destinée! la mienne seule m'intéresse : elle est irrévocablement liée à celle d'un être que je méprise, je veux au moins avoir un ami qui me plaigne. Pourquoi exigeriez-vous, monsieur le duc, que cet ami fut un grand seigneur, quand vous n'avez pas craint de me donner pour femme.....

— Celle qu'il m'a plu de vous choisir, inter rompt le duc; j'ai des ordres à vous donner et pas de compte à vous rendre. C'est pitoyable, ajoute-t-il avec une colère concentrée, voilà les fruits de cette révolution monstrueuse! Plus, de respect pour les parens! on attaque leurs principes, leurs opinions, à la tribune, dans les journaux; dans la vie privée, on leur refuse

l'obéissance, la soumission qu'ils ont le droit d'exiger! Jeunes gens aveuglés! oubliez-vous que vous serez pères un jour, que votre exemple ne sera point perdu pour vos enfans?

Touché de ce reproche, le marquis saisit la main de son père et la pressa avec effusion.

— N'accusez pas notre jeunesse, dit-il, son caractère dominant est de tendre vers la perfection; elle ne veut plus trembler, obéir en esclave, elle veut aimer ceux qu'autrefois elle se contentait de craindre.

Choqué de la familiarité bourgeoise de son fils, le duc retire vivement sa main.

— Souvenez-vous, monsieur, dit-il, que le principe funeste que vous approuvez cherche à s'étendre sur toutes les classes de la société, qu'il les perdra toutes! En parlant de son roi comme en parlant de son père, on dit: « Il vaut mieux l'aimer que le craindre. » Sophisme dangereux, dont l'expérience démontre l'absurdité. Il n'est pas dans la nature humaine de respecter ce qui a cessé d'être redoutable. Eh! quand il n'inspire

plus de crainte, plus de respect, qu'est-ce donc qu'un roi? Un homme comme un autre, que les ambitieux trahissent, que les lâches abandonnent, que la canaille va voir conduire à l'échafaud! Le porte-faix, qui ne regarde plus son père comme un maître que le ciel lui a donné, le bat; le comte ou le marquis dit fort poliment au sien qu'il le chérit comme un ami, qu'il écoutera toujours ses conseils avec déférence, et qu'il les suivra toutes les fois qu'ils seront conformes à ses propres désirs.

Le hasard a conduit la marquise près d'eux; depuis plusieurs instans elle les écoute, et un sourire ironique effleure ses lèvres. Elle s'approche, et sa physionomie prend tout-à-coup une expression de gaîté naïve, de candeur ingénue.

— Je vous remercie, monsieur le duc, dit-elle, vous m'épargnez une tâche pénible en cherchant à faire comprendre au marquis toute l'inconvenance de sa liaison avec un jeune homme....

— Dont vous avez conçu l'opinion la plus favorable, madame, interrompt le marquis; vous-même venez de me le dire.

— Sans doute, il est fort bien, votre ami, cependant comme il n'est ni noble ni millionnaire, j'ai craint qu'en l'introduisant ici vous n'affligeassiez monsieur le duc.

— Vous êtes trop bonne, madame, répond celui-ci ; quand j'ai fait connaître ma volonté à mon fils, toute autre recommandation devient inutile.

— J'en suis convaincue, monsieur le duc, dit-elle avec un sourire grâcieux, et c'est par un excès de zèle pour vous, que j'allais rappeler au marquis, que *cent mille livres de rente* sont indispensables pour vous faire pardonner le défaut de naissance.

— Il est vrai, madame, répond froidement le duc, que vous devez à votre fortune l'avantage de pouvoir donner des héritiers à mon fils, et de lui fournir le moyen d'étaler un luxe indispensable pour réveiller chez un

peuple perverti le respect religieux qu'il doit à la noblesse. Mais vos cent mille livres de rente ne vous ont acquis aucun autre droit.

A ces mots, il s'incline et s'éloigne avec la gravité hautaine d'un souverain qui congédie l'ambassadeur d'une puissance ennemie, envoyé pour lui annoncer la fin d'une trève et la reprise des hostilités.

— Votre père a de l'humeur, dit légèrement la marquise.

— Je conviens, madame, qu'il était plus aimable lorsqu'il vous faisait la cour en mon nom.

— Il n'est que trop vrai, répond la marquise.

Et un air rêveur, une douce tristesse, prêtent à sa physionomie un charme nouveau, irrésistible.

— Les hommes, continue-t-elle, soit qu'ils aspirent à notre fortune ou à notre cœur, nous dédaignent quand ils nous ont obtenues.

Entraîné par l'empire que la douleur vraie ou feinte d'une jolie femme exerce sur la

raison la plus froide, le marquis jette un regard attendri sur la séduisante compagne de sa vie.

— Sophie, dit-il, soyez juste du moins envers moi : je n'ai rien fait pour m'attirer un pareil reproche.

— Il ne s'adresse point à vous, monsieur, vous n'avez jamais aspiré à mon cœur, pas même à ma dot, vous n'avez fait qu'obéir à votre père.

— Je m'en applaudirais, Sophie, si la sensibilité, la douceur angélique qui respirent dans vos beaux yeux, sur vos traits célestes, étaient dans votre cœur.

— Parlez sans détour, monsieur, ne cherchez point à adoucir vos reproches par de fades complimens ; vous ne m'aimez point, parce que je ne partage ni vos opinions ni vos goûts. Vous n'adopterez jamais les miens, qu'importe ; vous avez épousé ma fortune et moi vos titres. Quand on s'unit sous de pareils auspices, il est difficile de vivre en bergers d'Arcadie.

Et sans attendre la réponse du marquis, elle s'éloigne et va se perdre dans la foule.

Georges, qui cherchait son ami, le rejoint en ce moment.

— Tu avais raison, mon cher René; il y a chez toi matière à faire des observations curieuses: les principes, les opinions, les intérêts les plus opposés se croisent, se heurtent, feignent de se supporter et se poursuivent en secret. En me mêlant aux différens groupes, j'ai deviné la position sociale de ceux qui les composent; un seul individu m'est resté inexplicable; car le jugement que je pourrais porter sur lui est incompatible avec sa présence ici.

En prononçant ces mots, il désigne au marquis un homme d'un âge mûr, assis, seul, dans un coin du salon. Sa taille épaisse, sa face arrondie que termine un menton à double étage, son teint frais, semblent prouver que, chez lui, la partie matérielle l'emporte sur la spirituelle. Son front étroit, l'immobilité de ses traits insignifians confirmeraient cette idée; mais ses petits yeux gris ont un certain éclat qui annonce

sinon de l'esprit ou du génie, au moins cette activité infatigable, astucieuse, qui ne conduit jamais à la gloire. mais presque toujours à la fortune. La coupe élégante de ses vêtemens paraît le gêner, et cependant son attitude, ses gestes ont une assurance qui choque; car il est facile de voir qu'il ne la doit point à l'habitude de vivre dans cette sphère élevée, mais à la conviction qu'il y est par droit de conquête, et que personne n'oserait lui dire qu'il y est déplacé. Ses grosses mains rouges et potelées tiennent une glace qu'il prend à intervalles assez éloignés. et en soufflant sur chaque cuillerée qu'il porte à sa bouche.

— Regarde, dit Georges, il a peur de se brûler : je crois qu'un petit verre de Cognac lui conviendrait beaucoup mieux, et qu'il ne s'accommode d'une glace que pour imiter ses nobles voisins.

— Je suis de ton avis. dit sèchement le marquis.

— Si je ne savais pas, continue Georges, que tes finances sont en bon état, je croirais que tu es son débiteur ou que tu cherches à le devenir.

— Eh ! c'est le père de madame, répond le marquis ; j'ai presque honte de te l'avouer, et cependant je ne t'ai amené ici que pour te donner une idée de mes relations de famille.

—Quoi ! c'est là ton beau-père ! Ah ! mon cher René, c'est sans doute une faiblesse de la part de ta femme de l'engager à venir à ses réunions; mais cette faiblesse doit t'être bien chère..... une pareille preuve de piété filiale ne permet pas de douter de la bonté de son cœur.

En ce moment un bourdonnement confus se fait entendre, le facteur de piano se lève en hâte, dépose le reste de sa glace sur son fauteuil, et se dirige à grands pas vers un appartement où déjà la marquise a fait passer les personnages les plus marquans. Les deux amis le suivent en silence.

Dans ce dernier salon, des siéges nombreux

sont rangés autour d'une table, dont l'usage se devine à la vue du verre d'eau sucrée de rigueur, dont elle est chargée.

L'avocat examine avec curiosité les personnes que le hasard a placées près de lui. Son ami s'empresse de les lui faire connaître.

— Cette jeune dame, dit-il à voix basse, qui étudie d'avance le sourire dédaigneux dont elle accueillera les frivolités qu'on va lire, est la femme d'un chef de division. Son mari, pour faire la cour à son ministre, qui aime fort les signes *de croix*, voudrait que toute sa maison se jetât dans la haute dévotion; mais, madame, en digne champion de la liberté des consciences, suit assidûment les cours de M. Azaïs, que tu connais, puisque je t'ai trouvé lisant un de de ses ouvrages.

Cet ecclésiastique au regard brillant, à la physionomie spirituelle et animée, est un révérend jésuite, missionnaire en terre chrétienne, où il a opéré de nombreuses conversions.

Ce jeune homme, dont les yeux un peu enfoncés dans leurs orbites, ont un éclat sombre, et qui écarte à chaque instant de son front carré les grosses boucles de cheveux noirs qui le cachent, est un disciple du docteur Gall.

Cet autre jeune homme qui étale avec complaisance sa belle chevelure blonde, et dont le visage, quoique un peu fade, ne manque pas de charme, est un seigneur saxon qui n'a encore rien aimé avec passion que Kant et Luther.

Le marquis allait continuer; mais le poète dont la nouvelle production doit ouvrir la séance littéraire, et qui attendait avec impatience que toutes les places fussent remplies, toutes les bouches muettes, quitte le fauteuil derrière lequel il est resté debout, et s'avance avec la dignité d'un sénateur romain, vers le trépied fatal. Il est placé : il déroule lentement un cahier; mais avant d'y fixer ses regards, il les promène sur l'assemblée comme pour la fasciner par le pouvoir magique du

génie, dont il est persuadé que le feu céleste éclate dans ses yeux comme il brûle dans son cerveau.

Il lit, ou plutôt il déclame des vers élégans, harmonieux, corrects; réminiscences ou paraphrases de Racine, de Voltaire ou de Corneille. C'est un classique.

Il se tait; on l'accable d'applaudissemens, de félicitations. Il a célébré tout le bien que l'homme riche peut répandre sur l'État, sur ses concitoyens; il a supposé un financier qui fait tout ce qu'il pourrait, tout ce qu'il devrait faire.

— On voit que la maîtresse de la maison est la fille d'un homme riche, dit Georges en se penchant à l'oreille du marquis.

— J'aurai mon tour, répond celui-ci en riant.

Un second poète a pris la place du premier. Son costume, ou plutôt sa livrée littéraire fait deviner le genre de son talent. Il chante les hauts faits des anciens preux, des grands vas-

saux de la couronne de France, et fait descendre du ciel leurs privilèges et ceux de leurs rois. Au milieu de vers raboteux, de mots gaulois, de tableaux bizarres ou révoltans, se glissent des images grâcieuses, des pensées neuves, hardies, profondes.

Il obtient les mêmes applaudisemens que son prédécesseur.

— L'école moderne, dit Georges à son ami, s'est chargée de défendre les vieux préjugés, les anciens abus.

— Conviens du moins, répond le marquis, que si chaque classe a ici son poète, ces messieurs s'entendent entre eux et flattent en passant celles que leurs confrères sont chargés de célébrer. Ils ont profité de l'exemple de M. Scribe qui caresse le marquis et le banquier, fait un héros accompli du jeune colonel de la Restauration, et donne un beau rôle au vieux grognard, dernier reste de la Grande-Armée. C'est ainsi qu'on plaît à tout le monde et qu'on devient célèbre.

Un séminariste à la taille svelte et élégante, au visage arrondi et fortement coloré, aux cheveux plats, au regard baissé, prend la place que le chantre du droit divin vient de quitter. Le poème du jeune lévite a pour titre : *les Sacremens.*

Des vers graves, sévères, mystiques comme le sujet qu'il traite, ont expliqué déjà six sacremens des sept que reconnaît le culte catholique; il arrive enfin à celui du Mariage. Après en avoir démontré l'institution divine en savant théologien, il passe à son indissolubilité, et remercie le ciel qui, en rendant à la France ses rois légitimes, a mis un terme à la loi antireligieuse, immorale, qui autorisait le divorce.

Passant tout-à-coup de la période pompeuse et mesurée au style coupé et concis de la satyre, il peint qnelques traits scandaleux dont l'abus du divorce avait en effet fourni plus d'un exemple dans les premières années de la révolution. Il montre le joueur, le prodigue, dissipant la dot de sa femme, qu'il répudie ensuite pour

épouser une riche héritière ; la femme capricieuse, coquette, qui change tous les ans de maris, les rend tous malheureux et accuse la Providence de la livrer sans cesse à des hommes pervertis. Il déplore la destinée des enfans nés de ces unions scandaleuses, et dont chacun a un autre père, une autre mère, tout en se trouvant réduits au sort déplorable d'orphelins. A chaque instant il devient plus aigre, plus satyrique. Empruntant tour-à-tour les pensées de Juvénal et les phrases de Boileau, il peint une femme arrivée à son troisième mariage, qu'il appelle sa troisième chute ; un fils lui reste de son premier hymen, une fille du second. Il la montre au milieu de ses enfans, qui donnent le titre de père au dernier mari de leur mère. Il suppose que, pour les détromper, elle tend à chacun d'eux un bras qu'entoure un bracelet orné d'un portrait d'homme, et qu'elle leur dit avec une *sentimentalité* théâtrale : Voilà ton père, mon fils, voilà le tien, ma fille.

A peine le pieux poète a-t-il terminé ce tableau, qu'une dame vers laquelle tous les regards s'étaient tournés par un mouvement spontané, pousse un profond gémissement et s'évanouit.

Tout le monde se lève avec précipitation ; des groupes se forment, on se parle mystérieusement à l'oreille. Ce n'est point l'inquiétude ou l'intérêt, c'est un sentiment d'approbation ironique ou de blâme sévère qu'on lit sur tous les visages. Surpris de cet événement inattendu, Georges en demande la cause à son ami.

— Ne devines-tu donc pas que c'est de cette dame qu'a parlé ce jeune hypocrite en peignant une femme qui a divorcé deux fois.

Quoi ! tu aurais souffert....

— Je n'ai pu l'empêcher: le séminariste compte sur la protection de ma femme. il se prête à tout ce qu'elle lui demande.

— Ta femme lui aurait conseillé une pareille perfidie ?

— Elle a fait plus, elle l'a exigé; pour lui plaire, il a dénaturé les faits. Cette dame, restée veuve à dix-huit ans, fut indignement trompée par son second mari. Un troisième mariage l'a rendue heureuse. et l'a placée en outre dans une position fort élevée. Elle a cru devoir donner quelques sages conseils à ma femme, en l'invitant à chercher plutôt le bonheur dans l'affection de son mari, que dans les grandeurs et l'éclat. Pour la punir de cette preuve d'amitié, et de la considération que son rang et sa fortune lui donnent dans le monde, la marquise lui a préparé la vengeance dont tu viens d'être témoin.

— René! dit Georges, tu peux te tromper... je le désire... tu serais en effet le plus malheureux des hommes... si...

— Je le suis moins. interrompt le marquis, j'ai maintenant un ami à qui je puis le dire.

La dame évanouie vient de reprendre l'usage de ses sens. Elle demande à se retirer, et le marquis s'empresse de lui offrir son bras et de l'accompagner à sa voiture.

L'avocat ne peut encore se persuader qu'un extérieur aussi doux, aussi séduisant que celui de la marquise puisse servir d'enveloppe à une âme pervertie. Dans l'espoir de recueillir des renseignemens propres à le convaincre que son ami a été injuste envers sa femme, il s'approche des groupes. Mais déjà l'accident qui a un moment troublé la soirée est oublié. Les plaisirs promis et attendus avec impatience, occupent toutes les imaginations. Une dame âgée, près de laquelle Georges s'est arrêté, se plaint à un président de la cour royale des interminables lectures, qui deviennent chaque jour plus envahissantes.

— C'était bien la peine! dit-elle, de faire promettre à ma fille de chanter la romance nouvelle, dont elle a composé la musique, si toute la soirée est remplie par les auteurs.

—Je conviens, dit une jeune femme à la taille légère, qu'en s'arrogeant le droit exclusif de nous ennuyer, ces messieurs exercent un despotisme intolérable. Le jeune baron prussien qui m'a retenue pour toutes les walses m'a assuré qu'il proposerait un cartel à tous ceux qui retarderaient l'ouverture du bal. En vérité, monsieur, ajoute-t-elle en s'adressant au président, vous devriez ordonner une enquête, afin de faire interdire l'entrée des salons à ces auteurs indiscrets.

— Je le ferais de tout mon cœur, madame, si cela se pouvait sans offenser les puissantes cotteries qui les protègent. C'est bien assez de feuilleter les rapsodies de ces messieurs quand elles sont imprimées; mais être réduit à tout entendre... et cela dans une soirée où l'on a eu la bonhomie de se promettre un dédommagement de l'ennui que l'on a éprouvé à l'audience, en écoutant les interminables plaidoyers de nos jeunes avocats, qui, faute de pouvoir atteindre à l'éloquence, ont pris le parti d'être bavards... c'est un martyr!

Georges s'éloigne en souriant et se dirige vers un autre groupe. Il y reconnaît plusieurs des individus près desquels il s'est trouvé pendant la lecture. Là aussi on s'entretient des morceaux qui viennent d'être lus ; la malveillance, la stupidité ou la mauvaise foi dictent les arrêts ; la personne des poètes même n'est point épargnée, leurs costumes, leur maintien, leurs gestes, le son de leur voix, tout est ridiculisé par ceux-là même qui les applaudissaient avec le plus d'ardeur.

— Ces pauvres auteurs, dit Georges au disciple de Gall qui se trouve près de lui, l'espoir d'obtenir des conseils, des encouragemens les conduit ici....

— Non, non, monsieur, interrompt le jeune phrénologiste, une sotte vanité les amène ; la malignité, la bêtise ou la perfidie les accueillent. Il n'y a rien là qui ne soit très naturel ; c'est l'histoire de toutes les sociétés humaines.

— Vous ne les envisagez pas sous un point de vue flatteur, dit l'avocat.

— Ce n'est pas ma faute, mais celle de mes études ; sur deux cents crânes, j'en trouve à peine un où les penchans vicieux, nuisibles, ne soient pas développés aux dépens des dispositions douces et bienfaisantes.

— Et si en effet, monsieur, répond Georges, le nombre des méchans était le plus grand, leurs victimes en seraient-elles moins à plaindre ?

— Leurs victimes ! donneriez-vous ce nom à des hommes qui vont planter leur drapeau d'écrivain de salon en salon, comme les escamoteurs colportent leurs tréteaux de rue en rue, de place en place ? L'homme d'un véritable mérite ne cherche point à le faire valoir par de pareils moyens ; sa fierté les dédaigne, et ses occupations ne lui permettent pas de perdre des momens précieux dans le tourbillon d'un monde sot et perfide.

— Il me semble cependant, monsieur, que, pour réformer les abus, corriger les vices, les ridicules de son époque. il faut les connaître, et

cette connaissance ne peut s'acquérir que dans le monde.

— J'en conviens, répond le phrénologiste, aussi y voyons-nous parfois des savans distingués, des écrivains illustres; mais au lieu de se donner en spectacle, au lieu de chercher à faire briller leur esprit, ils observent les travers de celui des autres.

— En ce cas, dit Georges en riant, j'aime mieux être réduit à applaudir de mauvais vers, que de fournir à quelque observateur profond le type d'un ridicule.

Poussé par le désir de rendre aussi éclatant que possible le triomphe du poète chrétien, le révérend jésuite parcourt le salon et fait un éloge pompeux du poème des *Sacremens*. Le hasard le conduit près de Georges. Persuadé que l'ami du marquis, car il a remarqué la familiarité qui règne entre eux, ne peut être qu'un personnage important, il cherche à lui faire partager l'enthousiasme dont il paraît pénétré.

— L'événement qui vient d'interrompre les

plaisirs de cette soirée, dit-il, n'a sans doute pas effacé entièrement les salutaires et pieuses impressions du poème édifiant....

— Il y a du talent dans cet ouvrage, interrompt Georges; l'auteur a compris toutes les difficultés de son sujet. Convaincu que les fictions du poète et les raisonnemens mystiques du théologien ne sauraient suffire pour prouver victorieusement les principes qu'il a avancés sur l'indissolubilité du mariage, il a eu recours à la satyre. La raison et la morale approuveront toujours la loi du divorce qu'une réaction religieuse a effacée de nos codes : le fanatisme ne peut la rendre odieuse qu'aux yeux des fanatiques ; le ridicule est plus puissant, les hommes les plus sensés le redoutent et s'éloignent malgré eux de tout ce qu'il a flétri.

— Quel langage! dit le jésuite en jetant sur Georges un regard foudroyant. Votre âge, continue-t-il, aurait dû me le faire pressentir : oui, notre jeunesse ne voit dans ce lien sacré qu'un contrat civil dont elle abandonne la ré-

daction aux faiblesses, aux passions mondaines. Envisagé sous ce point de vue, le mariage n'est qu'un scandale! Il est redevenu enfin un article de foi imposé par une Église infaillible; c'était l'unique moyen de lui rendre sa pureté primitive; car la seule pensée du divorce répugne à toute âme chrétienne.

— Je suis chrétien, dit le jeune Saxon, pour lequel cette conversation commence à avoir de l'intérêt, et cependant le divorce me paraît nécessaire, moral; nos lois, notre religion l'autorisent.

— Votre religion! répète le missionnaire; en ce cas vous n'êtes pas chrétien!

Le jeune Allemand défend avec chaleur les réformes de Luther, et finit par se perdre dans les subtilités ténébreuses de Kant.

Charmée de voir la question jetée sur le terrain de la philosophie, la dame qui suit les cours de M. Azaïs s'efforce de prouver la cause des mauvais ménages et la nécessité du divorce par l'expansion. En voulant faire l'application de ce

système, qu'elle a entendu expliquer sans le comprendre, elle cite à faux et emploie dans un sens opposé les termes techniques qu'elle a retenus. L'expression de la physionomie du jésuite prouve qu'il connaît mieux qu'elle ce système, et qu'il l'admirerait hautement si son état ne lui faisait pas un devoir de condamner tous les philosophes. Forcé de se retrancher dans les dogmes du catholicisme, il cherche à terminer cette discussion en renvoyant, pour ce qui concerne l'indissolubilité du mariage, à la dernière partie du poême des *Sacremens*.

—Elle ne contient que des peintures outrées, des fictions inconvenantes, s'écria Georges. Si l'instant était venu de soutenir une thèse contraire, moi aussi je pourrais citer des faits, raconter, sans la dénaturer, l'infortune d'une victime de la tyrannie matrimoniale! C'est dans l'intérêt des femmes, dites-vous, que le divorce aurait dû être aboli, lors même que la religion ne l'ordonnerait pas? Eh bien! mon révérend père, je soutiens que c'est pour leur intérêt

qu'il faudrait le rétablir. Je connais une jeune femme dont la cruelle destinée toucherait le cœur le plus insensible. L'homme corrompu qui n'a jamais convoité que sa dot, qui n'a obtenu sa main qu'à force de ruses et de fourberies, qu'un jugement honteux flétrit, exerce le despotisme le plus odieux, le plus révoltant, sur l'ange que l'abus des croyances religieuses enchaîne à jamais à sa dépravation! Il la force à s'exténuer de travail pour lui fournir le moyen de satisfaire à ses penchans aussi bas que dispendieux. Non, ce n'est point une religion sainte qui fait d'une femme pure, vertueuse, accoutumée aux procédés délicats de la haute société, l'esclave d'un être abruti, criminel; d'un être que la dernière femme du peuple, fût-elle vicieuse, repousserait avec dégoût! C'est peu de supporter la fatigue, la honte d'un travail mercenaire, toutes les souffrances de la misère: mais voir, entendre chaque jour un pareil homme, lui obéir, le craindre comme un maître acheter par des sacrifices perpétuels le droit de

lui refuser l'amour qu'il se croit autorisé à exiger, c'est là une de ces positions horribles que le fanatisme même n'oserait regarder comme un bienfait de l'abolition de la loi du divorce!

— Cette dame est très malheureuse, sans doute, répond le missionnaire; mais il lui reste la ressource de la séparation de corps et de biens.

— Soyez conséquent avec vos principes, mon révérend père. S'il est vrai qu'aucun pouvoir humain ne puisse rompre le mariage; si en effet ce contrat est inscrit dans le ciel pour toute l'éternité, la séparation est un sacrilège sous le rapport religieux; sous le rapport civil, moral, elle est une dérision. Dès que la femme ne peut redevenir libre de choisir un ami, un protecteur nécessaire à son existence, il ne lui reste, si le maître que le ciel lui a donné est un monstre, que le suicide, l'assassinat ou une entière abnégation d'elle-même; le sacrifice de toutes ses espérances, une mort morale enfin.

— Une pareille mort est le commencement

de la vie éternelle, s'écrie le jésuite avec feu.

Et citant les Apôtres et les Pères de l'Église, il s'efforce de prouver que Dieu n'envoie des épreuves aussi glorieuses qu'à ses élus, qui obtiendront au ciel des récompenses proportionnées aux maux qu'ils auront soufferts ici-bas.

Ce discours, prononcé d'un ton d'onction, semble avoir épuisé la patience du phrénologiste. Par un mouvement spontané il pose sa main sur la tête du missionnaire.

— Mon révérend père, s'écrie-t-il, je vous aurais pardonné vos raisonnemens absurdes et vos formules de dévotion s'ils étaient une conséquence naturelle de votre organisation cérébrale ; mais, là ou je croyais trouver une protubérance marquée, il n'existe qu'une cavité affreuse!.... Vous ne croyez pas même en Dieu !....

Tous les témoins de cette scène inattendue restent immobiles de stupeur ; le missionnaire lui-même est interdit, déconcerté ; mais rappe-

lant presque aussitôt sa présence d'esprit, il sourit avec un air de candeur.

— Le ciel, dit-il, m'accorde en ce moment une grâce particulière : je désirais depuis longtemps prouver aux disciples de Gall que les principes de ce savant Allemand conduisent tout droit au matérialisme, et ne sont qu'un piège du démon. Trente ans de ma vie employés à prêcher la parole divine, ma foi inébranlable aux doctrines, aux mystères de notre sainte religion, réfutent victorieusement la fausseté d'un système à l'aide duquel vous croyez trouver des preuves d'athéisme, dans la conformation de mon cerveau.

— Il devrait crier au miracle, murmure le marquis, qui pendant cette conversation a rejoint son ami.

—Silence ! silence ! s'écrient plusieurs voix, et déjà le son du piano se mêle à cette injonction. Georges tressaille, il aime la musique avec passion.

Des virtuoses des deux sexes qui n'aspirent qu'à des succès de salon, se sont remplacés tour à tour, des artistes célèbres leur succèdent; ils enchantent les oreilles musicales, que les premiers n'avaient fait que caresser doucement. Pour oser entrer dans la lice, où ils semblent avoir épuisé toutes les ressources de l'art et du goût, il faut se sentir doué d'un talent ou d'une audace peu ordinaires; l'auditoire paraît plus ou moins distinctement sentir cette vérité; car tous les regards sont fixés sur la charmante petite femme qui s'avance vers le piano : c'est la marquise. Si rien dans son maintien n'annonce cette timidité craintive qui dispose toujours favorablement. on n'y remarque pas non plus cette impudence qui se place au-dessus de toute critique.

Sophie s'est placée au piano sans craindre une défaite, sans espérer un triomphe. Certaine de la supériorité de son talent, l'habitude de le voir applaudir l'a rendue indifférente aux succès les plus brillans. Ce calme nuit d'abord

à son jeu, l'art domine trop dans son exécution. Peu-à-peu cependant elle cède à l'empire irrésistible que l'harmonie exerce sur tous les êtres bien organisés, elle s'anime, ses joues se colorent, ses yeux brillent d'un éclat plus vif; elle ne se borne plus à comprendre la pensée du compositeur, elle la sent, et tout ce qui l'entoure la sent avec elle. Un silence religieux, preuve incontestable d'une admiration réelle, règne dans le salon; tout-à-coup un bruit aigu fait vibrer l'air, une corde vient de se rompre.

Charmée de cet incident qui l'autorise à quitter le piano avec la certitude de causer des regrets universels, la marquise se lève..

— J'achèverai ce morceau une autre fois, dit-elle, je serais forcée d'en changer l'expression, car la touche refuse entièrement.

Au moment où la corde s'est rompue, Georges a cru sentir se briser une fibre de son cœur; arraché brusquement à l'extase dans laquelle il était plongé, il regarde autour de lui avec stupeur. Le hasard l'avait placé près

d'un personnage épais, que d'abord il n'avait point remarqué, mais qu'en ce moment il reconnaît avec joie.

— Ah! monsieur, s'écrie-t-il en saisissant sa main, je vous en supplie, rendez-nous le bonheur ineffable, les émotions enivrantes qui viennent de nous transporter, remettez cette corde qu'un mauvais génie a rompue pour nous désespérer.

Le facteur regarde le jeune enthousiaste avec un mélange de colère et d'embarras. Une dame, qui avait tenu le piano avant la marquise, s'empresse de saisir cette occasion pour la punir de la supériorité de son talent.

— En vérité, monsieur, dit-elle, vous faites là une singulière proposition; est-ce que vous prendriez le père de madame la marquise pour un facteur de pianos?

La distance qui sépare cette dame de l'avocat, lui a permis d'élever tellement la voix, que ces mots ont été presque généralement entendus. Un sourire ironique effleure toutes les

lèvres, plusieurs jeunes gens s'empressent de porter leurs mouchoirs à leur visage afin d'étouffer les éclats de rire que des éternuemens factices rendent plus saillans. Le facteur ne peut se dissimuler qu'il est l'objet de cette hilarité subite, et que c'est l'avocat qui l'a provoquée.

— Qui donc êtes-vous, monsieur, lui dit-il, pour faire ainsi le mauvais plaisant? Apprenez qu'il n'est ni poli, ni chrétien de jeter au nez des gens ce qu'ils peuvent avoir fait autrefois; il y en a plus d'un ici que cela embarrasserait. Il suffit de savoir ce qu'un homme est aujourd'hui sans aller chercher ce qu'il était. Quant à moi, ajoute-t-il en élevant la voix, tout le monde sait que j'ai donné *cent mille livres de rente* en mariage à ma fille, et qu'il me reste encore de quoi avoir une voiture et des valets pour me servir. S'il y a quelqu'un parmi vous qui soit plus riche que moi, *qu'il dîne deux fois.*

Satisfait de la manière spirituelle et victorieuse dont il croit avoir puni les rieurs, il s'éloigne gravement.

Frappée de la conduite de Georges, qu'elle attribue au dessein de l'offenser, la marquise n'a point songé à prévenir l'inconvenante sortie de son père. Elle reste un instant interdite; mais, se remettant presque aussitôt, elle feint d'être restée complètement étrangère à tout ce qui vient de se passer, et pour éviter les questions qu'on pourrait lui faire, elle invite les dames à se rendre dans la salle du bal.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, toutes les conversations cessent; les évêques, le jésuite, le séminariste et les autres graves personnages se retirent.

L'avocat est resté seul dans le salon qu'on vient de quitter. Assis dans un fauteuil et presque caché par la cheminée, il se reproche amèrement la faute involontaire dont il vient de se rendre coupable; sa rêverie est interrompue par les accens d'une voix qu'il reconnaît pour celle de la marquise. Croyant ce salon désert, elle y a conduit son père, que dans son dépit elle accuse durement de prendre plaisir à l'humilier

en s'obstinant à paraître à des réunions où son manque d'usage le rend un objet de dérision. Elle termine en l'engageant sérieusement à ne venir désormais à l'hôtel que lorsqu'elle n'aura personne.

Cette invitation qui suffirait à un père pour lui prouver l'ingratitude de son enfant, lors même qu'elle serait faite avec autant de délicatesse et de ménagement que la marquise y met d'aigreur et de dureté, ne paraît ni blesser ni surprendre le facteur de pianos. Il est accoutumé à se voir dédaigné par sa fille, jamais il ne lui a demandé son affection; sa tendresse pour elle n'est que de la vanité : il l'admire, il lui obéirait même si son opiniâtreté naturelle lui permettait de se laisser guider par une autre volonté que la sienne.

— Sophie, dit-il, j'ai travaillé toute ma vie, je me suis privé de tous les plaisirs pour te donner une éducation, des talens et une dot qui pussent t'assurer un mariage brillant : j'ai réussi; je veux jouir de mon ouvrage, contempler ces

comtes et ces marquis faisant la courbette autour de mon enfant. Si cela ne te convient pas, j'en suis fâché; mais je n'en viendrai pas moins à toutes tes belles fêtes. J'en ai le droit, c'est mon bien qu'on y mange!

— Ah! que ne suis-je une orpheline inconnue, s'écrie la marquise avec un mélange de colère et de douleur.

— Crois-tu donc que ta jolie figure aurait suffi pour te faire grande dame? Ne t'y trompe pas: sans mon argent, le portier de cet hôtel aurait cru te faire beaucoup d'honneur en t'épousant.

A ces mots il la quitte et se rend dans la salle du bal. La marquise laisse tomber sa tête dans ses mains, et des larmes s'échappent malgré elle de ses yeux. Si la vive douleur qui la torture en ce moment n'est que le résultat de son ingratitude, elle ne l'en punit pas moins; en voyant dans son père un mauvais génie qui s'attache à ses pas pour empoisonner tous ses triomphes, elle est réellement malheureuse.

Une voix douce et caressante, qui murmure son nom à son oreille, vient l'arracher aux pénibles pensées qui l'agitent.

— Ah! c'est vous, mon cher vicomte, dit-elle avec l'accent d'une tendre émotion, j'avais besoin de vous voir: car vous, du moins, vous me plaignez.....

— Vous plaindre! répond le vicomte avec enthousiasme : vous, créature céleste, que l'univers devrait entourer de ses hommages! Non, je ne vous plains point, je vous admire..... Je n'ose dire : je vous adore..... Le hasard, en vous donnant un père indigne de vous, a voulu prouver que vous n'aviez pas besoin d'ayeux pour éclipser vos plus illustres rivales. Accuserai-je ce même hasard d'avoir associé votre destinée à un homme indifférent à vos charmes, indigne de posséder tant de perfections, tandis que mon cœur.....

— Cessez ce langage, interrompt la marquise avec un soupir affecté, il me forcerait de vous fuir..... Vous, mon seul ami, vous sur

qui j'ai compté pour me venger de l'audacieux.....

— Ah! divine Sophie! tout mon sang vous appartient. Je jure, par vos charmes, de punir le misérable qui a osé vous offenser, insulter votre père.

Georges, qui jusqu'ici était resté à sa place, ne peut plus maîtriser sa colère et son indignation; il se lève et va répondre à cette provocation indirecte; mais au même instant plusieurs dames, amies de la marquise, entrent dans le salon. En la voyant seule avec le vicomte, elles s'apprêtent à la plaisanter sur ce tête-à-tête; la présence de l'avocat qu'elles n'avaient pas vu d'abord, leur impose silence. Sophie aussi l'aperçoit et croit qu'il vient d'entrer; son imagination vive et féconde lui suggère sur-le-champ une vengeance éclatante. Après lui avoir jeté un regard menaçant, elle adresse la parole à une des dames et la complimente sur son bon goût, sur l'excellence de sa mise. La chaussure

seule ne lui paraît point aussi bien qu'elle pourrait être.

— En effet, répond la jeune dame, vos souliers sont beaucoup mieux faits que les miens; votre cordonnier a plus de talent.....

— Sans doute, interrompit vivement la marquise, il faut le prendre. Quand il viendra à l'hôtel, je vous l'enverrai, si je ne l'oublie pas : j'ai si peu de mémoire! La vôtre est plus fidèle peut-être, ajoute-t-elle, en s'adressant à Georges, d'un ton doux et caressant, vous voyez probablement votre père tous les jours; vous seriez bien aimable si vous vouliez lui dire de passer à l'hôtel de Madame.

Le sang de l'avocat se glace dans ses veines, mais un instant lui suffit pour se remettre.

—Très volontiers, madame, dit-il froidement.

Et tirant son portefeuille, il prie l'amie de la marquise, de lui donner son nom et son adresse.

La découverte inattendue que Georges est le

fils d'un cordonnier avait causé d'abord une vive surprise ; le calme imperturbable avec lequel il écrit les indications que la dame lui dicte d'une voix à peine intelligible, arrête le sourire qui effleurait déjà toute les lèvres.

— Demain, madame, dit-il en remettant son portefeuille, mon père vous enverra son chef d'atelier. S'il avait mon âge, il ne céderait à personne le bonheur de prendre la mesure d'un aussi joli pied. Madame, je vous remercie, continua-t-il en s'adressant à la marquise, du soin que vous prenez pour augmenter les illustres pratiques de mon père.

Et lui présentant la main avec un air de fade galanterie, il réclame la faveur de la première contredanse. Sophie pâlit, ses lèvres tremblent, s'agitent; mais il n'en sort aucun son intelligible ; la stupeur est sur tous les visages Le vicomte s'approche de Georges, en lui lançant un regard menaçant.

— Cette contredanse vous était promise, sans doute, lui dit l'avocat à voix basse, il faut

me la céder ; vous essayerez ensuite de me punir, ainsi que vous venez de le promettre à Madame.

La marquise est trop près d'eux, pour ne pas avoir entendu ces mots. La crainte d'un éclat qui pourrait la perdre l'emporte sur tout autre sentiment. Elle tend la main au confident dangereux qu'un hasard funeste vient de lui donner, et se rend avec lui dans la salle du bal.

Le bruit que le cavalier inconnu qui danse avec la marquise est le fils de son cordonnier, circule avec la rapidité de l'éclair, et arrive au vieux duc. Un gentilhomme de la chambre du roi et plusieurs autres seigneurs l'entourent, et se plaignent hautement du marquis, qu'ils accusent de les compromettre en les mettant en contact avec de pareils êtres.

Le duc est indigné lui-même contre son fils; mais son orgueil blessé lui fait un devoir de l'excuser auprès de ses nobles amis. En diplomate habile, il leur apprend que Georges, en dépit de sa basse origine, est devenu un avocat cé-

lèbre, un adversaire redoutable pour le ministère.

— Vous le savez, messieurs, continue-t-il, il est des momens ou les souverains eux-mêmes sont forcés de céder à la nécessité. L'empereur d'Autriche s'est résigné à envoyer un ambassadeur à Naples, au fils d'un cabaretier. Le marquis peut donc, sans scrupules, recevoir chez lui le fils d'un cordonnier, afin de gagner à la cause de la légitimité un talent distingué, qui, dans les circonstances présentes, peut devenir fort dangereux. Si cet exemple de dévouement était souvent imité, bientôt une opposition factieuse cesserait d'entraver la marche du gouvernement; car tous ces libéraux finissent par céder à nos avances, quand nous daignons leur en faire. Contraignons-nous donc, jusqu'à ce que le coup d'état qui se prépare nous ait rendu la plénitude de nos droits.

La couleur politique que le duc a eu l'adresse de donner à la liaison de son fils avec Georges produisit tout l'effet qu'il en attendait. Le mar-

quis est devenu tout à coup, aux yeux de ces nobles personnages, un modèle de dévouement, de fidélité. Recevoir dans son salon le fils d'un cordonnier, leur paraît une action plus héroïque, que s'il eut sauvé la monarchie par le gain d'une bataille.

La contre-danse est finie. La marquise, pâle et défaite, se jette dans un fauteuil ; Georges s'incline froidement et s'éloigne. Ses regards cherchent le vicomte, il l'aperçoit et s'avance vers lui.

— Vous pouvez danser maintenant avec madame la marquise, je vous le permets, lui dit-il ; mais demain ne manquez pas de me faire connaître le lieu et l'heure où je pourrai vous rencontrer.

Le vicomte ne répond que par un geste poli, et Georges quitte aussitôt les salons.

Le marquis, instruit de ce qui vient de se passer, l'a suivi. Il le rejoint à la porte de l'hôtel, et cherche vainement à le ramener au bal.

— Tu as atteint ton but, mon cher René, dit

Georges ; je comprends ta position... Tu peux attendre de moi tout ce que l'amitié a de consolations, de dévouement. Mais laisse-moi quitter ces lieux pour ne jamais y reparaître.

— Eh bien ! soit, je te suivrai... Nous avons tant de choses à nous dire.

Se souvenant tout à coup qu'un duel l'attend, que peut-être il ne reverra plus son ami, Georges lui permet de l'accompagner chez lui. Tous deux se jettent dans un des fiacres arrêtés dans la rue, et arrivent bientôt à la demeure de l'avocat,

III.

Le Cocher de Cabriolet

Les événemens qui se sont passés à l'hôtel du duc de *** ont été l'unique objet de l'entretien des deux amis.

Georges finit par engager le marquis, avec tous les ménagemens convenables, à éloigner le vicomte de sa maison.

— Ce serait une précaution tout-à-fait inutile,

répond celui-ci : Sophie veut plaire, mais jamais rien ne lui plaira ; elle exige qu'on l'adore, mais elle est incapable d'aimer : c'est une coquette dans toute l'acception du mot. Cet aveu te suffira, j'espère, pour t'engager à ne donner aucune suite à ta ridicule affaire avec le vicomte.

Georges fait un mouvement de surprise.

— Quoi! tu saurais?...

— J'étais près de toi, quand tu lui as demandé un rendez-vous, interrompt le marquis, il ne répondra point à ton appel. Cependant si tu le provoques de nouveau, si tu le pousses à bout, il se battra, quelque poltron qu'il soit ; il n'est point de Français qui ne se décide à exposer sa vie pour éviter le reproche de lâcheté. Je ne te répéterai point les argumens par lesquels tant de philosophes ont combattu le duel ; tu partages sans doute leur opinion ?

— Non, répond Georges. S'il est honorable de s'exterminer d'armée à armée, pour des causes auxquelles nous sommes presque toujours étrangers, pourquoi serait-il injuste de

faire la guerre d'homme à homme et pour nos propres intérêts ?

— Ce n'est pas en ce moment, mon cher Georges, que nous pouvons discuter cette question. Si le vicomte vient te chercher, je rougirais de moi-même si je pouvais te conseiller de le refuser. Je me borne à te prier de ne pas le provoquer une seconde fois. Cette prière fondée sur la crainte bien naturelle de te perdre, et celle de donner de la publicité aux travers de ma femme, doit te paraître raisonnable, juste.

Georges promet de ne faire aucune démarche pour rejoindre le vicomte, s'il ne répond pas à son appel.

Rassuré par cette promesse, le marquis s'applaudit du hasard qui l'a si bien servi, en faisant connaître à Georges tous les vices du caractère de Sophie. La conversation tombe insensiblement sur la perfidie qu'elle a conseillée au jeune séminariste, et sur la discussion de l'avocat avec le révérend jésuite, à l'occasion du divorce.

— Mais à propos, dit le marquis, n'est-ce

pas madame Léonard, que tu as voulu peindre, en parlant d'une femme indignement trompée par son mari ?

— J'en conviens, répond l'avocat.

— Tu nous a fait de ce Léonard un portrait hideux.

— Beaucoup moins que l'original.

— C'est donc un homme capable de tous les crimes?

— Non, le crime est le délire d'une âme passionnée. Il exige toujours une certaine élévation, une énergie qui, bien dirigée, aurait pu produire de belles actions. L'homme dont il s'agit, et qui malheureusement me regarde de trop près, n'est qu'un assemblage de bassesse et d'hypocrisie. Ce n'est point l'amour, c'est la cupidité qui lui a inspiré les ruses honteuses par lesquelles il a obtenu la main de Francesca. Il a dissipé sa dot en de folles entreprises, en débauches crapuleuses, et l'a fait descendre dans la dernière classe de la société, par l'état qu'il a embrassé; le seul qui convienne à ses goûts et

qu'il soit capable de remplir. Mais sa stupidité et sa mauvaise conduite lui en font une occasion de dépense, dont sa femme est réduite à soutenir le fardeau par un travail pénible. Pour mettre le comble au dégoût, aux souffrances, aux humiliations dont il l'accable, il s'attache à faire croire qu'il en est aimé; car il sent que c'est un titre de gloire pour lui. Ah! si l'abolition de la loi du divorce, au lieu d'être le résultat des exigences insatiables d'un clergé ambitieux, était l'ouvrage d'un seul homme, il suffirait de lui montrer le ménage de Léonard. Il se convaincrait qu'il n'est point de loi qui puisse unir ce que la nature, l'éducation, l'honneur, la morale ont à jamais séparé.

— Je t'en supplie, s'écrie le marquis avec feu, fais-moi connaître cette femme intéressante.

— Je m'en garderai bien, mon cher René; tous deux malheureux par la même cause, la conformité de votre destinée, de vos penchans, pourrait établir une intimité qui mettrait le comble à votre malheur.

— Mon cœur est à jamais fermé à l'amour.

— Tu ne l'as jamais connu..... tu as eu des faiblesses, des caprices... mais une passion vraie, profonde, pure dans le principe, criminelle aux yeux du monde... épargne-toi cet enfer anticipé!... si Francesca t'inspirait une pareille passion, si tu parvenais à la lui faire partager, tu la réduirais au désespoir, tu me forcerais à devenir ton ennemi !

Tu t'alarmes mal à propos, mon cher Georges, c'est la pitié seule qui me guide, je voudrais adoucir sa position en lui faisant accepter quelques secours.

— Ne t'en flatte point. s'il était au pouvoir humain de la décider à partager la fortune d'un ami, elle ne serait pas réduite à faire des portraits, car je suis riche... Occupons-nous de toi, ajoute-t-il.

Et changeant brusquement de sujet, il parle des chagrins domestiques du marquis et l'engage à la patience, au courage.

Il est impossible de chercher à convaincre

un mari malheureux qu'il doit se résigner à son sort, sans tomber dans les lieux communs. Georges s'aperçoit bientôt qu'au lieu de consoler son ami, il l'ennuie. Lui-même commence à sentir qu'il a passé une nuit sans sommeil; et quoique la matinée soit déjà fort avancée il propose au marquis de donner quelques heures au repos. Celui-ci accepte avec plaisir, s'étend sans façon sur le lit de l'avocat, et ne tarde pas à s'endormir. De son côté, Georges qui s'est jeté sur un canapé commençait à s'assoupir, quand son domestique vient l'avertir qu'on demande à lui parler. Ne doutant point que ce visiteur matinal ne soit un client, il se rend dans son cabinet. Presque au même instant l'homme qui l'attendait est introduit.

Il s'avance lentement, en roulant dans ses doigts les bords du chapeau qu'il tient à la main. Sa démarche est gênée et incertaine; car ses genoux sont constamment pliés comme ceux d'un individu fatigué qui cherche à s'asseoir. Sa taille est petite et épaisse, son dos est

voûté, et ses larges épaules, loin de se détacher de sa tête, semblent à chaque instant rencontrer ses oreilles. Ses cheveux noirs et épais envahissent la partie supérieure de son front étroit et bas. Ses yeux, d'un bleu grisâtre, sont grands, d'une forme correcte et agréable, mais ils n'expriment rien : un souffle empoisonné paraît les avoir ternis pour toujours. Son nez est régulier quoique un peu large. Sa bouche est petite, et ses lèvres pourprées, relevées d'une manière saillante, laissent apercevoir des dents blanches et bien placées. Des cavités légères et gracieuses marquent le centre de son menton et de ses joues arrondies. Son teint vivement coloré, tout l'ensemble de son visage, annonce la jeunesse et une santé robuste. Aucun caractère n'y est distinctement empreint, pas même celui de la stupidité : c'est un miroir qui réfléchit le néant. Cependant en examinant de plus près cette physionomie nulle et muette, il est facile de reconnaître qu'elle est souvent agitée par les émotions honteuses de la débauche ; des lignes

fortement tracées, partant de la racine du nez, descendent les unes vers la bouche, les autres se prolongent sous les yeux, se multiplient et se perdent dans la région des tempes.

Georges jette un regard rapide sur cet homme, à qui beaucoup de femmes accordent l'épithète flatteuse de *joli garçon*. Un mouvement subit de mépris, de dégoût, de haine, obscurcit son front et se peint dans ses yeux.

— Que me voulez-vous, monsieur Léonard? demande-t-il sèchement.

— Je venais, mon cher cousin...

— Je vous ai défendu de me donner ce titre. Appelez-moi Georges, j'aime ce nom, je le dois au choix de mon père ; je hais celui de ma famille. Vous l'avez déshonoré.

— Vous me rappelez toujours mon malheur, comme si c'était ma faute, répond Léonard d'un ton piteux, je vous ai cependant donné ma parole d'honneur que je croyais que cet homme qui m'a perdu était en effet le riche négociant dont il portait le nom. C'est dans

cette conviction que j'ai accepté les billets qu'il m'avait donnés.

— Les débats judiciaires ont prouvé au contraire que vous étiez non la dupe, mais le complice de ce misérable.

— Les apparences étaient contre moi ; mais Dieu le sait, je suis innocent. Au reste j'ai subi ma peine ; six ans se sont écoulés depuis cette époque...

— Le temps, répond Georges, affaiblit le souvenir des actes de dévouement les plus sublimes, il n'a pas le même pouvoir sur les actions honteuses. L'arrêt qui vous stigmatise du nom d'escroc vous a flétri à jamais, et lors même qu'un repentir sincère...

— Le repentir! interrompit Léonard, est-ce que vous croyez que je ne me repens pas?

En prononçant ces mots, ses traits se contractent, et ses yeux éteints se mouillent de larmes, qui semblent plutôt être le résultat du mouvement pénible des muscles de son visage, que celui d'une émotion morale.

— Léonard ! s'ecrie Georges avec indignation, espérez-vous m'en imposer par vos grimaces, à moi, qui connaîs tout ce que votre âme renferme de bassesse et d'hypocrisie? Ma profession me fait un devoir de chercher avec soin tout ce qui peut excuser les erreurs, les faiblesses, les crimes même ; mais il est des coupables que je refuserai toujours de défendre. Vous êtes de ce nombre ; votre vie n'est qu'un tissu d'actions honteuses, déshonorantes ! votre malheureux père...

— Il était le frère du vôtre, mon cousin, s'écrie Léonard.

— Je le sais, répond Georges; il chercha en vain à vous faire embrasser le métier obscur, mais honnête qui le faisait vivre; le travail vous a toujours été insupportable ! Vous étiez déjà perverti, quand un jugement déshonorant vous a dénoncé au mépris de vos concitoyens! A peine sorti de prison, vous avez suivi notre armée en Espagne. Repoussé par nos soldats vous vous êtes jeté parmi cette horde misérable qui com-

posait l'armée dite de la *Foi*. Vous avez profité des avantages que vous offrait cette position pour abuser de la crédulité d'un vieillard vénérable ! Dupe de votre feinte sensibilité, de vos pratiques de dévotion, du titre que vous vous étiez donné, de la fortune que vous prétendiez avoir ; ce seigneur espagnol, qui connaissait trop peu notre langue et nos mœurs pour vous juger, vous a donné sa fille unique, croyant l'unir à un comte, à un homme d'honneur ! Vous avez arraché l'infortunée Francesca à sa patrie, à sa famille ; vous avez dissipé sa fortune, que bientôt la mort de son père vous livra tout entière.

—J'ai eu des malheurs, j'ai été trompé moi-même.... Quant aux petites ruses que j'ai employées pour complaire au père de mon épouse, qui pourrait m'en faire un crime ? c'est l'amour qui me les a inspirées : Francesca aussi m'aimait. Je n'ose dire cela devant elle, elle se fâcherait ; car elle a la tête un peu chaude. Il n'en est pas moins vrai qu'elle était folle de moi... elle l'est encore : aussi, malgré mes malheurs, faisons-

nous un ménage d'anges.... jamais un mot plus haut l'un que l'autre.... si devant le monde elle a l'air de me dédaigner, c'est qu'elle est un peu fière.

Les secrets de votre ménage ne me regardent pas, monsieur Léonard, dit Georges avec humeur. Finissons-en. Quel motif vous amène ?

— Mon épouse m'a envoyé prendre de vos nouvelles ; elle craint que vous soyez malade. Il y a huit jours que vous n'êtes venu chez nous. Georges rougit; un éclair de bonheur brille sur son visage. Pour cacher son émotion il s'approche de son bureau et feint d'y chercher un papier.

— J'ai été accablé d'affaires, dit-il après un instant de silence; je ne croyais pas que Francesca remarquerait.... Dites-lui que j'irai un de ces jours.

— Cela suffit. Tâchez que ce soit le plus tôt possible ; vous l'égayerez, elle est triste, elle s'ennuie de ne pas vous voir.

En prononçant ces mots, Léonard s'avance

lentement vers la porte. Georges l'accompagne sans s'apercevoir que cette politesse inaccoutumée s'accorde mal avec le mépris qu'il lui témoigne.

— Oui, mon épouse est triste, repète Léonard en s'arrêtant à la porte qu'il vient d'ouvrir, depuis quelque temps elle n'a pas beaucoup de presse pour les portraits... Ce billet que j'ai été forcé de signer à mon marchand de chevaux l'inquiète.

— J'ai obtenu le délai que vous demandiez; répond Georges, j'espère que vous acquitterez ce billet sur vos gains.

— En ce moment je fais à peine mes frais: les temps sont durs! mais patience, cela viendra... Vous irez voir Francesca aujourd'hui, n'est-ce pas?.. cela me fait tant de peine quand je la vois pleurer, ajoute-t-il: et au même instant ses traits se contractent de nouveau et de grosses larmes roulent dans ses yeux.

— Vous me chargez de tarir les larmes de votre femme? dit Georges en arrêtant ses re-

gards sur lui avec une expression indéfinissable.

— Sans doute ; n'êtes vous pas notre ami, notre parent?... Si vous aviez quelques courses à faire aujourd'hui, continue-t-il après un instant de silence, cela m'obligerait beaucoup, car...

—Je vous entends dit Georges en lui mettant une pièce de vingt francs dans la main. J'ai tort d'encourager ainsi vos habitudes vicieuses; mais j'espère du moins que, tandis que vous dépensez mon argent, vous n'en demandez pas à votre femme.

En ce moment la porte de la chambre à coucher s'ouvre et le marquis paraît.

Charmé de trouver ainsi un prétexte d'échapper au reste de la harangue de l'avocat, Léonard s'éloigne en hâte, traverse la place de l'Odéon, et s'approche des cochers de cabriolets qui stationnent dans la rue Voltaire

—Je n'ai pas perdu de course ? leur demande-t-il.

Et son extérieur et le son de sa voix, tout en

conservant quelque chose de patelin, ont perdu l'humilité craintive qu'ils avaient en présence de Georges.

—Vous voyez bien que nous sommes encore tous en place, répond un des cochers.

— Monsieur Léonard a-t-il vu son cousin l'avocat? ajoute un autre.

— Oui, répond Léonard.

— Et vous a-t-il donné de l'argent?

— Sans doute; mon cousin n'a rien à me refuser.

— En ce cas, s'écrient plusieurs voix, allons boire un canon à sa santé.

Cette proposition est acceptée; Léonard et ses camarades entrent aussitôt chez le marchand de vin du coin.

Après quelques détails de profession, la conversation tombe sur Francesca. Les cochers lui donnent par dérision l'épithète de princesse espagnole, et se perdent en conjectures sur son mariage avec Léonard. Celui-ci déplore sa triste destinée, parle avec emphâse de la bril-

lante fortune qu'il a perdue et du rang élevé de sa famille. Après avoir donné une haute idée de son origine, il passe à celle de sa femme. Fille d'un simple hidalgo, il lui donne pour père un grand d'Espagne ; ajoute deux zéros à la somme qui composait sa dot; raconte les hauts faits d'armes par lesquels il s'est illustré en combattant à la tête de l'armée de la foi, et fait en sanglottant le récit des malheurs qui l'ont réduit à la condition où il se trouve en ce moment.

Les cochers l'écoutent avec le même intérêt qu'ils prêteraient à la lecture d'un conte des mille et une nuits. Il est vrai que chaque fois qu'ils se trouvent avec Léonard, celui-ci leur raconte l'histoire de sa vie; mais comme il y ajoute toujours des faits nouveaux, ils ne laissent pas d'y prendre du plaisir, et ses lamentations excitent leur pitié. Un sentiment vague les avertit pourtant que, lors même qu'il serait vrai que leur camarade eût été riche, et qu'il fût d'une naissance distinguée, son éduca-

tion et ses principes le placent au-dessous d'eux : aussi, loin d'avoir pour lui ce respect involontaire qu'inspirent toujours d'illustres infortunes, ils se bornent à le plaindre, tout en mêlant à leur compassion des railleries perpétuelles.

— Je veux bien croire qu'il se soit battu en héros, dit l'un d'eux; mais je vois qu'il pleure toujours comme une femme.

— C'est le vin qui lui sort par les yeux, dit un autre.

— Consolez-vous, monsieur Léonard, dit un troisième ; avoir un cheval et un cabriolet à soi, et se promener tout le jour sur le pavé de Paris, c'est encore mener une vie de grand seigneur.

En ce moment un jeune garçon de treize à quatorze ans, les vêtemens en lambeaux, la physionomie spirituelle, le regard malin, les avertit qu'un monsieur vient de fixer les cabriolets avec cette expression dans laquelle l'expérience lui a appris à reconnaître l'intention d'en choisir un. Les cochers sortent aussitôt. Léonard

stimulé par l'envie, devance ses camarades et s'empare du monsieur.

— Où allons-nous? demande-t-il en se plaçant près de lui dans le cabriolet.

—Au Jardin des Plantes, répond le marquis; car c'est lui que le hasard a conduit près de Léonard.

La conversation qu'on tenait dans le cabinet de Georges, l'a bientôt réveillé; il l'a presque entièrement entendue. Convaincu que son ami aime Francesca, que peut-être même il en est aimé: son empressement à l'empêcher de connaître cette jeune femme, n'est plus à ses yeux que l'effet d'une jalousie, d'une défiance outrageante; il l'a quitté assez froidement. Résolu d'aller passer la journée au Muséum d'histoire naturelle, où l'imagination de l'homme instruit ne peut manquer d'objets dignes de fixer son attention, il a pris la première voiture qui s'est offerte à ses regards.

Enfoncé dans un coin du cabriolet, il se livre aux pensées les plus sombres, et accuse

toute l'espèce humaine d'ingratitude, de perfidie.

Pour exercer les fonctions les plus ordinaires, le cerveau de Léonard a tellement besoin du secours des sons, qu'il lit et parle toujours haut, lorsqu'il est seul, et qu'il lui arrive de lire ou de penser. Après s'être fait plusieurs questions à lui-même et à son cheval, il s'adresse au marquis.

— La course est bonne, monsieur, lui dit-il, d'un ton qui semble réclamer une gratification.

Cette interpellation directe arrache enfin le marquis à ses réflexions. Il croit reconnaitre la voix de l'individu qu'il a entrevu dans le cabinet de Georges. Mais se reprochant aussitôt la préoccupation bizarre qui lui fait trouver partout des objets qui ramènent sa pensée à Francesca, un sourire amer effleure ses lèvres.

Léonard voit dans ce sourire le refus du pour-boire réclamé.

— Croyez-vous donc, monsieur, dit-il,

qu'un cabriolet sur la place soit une mine d'or? On gagne à peine à ce métier la vie de sa bête, aussi vrai que je m'appelle Léonard.

— Léonard! vous vous nommez Léonard? s'écrie le marquis avec feu.

Cette exclamation effraie le cocher; il croit avoir affaire à quelque magistrat instruit de ses anciens démêlés avec la justice.

— Connaitriez-vous mes malheurs? dit-il en agitant ses traits jusqu'à ce qu'il sente une larme rouler dans ses yeux. Vous m'avez l'air d'un homme d'esprit et de grand cœur, continue-t-il, vous ne me jeterez pas la pierre. Vous voyez que je tâche de gagner ma vie honnêtement; mon épouse travaille de son côté : elle fait des portraits superbes et à très-bon marché. Tenez, monsieur, si vous connaissiez quelqu'un qui eut envie de se faire peindre, voilà des adresses de madame Léonard.

Le marquis saisit avec empressement les cartes que le cocher lui présente.

— Il ne faudrait cependant pas lui dire que

vous les tenez de moi, continue celui-ci, à cause de mon état..... elle est un peu fière..... la fille d'un grand d'Espagne.....

— Arrêtez, je veux descendre, dit vivement le marquis.

— Mais, monsieur, nous ne sommes pas à moitié chemin.

— Je veux descendre, vous dis-je.

Léonard obéit en silence. Le marquis lui donne plusieurs pièces de monnaie blanche et s'éloigne.

Léonard le suit des yeux d'un air stupéfait.

— C'est un mylord anglais, dit-il, il enverra à mon épouse des pratiques de son pays; il faut que j'aille l'en avertir, afin qu'elle leur tienne la dragée haute.

Après cette réflexion, il remonte dans son cabriolet et ranime par un coup de fouet énergique l'allure habituelle de son cheval. Bientôt il s'arrête devant une maison de belle apparence de la rue de l'Arbre-Sec, appelle l'enfant de la portière, lui recommande de veiller sur

son blond, monte au second étage et entre dans un appartement où tout respire, sinon la richesse, du moins la propreté et le bon goût. Une vieille domestique accourt au devant du cocher.

— Eh quoi! c'est vous, monsieur, lui dit-elle avec humeur, que venez-vous donc faire ici à une pareille heure?

— Est-ce que mon épouse est sortie?

— Non, elle travaille.

— Je ne ne la dérangerai pas long-temps.

— Si vous venez encore lui demander de l'argent, c'est de la peine perdue; elle n'en a point.

— Je le sais, Thérèse, je viens au contraire lui annoncer une bonne nouvelle.

Thérèse secoue la tête d'un air de doute.

— Une bonne nouvelle de votre part..... allons, entrez et soyez bref.

A ces mots elle ouvre la porte d'un petit salon, et Léonard entre sur la pointe des pieds. Depuis qu'il a franchi le seuil de sa demeure,

tout en lui respire la même gêne, la même contrainte pénible qu'il avait chez Georges, il paraît même se surveiller davantage. Dans le salon où il vient d'être introduit, Francesca est occupée à peindre; tout entière à son travail, elle ne l'a point entendu. Il s'est arrêté derrière son fauteuil.

— Vous travaillez trop, vous vous ferez du mal, dit-il, en cherchant à donner à son sourire niais un air de candeur.

Francesca se lève avec précipitation, presque avec effroi.

— Quel événement imprévu vous amène? demande-t-elle.

— Des mylords anglais viendront bientôt vous faire faire des portraits, je viens vous en avertir, afin que vous les fassiez payer plus cher que les autres, comme c'est l'usage.

Une vive rougeur couvre un instant le visage pâle et souffrant de Francesca.

— Ce conseil est digne de vous, dit-elle avec

mépris; tout ce qui est bas et vil vous paraît juste et naturel.

— Je ne sais ce que je vous ai fait pour que vous me traitiez toujours avec tant de rigueur.

— Vous ne le savez pas! s'écrie Francesca avec une colère concentrée?

— En vérité, ma chère amie....

— Je suis votre esclave, monsieur; mais votre amie, jamais!

— Vous êtes mon épouse, vous avez juré à Dieu de m'aimer.

— Ce n'est point à Dieu, c'est à vous qu'il eut fallu faire ce serment. Celui que j'ai prononcé aux pieds des autels me lie à jamais à votre destinée; il me force à partager votre infamie, d'expier vos vices; mais il est au-dessus du pouvoir humain, de celui de Dieu même, de m'apprendre à vous aimer.

— Vous êtes bien difficile. Je suis jeune; quand je me déguise en femme, tous les hommes me font la cour et me trouvent joli. Que vous faut-il donc de plus?

—Je me suis donnée à vous pour obéir à mon père, répond Francesca en s'animant par degrés, mon cœur aurait pu ratifier ce choix si vous aviez été un homme d'honneur. Oui, je vous aurais pardonné votre ignorance, vos manières communes ; j'aurais excusé des faiblesses, j'aurais partagé sans me plaindre votre infortune; mais, tel que vous êtes, si je pouvais avoir pour vous un autre sentiment que celui du mépris, je n'aurais plus le droit de me plaindre du sort cruel qui m'enchaîne à vous. Vous n'étiez pas même digne d'être mon valet. Un lien indissoluble vous rend mon maître! Eh bien! je vous reconnais comme tel. Je vous ai laissé dissiper ma fortune, je travaille pour vous ; quant à mon affection n'y aspirez jamais!

Léonard la fixe avec une expression de fureur, dont sa physionomie platement bonne ne paraissait pas susceptible. Ses poingts s'agitent, ses dents se choquent et produisent un son effrayant.

— Modérez ces transports, dit Francesca

avec un sourire amer, s'il vous arrivait de lever la main sur moi..... je vous l'ai dit..... il reste une vengeance au malheureux esclave qu'un maître féroce pousse à bout : son travail le nourrit ; pour l'en priver, il se donne la mort.

— Elle est assez mauvaise tête pour en faire autant, murmure Léonard. Soyez tranquille, continue-t-il en haussant la voix, j'ai trop de sentimens pour m'en prendre à une femme. Vous êtes exaltée, vive ; moi je suis bon, patient ; aussi faisons-nous le meilleur ménage du monde.

Francesca lui jette un regard de mépris, prend sa palette et se remet à son travail.

Après plusieurs vaines tentatives pour renouer la conversation, Léonard prend enfin le parti de s'éloigner. En passant près de la loge de la portière, celle-ci le fait entrer et lui remet une lettre ; il la parcourt des yeux.

— C'est le mémoire de mon marchand de fourrages, dit-il, donnez cela à mon épouse, c'est elle qui paie.

— C'est bien , monsieur, répond la portière avec un sourire moitié malin et moitié amical. Il me semble que vous n'êtes pas trop le maître chez vous, continue-t-elle, vous êtes si bon... doux comme un enfant; mais votre dame, oh! c'est autre chose.

— C'est qu'elle ne peut oublier qu'elle est la fille d'un grand d'Espagne.

— A la bonne heure; cependant vous qui êtes comte.... vous avez beau vouloir le cacher, tout se sait..... Eh bien! vous n'en êtes pas plus fier.

— Que voulez-vous, quand on a eu des malheurs, il ne faut mépriser personne.

— C'est juste çà; mais votre dame devrait penser comme vous. Tenez, puisque nous sommes à parler d'elle, il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur. Tandis que vous travaillez comme un malheureux, un autre monsieur Léonard.....

— Je connais mon épouse, elle m'adore.

et puis c'est un dragon de vertu..... avec cela d'une froideur.....

— Je ne m'y fierais pas, si j'étais que de vous..... Votre cousin me déplaît..... c'est fier comme un paon..... cependant on connaît bien son père le cordonnier.....

Léonard rougit.

— Que cela ne vous chagrine pas, mon cher monsieur, les plus grands arbres ont de basses branches..... Tiens, ajoute-t-elle, quand on parle du loup on en voit la queue; le voilà, votre cousin, faut-il le renvoyer?

Léonard ne répond que par un signe négatif, et se retire dans le fond de la loge afin de n'être pas vu de Georges, qui s'approche en demandant si madame Léonard est chez elle. La portière répond par un oui sec et bref, et l'avocat monte en hâte l'escalier. Thérèse l'introduit sur-le-champ. Francesca se lève, va au-devant de lui et lui témoigne vivement tout le plaisir que lui cause sa visite. Cet accueil, loin

de l'enhardir, semble lui causer un embarras pénible.

— Je vous dérange peut-être, madame, dit-il d'une voix mal assurée; mais j'ai cru devoir remplir la promesse que j'ai faite à Léonard ce matin.

— Vous l'avez donc vu?

— C'est vous, madame, qui me l'avez envoyé.

— Moi? point du tout.

— Vous craigniez que je ne fusse malade?

— Comment aurais-je eu cette crainte; je vous ai vu hier bien portant chez votre papetier; l'auriez-vous déjà oublié?

— Entièrement, répond Georges. Il m'a trompé, se dit-il à lui-même, ce n'était qu'un prétexte pour venir me demander de l'argent.... devinerait-il..... serait-il assez vil.....

—C'est donc à Léonard que je dois le plaisir de vous voir?

— Oui, madame, il m'a assuré que vous

vous plaigniez de la rareté de mes visites..... j'ai eu la faiblesse de le croire.

— Et vous ne le croyez plus, parce que je ne suis pas assez égoïste pour réclamer tous vos loisirs? Il vous en reste peu, je le sais, il est juste que vous les partagiez entre toutes vos habitudes.

— Il ne pourrait y en avoir de plus douces pour moi que celle de vous voir, de vous entendre.....

— Si ce n'est pas là une simple formule de politesse, dit Francesca en riant, Léonard nous a rendu service à tous deux sans le vouloir; car ce n'est jamais qu'ainsi qu'il peut faire le bien.

— J'ai cru voir son cabriolet à la porte; serait-il ici? demande Georges.

— Il en sort. Un motif bien digne de lui l'avait amené : il voulait m'engager à augmenter le prix de mes portraits pour des Anglais qui doivent venir poser chez moi.

— Vous devez avoir l'imagination chargée d'une foule de traits?

— Mais non.

— Cependant, madame, pour faire une copie fidèle, il faut se pénétrer de l'original.

— Sans doute, tant qu'il pose.

— Quoi! madame, vous n'avez pas encore rencontré une physionomie qui vous ait frappée?

— Pas une; la beauté est rare.

— Est-ce quelle aurait seule le droit de vous plaire?

— Comme peintre, cela est incontestable.

— Mais comme femme? demande Georges en hésitant.

— Que ne puis-je répondre à cette question en vous montrant le portrait de mon mari... vous allez encore me gronder, ajoute-t-elle en souriant; car vous me reprochez sans cesse de montrer trop clairement tout le dégoût qu'il m'inspire.

—Oui, madame, car je crains que cette fran-

chise ne diminue aux yeux du monde une partie de ses torts à votre égard.

— Eh? que m'importe le monde, son blâme ou son approbation. Aussi injuste, aussi cruel que ces tyrans qui faisaient lier des êtres vivans à des cadavres, il me condamne à passer ma vie avec un homme que l'honneur m'ordonne de mépriser.

— Et cependant vous lui donnez des preuves d'un dévouement peu ordinaire. Pour lui, vous renoncez à tous les plaisirs, à toutes les distractions nécessaires à votre âge; pour lui, vous vous imposez des privations, vous vous condamnez à un travail que vos premières habitudes rendent plus pénible... j'ai vu Léonard malade... vous avez passé des journées, des nuits entières au chevet de son lit... que peut espérer de plus l'homme digne d'être aimé?

— Que sa femme fasse par affection ce que j'ai fait par devoir.

— Oui, dit Georges avec amertume, je con-

nais votre vénération pour ce mot ; mais ne vous flattez pas de remplir dans toute son étendue l'obligation qu'il vous impose. Ce n'est rien de sacrifier à votre mari tout ce que la vie a d'espérence et de bonheur, vous lui devez votre amour ; ces lois que vous respectez tant lui donnent le droit de l'exiger.

— Les lois ! repète vivement Francesca, vous leur avez consacré vos études, il est naturel que vous leur prêtiez un pouvoir qu'elle n'ont pas. Elles peuvent, elles doivent régler nos actions, c'est la première condition de la vie sociale ; elles n'ont aucun empire sur nos sentimens, Dieu lui-même manque de pouvoir ou de volonté pour diriger nos cœurs ! Il commande... est-il toujours obéi ?

— Quoi ! s'écrie Georges, vous, née, élevée dans un climat ou les croyances religieuses poussées jusqu'au fanatisme...

—Depuis plusieurs années j'habite la France, interrompt Francesca ; privée de toute société, murie, aigrie peut-être par le malheur, j'ai appris à penser par moi-même. Le lien qu'on m'a-

vait accoutumée à regarder comme sacré devait être le premier objet de mes réflexions, puisqu'il était la cause de mon infortune. Je me suis convaincue que le mariage est en effet un frein salutaire contre la corruption inséparable des populations nombreuses ; mais son indissolubilité m'a paru incompatible avec cette même corruption. Du moment qu'il existe des êtres pervertis, vicieux, hypocrites surtout, des milliers d'individus sont sujets à être plus ou moins trompés comme je l'ai été. J'ai fait part de ces réflexions à mon confesseur. Il m'a cité plusieurs passages des Apôtres qui prolongent la durée du mariage même au-delà de cette vie. J'étais désespérée ! le néant m'a paru préférable à l'idée d'appartenir à Léonard pour toute l'éternité! J'ai voulu lire moi-même les passages qu'on m'avait cités. Je les ai trouvés avec beaucoup d'autres que non-seulement on ne suit plus, mais qu'on nous défend de suivre aujourd'hui. J'en ai encore parlé à mon confesseur. Il m'a répondu que

par les changemens survenus dans nos mœurs, on avait été forcé de modifier la loi divine. Il est donc possible, permis de modifier la parole de Dieu, me suis-je dite à moi même! et depuis ce jour, je ne crois plus que, parce qu'un prêtre a fait le signe de la croix sur moi, je sois forcée de chérir un homme que tout ce qui a des sentimens d'honneur, de probité, de vertu, hait et repousse.

— Vous avez pu vous affranchir à ce point des préjugés de votre enfance, s'écrie Georges, et vous continuez à traîner une chaîne honteuse?

— Adressez ce reproche à vos législateurs.

— Il vous reste du moins la ressource d'une séparation.

—Non, non, monsieur. Léonard, il est vrai, s'est fait passer pour un homme riche et d'une naissance distinguée, tandis qu'il était sans fortune, sans état et fils d'un ouvrier; je le croyais honnête homme et vos lois lui avaient déjà délivré un brevet d'escroc. Mais de pareilles peccadilles

ne suffisent pas pour me délivrer du malheur de partager sa honte. Il a dissipé ma fortune, il en avait le pouvoir; mon père n'avait pas pris les précautions nécessaires avec un fripon: s'il avait connu Léonard pour tel, il ne lui aurait pas donné sa fille.

— Vous pouvez faire valoir un motif puissant, infaillible, dit l'avocat d'une voix altérée.

— Est-ce bien vous! Georges, qui osez me conseiller d'aller devant les tribunaux afficher la jalousie, et pour un pareil homme... Si jamais je pouvais publiquement revendiquer mes droits d'épouse, quand dans mon intérieur j'achète par mille sacrifices la faveur de les rejeter, je me ferais honte à moi-même! Et puis, il faut vous l'avouer enfin, cette séparation dont vous parlez, lors même que je pourrais l'obtenir, je ne la chercherais point. Elle ne saurait me rendre la liberté de choisir, d'aimer un protecteur, un ami digne de toutes mes affections; mais elle pourrait me faire oublier que je suis la femme de Léonard!... J'ai besoin de le voir

par fois... sa vue, quelque odieuse qu'elle puisse m'être, me rappelle que je ne dois jamais connaître un sentiment que le ciel nous a donné comme la source de nos plus douces félicités, de nos plus belles vertus.

— Francesca! serait-il vrai? Vous regretteriez d'être condamnée à ne jamais aimer?

— Vous me faites une pareille question, et vous vous dites mon ami? Pourriez-vous l'être si vous me supposiez une âme insensible, un cœur glacé!

Georges s'est levé et se promène avec agitation. Francesca fixe ses regards sur lui avec surprise, avec inquiétude.

— Je vous trouve bizarre aujourd'hui, lui dit-elle, autrefois nos entretiens étaient doux, paisibles: en ce moment il me semble que je vous crains presque... Chacune de mes paroles vous déplait.

— Vous vous trompez, répond froidement Georges, je vous admire plus que jamais.

— Ah! cessez ce ton d'ironie, il me déses-

père. Votre approbation franche et sincère soutenait mes forces, adoucissait mon malheur... vous en connaissez toute l'étendue... je me suis montrée à vous sans détour, je n'ai jamais cherché à vous cacher une seule de mes faiblesses... vous savez que trop souvent j'ai rêvé le bonheur qu'une union bien assortie répand sur la vie.

Georges s'est de nouveau placé auprès d'elle, il saisit ses mains et les presse dans les siennes.

— Oui, mon ami, continue Francesca, j'ose parfois me croire la femme d'un homme que je puis aimer sans honte; je l'entourre de ces soins délicats que l'amour nous inspire, il me dit que ma tendresse fait son bonheur... cet aveu me le rend plus cher encore; je ne respire plus que pour lui... Tout à coup le nom de Léonard revient à ma pensée... et cependant je ne regrette point mes rêves évanouis... Avec les souffrances de la réalité, je retrouve la certitude que vous êtes mon ami!... Ne me l'enlevez point; elle est nécessaire à mon existence, elle me donne la force

de conserver l'estime de moi-même... mon cœur a besoin d'affections...

— N'achevez pas, murmure Georges, en inclinant la tête sur les jolies mains qu'il tient toujours dans les siennes et qu'il couvre de baisers.

Les variations brusques, inexplicables que Francesca remarque à chaque instant dans les traits de Georges, dans l'expression de sa voix, commencent à l'inquiéter. Elle retire doucement ses mains et cherche à se lever ; Georges la retient.

— Il n'est plus en mon pouvoir de me contraindre s'écrie-t-il, lisez enfin dans ce cœur que torture une passion trop long-temps combattue!... Non, ce n'est pas de l'amitié que j'ai pour vous... c'est de l'amour!... Vous aussi vous voulez aimer, vous me l'avez dit! pourquoi me repousseriez-vous? aucun autre homme ne vous adorera avec une ardeur plus vraie, plus constante!... L'aveu fatal qui vient de m'échapper, nous sépare à jamais, ou vous donne à moi

pour toujours! Maintenant je ne puis plus revoir la femme de Léonard! Osez être la mienne! rompez la chaîne indigne qui vous attache ici, partagez la destinée d'un homme qui veut vous consacrer sa vie!... Francesca, continue-t-il, en l'entourant de ses bras, ton cœur devine, désire tout ce que l'amour a de bonheur, suis-moi et tu le connaîtras.

Francesca le repousse vivement.

—J'ai perdu le seul ami que j'avais au monde! s'écrie-t-elle avec douleur, il ne manque plus rien à mon infortune!

Georges sent qu'avec de la persévérance et de l'hypocrisie il pourrait peut-être faire partager le sentiment qu'il éprouve; mais sa loyauté repousse tout moyen de séduction. Jamais, au reste il n'a eu l'idée de devenir l'amant d'une femme assez pervertie pour violer la foi conjugale, tout en la regardant comme un lien sacré dont elle n'ose s'affranchir ouvertement. Pour trouver le bonheur dont il a osé se flatter un instant, il eût fallu que Francesca, dominée

par une passion égale à la sienne, consentit librement à quitter Léonard pour ne plus être qu'à lui; qu'elle foulât aux pieds les opinions, les préjugés reçus, pour ne plus écouter que cette loi de la nature que le ciel a gravée dans tous les cœurs vertueux. Il reconnaît que si jamais elle pouvait lui faire un pareil sacrifice il serait bientôt suivi du repentir. Cette conviction suffit pour lui donner la force de renoncer à elle.

— Ne me jugez pas avec trop de sévérité, dit-il, après quelques instans d'un silence pénible, nos lois, nos mœurs rendent ma passion criminelle aux yeux des hommes... Ce n'est pas la crainte de leur blâme qui vous empêche de partager ma faute; je n'ai pas su parler à votre cœur!... Si jamais il bat pour un autre, si jamais vous avez besoin des conseils, de l'appui d'un ami, d'un frère, rappelez-moi. Je pourrai vous revoir sans honte et sans danger, quand vous m'aurez dit : « Moi aussi, je suis « coupable! j'aime un autre homme que celui

« que la loi m'a donnée pour maître, et cet « homme ce n'est pas toi! »

A ces mots il sort rapidement. Francesca le suit des yeux avec désespoir.

— Si des formules sacrées avaient été murmurées sur nous, dit-elle : les anges du paradis se réjouiraient si je m'étais jetée dans ses bras en lui disant :

— « Tu n'es pas tout à fait l'idéal que mon « imagination malade a rêvé ; mais puisque ma « tendresse peut te rendre heureux, je serais « indigne de vivre si je n'apprenais pas à t'ai- « mer ! »

— Ces mêmes formules m'attachent à un être dépravé, et pour lui rester fidèle, je fais bien de désesperer un homme noble, généreux !... non, je n'ai point accompli un devoir sacré ! une bonne action, quelque soit le sacrifice qu'elle nous ait coûté, trouve sa récompense dans la satisfaction qu'elle porte dans notre cœur. Le mien est en proie aux angoisses les plus cruelles.

Peu-à-peu son exaltation se calme: elle se reproche amèrement les pensées coupables dont elle n'a pu se défendre. Bientôt même Georges ne lui paraît plus qu'un être ordinaire, incapable d'apprécier le bonheur doux et calme que procure une tendre amitié; elle l'accuse de n'avoir affecté ce sentiment que pour cacher un amour criminel. L'idée qu'elle aussi pourrait un jour connaître la plus impérieuse des passions, et manquer de force pour lui résister ne se présente point à son imagination. Elle est convaincue qu'elle ne ferait pas davantage pour retenir un amant aimé qu'elle n'a fait pour empêcher un ami de la quitter pour toujours.

LE PAIR DE FRANCE

OU LE DIVORCE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.



IV.

Un Ménage du bon ton.

Un modeste équipage vient de s'arrêter dans la cour de l'hôtel du duc de ***. Une dame en descend, sa mise est presque ridicule par le soin qu'elle a pris de réunir toutes les bizarre-

ries d'une toilette à la mode. Sa démarche rapide, sautillante, ses gestes précipités achèvent de lui donner un air d'autant plus choquant, qu'elle paraît avoir atteint la soixantaine. Cependant son visage, en dépit des mouvemens continuels de ses muscles, ne manque pas de noblesse, et son maintien a de la grâce, de la dignité même, dès qu'elle parvient à modérer un instant les gestes animés qui semblent être plutôt le résultat d'une irritation nerveuse, ou d'un dérangement du cerveau, qu'un défaut d'éducation. A ces manières extraordinaires, elle joint une affabilité peu commune, dans la classe à laquelle elle semble appartenir. Souriant à chaque valet qu'elle rencontre, elle adresse une phrase obligeante à celui qui lui ouvre la porte de l'appartement de la duchesse, où, en sa qualité d'amie intime, elle est introduite sans être annoncée.

Une dame en grand deuil vient à sa rencontre, avec toutes les marques d'une satisfaction réelle.

— Ah ! ma chère baronne, lui dit-elle, vous voilà donc enfin de retour à Paris.

— Oui, madame la duchesse, et mon premier soin est de venir vous faire ma visite de condoléance, répond la baronne, en faisant une révérence, que le célèbre Marcel aurait trouvée digne d'une dame de la cour de son époque.

— Ma petite Sophie, continua-elle, en reprenant tout-à-coup son ton et ses manières habituelles, embrassons-nous.

Et tournant aussitôt la tête avec précipitation, ses joues ridées touchent à plusieurs reprises, le visage frais et délicat de Sophie.

— Recevez mes complimens, oui, mes complimens très sincères, ajoute-t-elle.

— Ah ! madame, dit la duchesse, en donnant à sa physionomie un air de douce tristesse, pourriez-vous douter du profond chagrin, que m'a causé la mort du duc...

— Chut, chut ! mon ange, n'arrachez pas l'appareil que la main bienfaisante du temps commence à poser sur une plaie aussi douloureuse.

Le duc était l'ami de feu mon époux, son frère d'armes dans notre glorieuse Vendée, son compagnon d'exil! J'ai partagé leurs fatigues, leurs dangers, leurs malheurs! En apprenant sa mort, j'ai eu des attaques de nerfs affreuses! Je me désespérais, surtout, d'être loin de vous en ce cruel moment... Je connais votre cœur, je savais que vous seriez inconsolable... Mais, dites-moi donc, la douleur de vous avoir vue danser avec le fils de votre cordonnier, n'aurait-elle pas hâté son trépas? C'est peu de jours après cette soirée fatale, qu'il a été frappé d'apoplexie...

— Il était sujet à ces attaques, répond Sophie, et malgré les soins que lui donnaient nos plus célèbres médecins, nous craignions toujours pour lui une mort subite.

— Ah! je respire... Savez-vous bien que vous êtes charmante avec ces vêtemens lugubres, ma chère duchesse... Duchesse! ce mot ne sonne-t-il pas agréablement à votre oreille? Et vous portez ce titre comme si vous étiez née

pour cela... Le duc en vous donnant à son fils, me chargea de vous former au monde... je m'admire dans mon ouvrage.

Le fiel que la baronne mêle à ses flatteries, n'est pas assez amer pour rendre Sophie entièrement insensible au plaisir de se voir traitée avec une tendresse maternelle, par une dame qui, après avoir figuré à la cour de Louis XVI, est encore traitée avec distinction à celle de Charles X. Cependant le compliment équivoque qu'elle vient de lui faire la choque. N'osant s'en plaindre ouvertement, elle détourne la conversation, et demande à la baronne si elle est satisfaite de son voyage en Bretagne.

— J'ai obtenu le succès le plus complet, répond la douairière, je suis redevenue suzeraine de mon château et d'une partie de ses dépendances. Le vilain qui l'avait acheté s'est stimé fort heureux de me le céder.

— Il avait établi dans ce château une fabrique qui répandait la prospérité dans le pays,

interrompt la duchesse, je craignais que cette circonstance...

— J'avais eu soin de me faire précéder par le bruit que Sa Majesté avait daigné me remettre, de sa cassette, la somme qu'il lui paraissait convenable d'offrir pour dédommager l'acquéreur d'un domaine, dont un gouvernement révolutionnaire et spoliateur m'avait dépouillée. Est-ce qu'on résiste à de pareils argumens, aujourd'hui surtout que notre bon roi va enfin reprendre ses droits et forcer son peuple à être heureux, malgré lui, s'il le faut. Ce n'est plus un secret, le ministère prépare un coup d'état... un coup de maître... Voilà la politique qu'on aurait du suivre depuis long-temps. Je la pratique avec tout ce qui m'entoure, et je m'en trouve bien. Ressaisissons d'abord nos priviléges, et puis soyons affables, populaires avec tous ceux qui respectent les droits que le ciel nous a donnés. Un mot, un regard bienveillant d'un maitre, dont l'autorité est bien établie, suffit pour le faire aimer.

— J'admire votre profonde pénétration, votre haute sagesse.

—C'est le fruit d'une longue et pénible expérience. J'ai connu tout ce que la beauté, le rang et la fortune peuvent avoir de charmes, tout ce que la gloire militaire a d'enivrant ; car j'ai pris une part active aux exploits de nos immortels héros des bocages. L'exil et ses horreurs ont succédé à tant de jours brillans !... Moi qui avais le droit de m'asseoir en présence de Marie-Antoinette, j'ai fait antichambre chez de simples gentilshommes d'Angleterre, d'Allemagne ! Quelquefois même ces insensés refusaient les secours et les égards dus aux victimes d'une révolution qui, après avoir aboli nos privilèges, pouvait venir anéantir les leurs. C'est en de semblables occasions que le ciel fait éclater ce qu'il y a de grand, de sublime dans l'aristocratie. Un roturier dépourvu de toutes ressources, reçoit des aumônes de la main des valets : moi, je savais faire comprendre que la noblesse française jetée dans les pays étrangers

par une convulsion sociale, avait le droit de lever une contribution forcée sur tous les amis du droit divin et de la légitimité. Et aujourd'hui encore, quand les fidèles émigrés devraient jouir du fruit de leur long dévouement, n'ai-je pas besoin de toute la force de mon esprit pour soutenir dignement mon rang. Ma pension d'une année suffit à peine pour trois mois

— Vos amies, dit la duchesse, s'estimeront toujours heureuses de prévenir vos besoins.

— Mes amies? c'est à vous seule, ma petite Sophie, que j'accorde le droit de se mêler de mes finances ; mais je vous le retirerai, ce droit, si vous continuez d'en user aussi largement.

En ce moment la conversation est interrompue par un domestique, qui vient annoncer le commis du magasin de nouveautés où se fournit la duchesse. La baronne ordonne de le faire entrer, et un jeune homme vêtu avec élégance, avec luxe, est aussitôt introduit.

Une harmonie parfaite règne dans les proportions de son corps robuste. Son teint est frais,

ses traits sont beaux; mais une expression très prononcée d'assurance, d'effronterie même, règne sur toute sa personne.

La baronne l'accueille avec un sourire gracieux; car elle se fournit dans la maison qu'il sert, et paie l'interminable crédit qu'on lui accorde, par les nombreuses emplètes qu'elle engage ses amies à y faire.

— Bonjour, mon cher monsieur Paul, lui dit-elle, il me semble que je ne vous ai pas encore vu ici.

— Non, madame, répond le commis, j'enviais depuis long-temps la tâche de mon collègue, qui a été chargé jusqu'ici de faire ses offres de services à madame la duchesse ; mais ce n'est qu'en ce moment que je sens toute l'étendue de son bonheur.

En prononçant ces mots du ton d'une galanterie cavalière, ses yeux s'arrêtent sur Sophie avec l'intention de lui prouver que sa beauté l'a ébloui. Indignée de cette audace, elle lui jette un regard

sévère, presque menaçant. La baronne semble vouloir faire oublier à Paul la fierté de la duchesse. Elle cause familièrement avec lui: choisit des dentelles et de riches étoffes de deuil, qu'elle vante et fait accepter à son amie.

Ces emplettes terminées, Paul sent qu'il doit se retirer ; mais au lieu de remercier la baronne de la vente considérable qu'elle vient de lui faire faire, il l'accuse avec un sourire mélancolique de l'avoir privé du bonheur de réitérer incessamment ses offres de services à la duchesse. Le regard passionné qu'il arrête un instant sur elle, et la précipitation avec laquelle il sort. donnent à cette plainte un sens clair et positif.

Cette conduite met le comble à l'indignation de Sophie. Elle se plaint amèrement à la baronne de la hardiesse d'un jeune homme qu'elle paraît connaitre depuis long-temps.

La noble douairière raille la duchesse sur sa pruderie, et lui reproche en riant de s'être offensée si mal à propos de l'effet que ces

charmes ont produit sur le galant commis.

— Oubliez-vous que cet homme est tellement au-dessous de moi, que son hommage est une offense, répond Sophie avec humeur.

— Vous vous trompez, mon ange, lisez l'histoire, et vous verrez combien de duchesses, nées telles, de reines même, nous ont laissé la preuve que l'amour ne connaît point les distinctions de rang.

— Le mépris public les a flétries!

— Le public n'est pas aussi injuste, ma petite Sophie; il exige que les gens du peuple qui peuvent se marier à leur gré s'adorent toujours; mais lorsque des raisons d'état, ou des convenances sociales disposent de la main d'une femme...

— Je conviens, interrompt Sophie, qu'une jeune personne est bien à plaindre quand le mari auquel on l'a livrée, lui déclare, sans détour, que jamais il ne pourra l'aimer...

quand il habite une partie séparée de l'hôtel...

— Vous voyez bien, mon ange, que vous abondez dans mon sens, ainsi n'en parlons plus. A propos, ajoute-t-elle légèrement, donnez-moi donc des nouvelles de la santé du duc... il se porte bien, au moins ?...

— Je le présume... je ne le vois presque pas... il ne va plus dans le monde.

— Il s'en est éloigné par une douleur très juste ; mais aujourd'hui que les premiers mois de son deuil sont passés, nous l'y reverrons j'espère?

— J'en doute, il a des affaires importantes.

— Préparerait-il un morceau d'éloquence pour la chambres pairs? il a tort. Quand on veut absolument faire preuve de zèle, il est plus simple de payer une plume mercenaire : pour quelques pièces d'or, on lui fera des discours fleuris.

—Il s'occupe peu de politique, la vie privée est tout pour lui.

— La vie privée? répète la baronne, en menaçant Sophie du doigt. Vous disiez tout à l'heure qu'il habitait une partie séparée de l'hôtel... Ah! j'entends, ajoute-t-elle, avec un grand éclat de rire, c'est par ton... Prenez garde mon ange, sauvez au moins les apparences... Si vos charmes ont rendu votre époux tendre et fidèle comme un petit bourgeois...

— Rassurez-vous madame, répond froidement Sophie. Le duc a conservé tous les sentimens d'un haut et puissant seigneur. Si, depuis trois mois, il a cessé de me poursuivre de ses reproches continuels, c'est parce qu'il s'est éloigné des réunions brillantes où le hasard nous faisait rencontrer parfois. Il passe aujourd'hui son temps près d'une jeune femme peintre, d'une réputation fort équivoque. Quatre fois déjà il lui a fait faire son portrait.

— Et comment savez-vous tout cela? demande la baronne d'un ton sévère.

— On me l'a rapporté, dit Sophie en hésitant.

— On ne vous aurait point rendu ce mauvais service si vous ne vous étiez pas montrée jalouse... Madame la duchesse, ajoute la douairière avec dignité, il faut vous défaire de cette passion roturière, elle vous couvrirait de ridicule, et vous rendrait un objet de blâme universel. Songez que vous devez de grands égards à votre mari, qu'il a des droits à votre respect. Loin de le gêner dans ses goûts, dans ses faiblesses, il faut les ignorer. Si un éclat fâcheux vous en instruisait malgré vous, n'opposez aux railleries qu'on pourrait se permettre sur son compte, qu'un sourire de dédain, ou une indifférence glacée. Cette conduite vous est ordonnée par les lois divines et humaines, par les convenances sociales.

— Elles sont injustes, cruelles, ces convenances ! s'écrie Sophie, et des larmes de colère, d'indignation, brillent dans ses grands yeux bleus.

La baronne saisit les mains de la duchesse, passe son mouchoir sur ses yeux, et lui prodigue les tendres soins d'une mère.

—Allons, allons, ma petite Sophie, ne faites pas ainsi l'enfant, lui dit-elle, la destinée des femmes n'est pas aussi cruelle, que vous paraissez le croire; leur liberté est illimitée. Dans la bonne société, l'épithète de jaloux flétrit l'homme le plus aimable; la loi ne permet pas aux maris de refuser le titre de père à nos enfans, lors même qu'il serait prouvé qu'ils sont le fruit d'un instant d'erreur. Et s'il était possible que nous pussions commettre des actions avilissantes, criminelles, l'homme dont nous portons le nom, serait forcé de les cacher; car il n'est pas en son pouvoir, quelque faute que nous commettions, de nous ôter ce nom qu'il nous a donné aux pieds des autels. S'il oublie les égards dûs à notre sexe, lui seul, aux yeux du monde, est coupable.

Sophie assure que les mœurs ne sont plus ce qu'elles étaient à la cour de Louis XVI, et que le

deshonneur flétrit la femme qui manque à ses devoirs. Pour lui prouver combien ses principes à ce sujet sont erronés, la douairière lui raconte, sous le sceau du secret, les nombreuses aventures galantes d'une foule de dames qui jouissent de la plus grande considération à la cour et à la ville. La duchesse les blâme avec aigreur. Elle conçoit qu'une femme puisse se plaire à enchaîner à son char un grand nombre d'admirateurs; mais répondre à une passion qu'on a fait naître, lui parait une faute impardonnable.

Inspirée par ses souvenirs, la baronne peint avec feu tout le charme d'un amour partagé, qui peu s'éteindre et se rallumer au gré des vœux d'un cœur sensible, et plaint vivement sa jeune amie, si la nature l'a condamnée à ne jamais connaître ces douces émotions.

— Oui, ma petite Sophie, continue-t-elle, je vous aime comme une mère tendre, vous m'avez été confiée par le feu duc, et c'est autant pour votre bonheur, que pour celui de votre époux, que je m'efforce d'élever votre âme à la hauteur

d'une position sociale pour laquelle vous n'étiez pas née. Ce n'est pas un reproche que je vous fais; de tout temps les familles les plus illustres ont cherché à rétablir leur fortune délâbrée, en s'unissant à de riches héritières. Quoique sorties de races obscures, ces femmes sont dignes du rang dont elles ont relevé l'éclat. Et quand elles possèdent toutes les perfections comme vous, mon ange, la noblesse est fière de les proclamer hautement ses filles adoptives. Mais puisque nous parlons sans détour, il faut que je vous fasse une question qui me pèse. Dans les lettres que vous m'avez écrites en Bretagne, vous m'avez souvent entretenu de ce jeune homme, dont l'insolence troubla un instant la brillante soirée qui précéda la mort du duc. Vous l'accusez avec une aigreur qui m'effraie. Savez-vous bien que l'amour emprunte parfois le caractère de la haine ?

La duchesse repousse cette supposition avec chaleur.

— Tant mieux, répond la baronne, une pa-

reille inclination vous rendrait malheureuse. Le fils de votre cordonnier est aujourd'hui un avocat distingué ; sa position dans le monde n'est ni assez basse, ni assez élevée pour qu'aucune de nos dames pût sans danger l'accepter pour amant. Un homme marquant flatte votre vanité ; son crédit fait taire la médisance. Un être tout à fait obscur est le jouet de nos caprices, et reste toujours ignoré dans la classe où nous vivons. Mais ces bourgeois ambitieux qui, tout en feignant de dédaigner la noblesse, cherchent à se confondre avec elle.... Il y a là de quoi perdre toutes les dames de la cour.

Après avoir donné à la duchesse plusieurs conseils de ce genre, la baronne se retire en lui renouvelant l'assurance d'une amitié à toute épreuve.

Restée seule, Sophie semble craindre d'analyser les impressions que cet entretien lui a laissées. Si son orgueil lui montre toujours les hommes comme indignes de lui inspirer le plus léger intérêt; cependant la peinture que

la baronne vient de lui faire de l'amour, la fait soupirer, et le nom de Georges se mêle à ce soupir. Elle le trouve supérieur aux autres hommes; car lui seul a pu résister à l'empire de ses charmes. Sans se rendre compte de ses dessins, elle a cherché à le rencontrer dans le monde. Toutes ses démarches ont été inutiles jusqu'ici: Georges est allé à Bordeaux plaider une cause importante. Par une bizarrerie naturelle à de pareils caractères, le désir de captiver le jeune avocat augmente avec les difficultés qu'elle éprouve pour le satisfaire. Elle lui a sacrifié le vicomte et évite avec soin toute autre liaison qui pourrait avoir les apparences de l'amour; elle veut que Georges, dont elle attend le retour avec impatience, puisse voir en elle une héroïne de vertu. L'ennui de cet isolement volontaire aigrit son esprit déjà irrité par le sentiment pénible que lui cause la découverte de la passion du duc pour Francesca. La jalousie sans amour est une monstruosité du cœur humain, dont on se voit à

regret forcé de reconnaître l'existence par les nombreux exemples que l'expérience nous en fournit.

Sophie est arrachée à ses sensations contradictoires par l'arrivée du duc, qui entre brusquement. La surprise que sa vue cause à sa femme ne lui échappe point.

— Je conçois, madame, lui dit-il, que ma visite vous étonne ; je vous l'aurais épargnée si mes devoirs, comme votre mari; car je le suis toujours aux yeux de la loi du moins, ne m'y obligeaient pas. Je vous apporte le compte exact de l'état actuel de votre fortune, ajoute-t-il, en déposant sur la table une liasse de papiers qu'il tenait à la main.

— En vérité, monsieur le duc, dit Sophie en jetant un regard fugitif sur les papiers, je ne conçois pas comment vous pouvez vous charger d'une semblable besogne; on a un intendant pour cela.

— Vous vous ruinerez assez-tôt, madame, sans le secours d'un pareil auxiliaire.

— Mon père m'a donné cent mille livres de rente, répond la duchesse avec une indifférence affectée; et d'un geste poli, elle invite le duc à s'asseoir; celui-ci refuse en assurant que sa visite ne sera pas longue.

— Vous n'ignorez pas sans doute, continue-t-il en se promenant lentement, que vous dépensez mon revenu et le double du vôtre. Après deux ans de mariage, votre fortune se trouve presque réduite d'un quart; si cette prodigalité continue, il ne vous restera plus rien.

— Cela est impossible, monsieur, mes dépenses sont extrêmement modérées, je ne me permets rien de superflu; vous-même m'avez souvent reproché de pousser trop loin l'esprit d'ordre et d'économie.

— Sans doute, madame, quand je vous ai vu recommander à votre maître d'hôtel de faire jeûner vos gens toutes les fois que les canons de l'Église autorisent ce genre de pénitence, j'ai rougi pour vous; car vous calculiez avec complaisance le montant de la somme que cette me-

sure pouvait vous épargner. Je vous ai blâmé de mettre les gages de vos domestiques au rabais, sans songer que, par-là, vous les réduisiez à vous voler ; une pareille économie est injuste, inhumaine et vous couvre en outre de ridicule, puisque d'un autre côté vous affichez un luxe effréné. Vous avez une loge à chaque théâtre, même à ceux où vous n'allez jamais.

— J'y envoie mes gens.

— Ils ne vous savent aucun gré d'un plaisir que vous ne leur procurez que par ostentation, tandis que vous leur refusez le nécessaire. Enfin votre manie d'avoir deux équipages...

— Sur ce point, du moins, il me sera facile de vous convaincre de votre injustice, interrompt la marquise avec un sourire amer, nous ne sortons jamais ensemble; voudriez-vous que je vous réduisisse à aller en fiacre ou à pied, quand je me sers de ma voiture ?

— Je ne m'en plaindrais pas plus, madame, que si vous vous dispensiez de faire servir à votre table des petits pois à Noël, des cerises

et du raisin au mois de janvier. Je ne vous accuserais pas non plus de parcimonie si vous cessiez de vous entourer d'un monde de valets inutiles; si vous ne faisiez pas changer tous les six mois la monture de vos diamants, et tous les ans les meubles de cet hôtel.

— Vous oubliez, monsieur le duc, répond Sophie, que sans parler de l'éclat que ce luxe prête à votre nom, il contribue à la prospérité de l'État. Ces dépenses qui vous paraissent superflues, dangereuses, font fleurir les arts, encouragent l'industrie.

— Ce n'est pas avec vous, madame, répond froidement le duc, que je voudrais discuter cette question sociale; mais lors même qu'il serait vrai que de pareilles folies individuelles pussent contribuer au bien-être général, elles ne seraient excusables que lorsqu'on possède une fortune colossale; la vôtre ne l'est point, vous l'épuiserez et vous ne trouverez pas une âme généreuse pour vous plaindre. Les mêmes principes vicieux qui président à vos magnifi-

cences guident vos bienfaits; les infortunés les plus intéressans, les plus vertueux, n'obtiennent jamais de vous le plus léger secours, tandis que vous prodiguez des sommes énormes à des intrigans qui savent flatter votre vanité. La baronne par exemple...

— Le duc, votre père, me l'a choisie pour guide. Je croyais que le respect que vous deviez à sa mémoire...

— Elle me sera toujours chère, interrompt le duc avec l'accent d'une douleur profonde. Il est vrai que jamais il ne m'a demandé ma tendresse; mais au moment où il me fut enlevé pour toujours, je compris qu'il l'avait obtenue malgré lui. La mort d'un père est un de ces événemens solennels qui influent sur toute notre existence. On s'y résigne comme à une loi immuable de la nature; on ne l'oublie jamais! son souvenir se mêle aux joies bruyantes, aux chagrins amers de la vie, en portant nos pensées vers le point où finissent ces joies et ces chagrins.

— Si vous étiez Anglais, monsieur le duc, dit

légèrement Sophie, je croirais que vous avez le *spleen*. La baronne serait fort étonnée si elle apprenait qu'elle vous a fourni le texte d'une aussi belle Homélie.

Le duc la regarde un instant en silence.

— Vous pouvez le lui apprendre, dit-il enfin, et même lui dire mon opinion sur son compte; je n'en fais point mystère. Le courage avec lequel elle a partagé les longues infortunes de son mari et de ses amis; les services qu'elle leur a rendus, grâce à son esprit souple et astucieux, ont pu tromper mon père sur ses défauts, sur ses vices. Au reste, il ne l'avait chargée que de vous instruire des usages d'un monde qui vous était étranger; c'est vous qui l'avez choisie pour votre amie. La confiance que vous lui accordez achèvera de fausser votre esprit, d'égarer votre cœur. La baronne réunit aux principes de dépravation, que la certitude de l'impunité inspirait autrefois à la noblesse, la bassesse et l'intrigue, dont la nécessité a fait trop souvent un devoir à une aristocratie dispersée, fugitive, privée de

toutes ressources, et trop hautaine pour en chercher dans le travail. Votre générosité envers cette dame est déplacée sous tous les rapports; le gouvernement lui fait, comme émigrée et veuve d'un chef de l'armée vendéenne, une pension plus que suffisante pour vivre dans l'aisance...

— Monsieur le duc, interrompt Sophie, il me semble que l'heure à laquelle vous allez poser rue de l'Arbre-Sec vient de sonner.

A cette interpellation inattendue, le duc rougit, et ses regards embarrassés cherchent un objet qui puisse les fixer. Son trouble n'échappe point à Sophie; pour y mettre le comble, elle prend tout à coup cet air de douce candeur, de bonté prévenante qu'elle ne donne à sa physionomie qu'au moment de paraître dans une réunion brillante, ou devant les personnes assez heureuses pour lui avoir inspiré le désir de leur plaire.

— Vous aurais-je offensé? dit-elle, je vous assure que je n'avais d'autre intention que de

vous rappeler l'aimable artiste, qui sans doute vous attend; je craignais que vous ne l'eussiez oublié.

— Vous ne vous êtes pas trompée, madame, répond le duc, d'un ton sombre et en jetant sur sa femme un regard sévère, qui semble vouloir lire sur ses traits la nature du sentiment qui la guide. Oui, continue-t-il, j'oubliais près de vous *l'aimable artiste* qui m'attend, et cependant c'est une femme jeune, jolie...

—Je le sais, monsieur, interrompt vivement la duchesse; sans cela ajoute-t-elle avec un rire affecté, j'aurais admiré votre courage; car il en faut pour se faire peindre tant de fois de suite, et poser pour chaque portrait pendant un si grand nombre de séances interminables.

— Vous devez sans doute ces détails au hasard... Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous me surveillez... Une pareille conduite serait inpardonnable!... si elle était inspirée par l'amour, peut-être...

Sophie veut l'interrompre.

— Je sais madame, continue-t-il vivement, que vous n'avez point d'amour pour moi. S'il m'était resté quelques doutes à ce sujet, vous les auriez détruits par le calme avec lequel vous parlez de mes longues visites chez une femme que vous-même appelez aimable.

En dépit des conseils de la baronne, la duchesse n'a pas la force de se maîtriser plus longtemps.

—Voudriez-vous, s'écrie-t-elle avec aigreur, me voir fondre en larmes, m'entendre humblement mendier une place dans votre cœur? La douleur d'une femme abandonnée flatte la vanité, je le sais; mais je ne vous donnerai jamais ce plaisir cruel.

— Sophie! dit le duc en la regardant avec surprise, est-ce bien vous qui vous appliquez l'épithète de femme abandonnée? Souvenez-vous de vos railleries insultantes, de vos dédains, lorsque dans les premiers mois de notre union je cherchais à corriger les vices de votre caractère, que j'attribuais alors à votre éduca-

tion. Mes avis, mes prières m'étaient dictés par le désir sincère de vous rendre heureuse, de pouvoir vous aimer. Oui, Sophie, à cette époque, je désirais qu'il me fut possible de vous donner mon cœur. Vous l'avez repoussé, vous m'avez prouvé que vous aviez acheté mon nom, mes titres, et que vous n'aviez accepté ma main que comme un supplément fâcheux, sans lequel l'acquisition devenait impossible. Je me suis éloigné de vous, et vous m'avez prouvé que j'avais accompli vos vœux. Il est impossible que vous vous fassiez illusion sur les conséquences de votre conduite. Nous vivons séparés sous le lien conjugal; vous vous êtes bornée à me demander les égards dûs à la femme qui porte mon nom. Tant que je ne les oublierai point, vous n'avez aucun reproche à me faire.

— Vous les avez oubliés ces égards, s'écrie la duchesse; mais ne vous flattez pas que je puisse atteindre à ce degré de corruption qu'on dit inséparable du rang que j'ai eu la folie

d'ambitionner. Jamais je ne descendrai à la lâche complaisance que vous croyez avoir le droit d'exiger de moi; loin de chercher à cacher vos faiblesses, je les publierai! je vous accuserai hautement de trahir vos devoirs... je saurai vous y ramener! Je mettrai un terme à votre passion criminelle, avant que vous n'ayez eu le temps de l'éteindre dans la satiété.

En prononçant ces mots, elle porte son mouchoir à ses yeux, pour cacher des larmes qu'elle rougit de n'avoir pu retenir.

Les plaintes d'une épouse qui réclame ses droits, semblent presque toujours dictées par le cœur ; car l'organisation physique des femmes donne, même à leur orgueil, une teinte de sentiment. Le duc croit reconnaître que s'il n'est point aimé, il pourrait l'être un jour; il la contemple en silence, s'approche d'elle et s'assied à ses côtés.

— Sophie, dit-il, ne craignez point mes reproches, vous ne m'avez pas offensé par un emportement auquel cependant j'étais loin de

m'attendre... Je le mérite peut-être... je n'aurais pas dû vous abandonner à vous-même... Je commence à l'espérer de nouveau... non, votre cœur n'est pas glacé, vous n'êtes point insensible, haineuse... Ah! si les flatteries dont on vous accable ne vous avaient donné de ces vices odieux que les apparences..... le bonheur serait encore possible pour nous. Osez venir le chercher avec moi, sur une de nos terres, loin de Paris et du monde corrompu qui s'y agite: loin des orages politiques qui s'y préparent. Votre fortune, la mienne, suffiront pour créer des établissemens qui répandront la prospérité autour de nous, sans nuire à la nôtre. Vous apprendrez à connaître les plaisirs purs et vrais d'une vie active, utile. A ces conditions, je vous offre une seconde fois de vous consacrer mon existence. Ce pacte sera plus sacré que le premier, s'il est cimenté par notre volonté mutuelle. Il me coûtera un sacrifice pénible... oui, Sophie, vos soupçons jaloux sont fondés: j'aime, j'adore une femme moins belle, moins sédui-

sante que vous! Puisse un jour votre âme ressembler à la sienne, et vous comprendrez qu'avoir pu vous la sacrifier, c'est plus que de n'avoir jamais aimé que vous! Nous serons heureux lors même que nous ne pourrions jamais éprouver l'un pour l'autre cet amour délirant, qui fait parfois le charme, mais plus souvent le tourment de la vie. L'homme d'honneur éprouvera toujours pour la femme vertueuse et aimante, qu'il peut appeler la sienne, pour la mère de ses enfans, un sentiment plus tendre que la simple amitié. Ce sentiment nous assurera une félicité durable, il nous garantira des écarts d'une passion que le cœur seul approuve..... Vous ne me répondez pas, Sophie, continue-t-il en saisissant sa main avec inquiétude.

— Je craignais de vous interrompre, monsieur; car le discours que vous venez de me faire, est vraiment remarquable. Mon cœur est glacé, je suis insensible, haineuse; c'est avec de pareils complimens que vous espérez me décider à aller m'enterrer avec vous au fond d'une

province, afin d'y faire revivre cet âge d'or qui n'a jamais existé que dans l'imagination des poètes. En vérité, monsieur le duc, si vous avez pu me faire sérieusement une semblable proposition, je vous pardonne tout ce que vous m'avez dit d'offensant; car alors votre esprit est bien malade. Mais non, vous avez cru devoir donner ce tour ingénieux à l'aveu tout-à-fait original de votre coupable passion... J'en suis désolée; l'honneur me défend d'accueillir cet aveu, comme vous l'espériez sans doute. Votre réputation m'est chère, monsieur le duc, pour vous empêcher de la ternir par une liaison scandaleuse, j'invoquerai s'il le faut l'assistance des lois.

— Et qu'en pourriez-vous espérer? s'écrie le duc furieux; car le dernier espoir qui lui restait de trouver le bonheur sur les routes paisibles et légales de la vie ordinaire vient de s'évanouir pour toujours.

— Ces lois que vous invoquez, nous enchaînent l'un à l'autre en dépit de la haine et

du mépris, qui chaque jour désormais nous séspareront davantage. Ne livrons pas aux tribunaux l'histoire de nos défauts, de nos vices; nous n'en n'obtiendrions que ce que nous avons déjà: une séparation de corps et de biens; car dès ce moment je vous abandonne l'administration de votre fortune. Ruinez-vous, que m'importe.

— Je ne le pourrais sans votre consentement, monsieur le duc, répond Sophie avec un sourire amer, vos droits comme chef de la communauté...

—J'y renonce, interrompt le duc, ces mêmes droits favorisent le prodigue, le libertin assez déhonté pour dissiper les biens de sa femme: l'homme d'honneur ne s'en prévaudra jamais. Une jeune femme peut, par de mauvais conseils, être poussée à de folles dépenses; si son cœur est bon, son mari la ramènera par de sages représentations. Si ses efforts sont vains, il faudrait l'autoriser à détacher sa destinée de celle d'une pareille femme, et non l'autoriser à la

traiter en esclave. Les législateurs doivent nécessairement tomber dans de pareils abus, quand pour régler les intérêts de la terre ils s'asservissent à des dogmes religieux, dictés par l'ambition et la cupidité d'une classe en dehors de toute société civile.

— Vous vous animez trop, monsieur le duc, dit Sophie d'une voix altérée, nos gens pourraient vous entendre et supposer que vous vous êtes oublié jusqu'à me quereller.

Le duc laisse reposer un regard sombre et farouche sur sa femme.

— Je vous remercie de votre observation, dit-il froidement, elle m'a rappelé fort à propos qu'un mari a toujours tort quand il parle haut dans l'appartement de madame. Il devient inexcusable quand il pousse l'audace jusqu'à dire que c'est un enfer anticipé que d'être pour toujours attaché à une femme qu'on ne peut estimer lors-même que cette femme serait aussi belle, aussi séduisante que vous.

Soit que la contrainte pénible que la du-

chesse s'est imposée ait en effet épuisé ses forces, soit qu'il lui paraisse convenable d'avoir recours au dernier moyen de son sexe pour terminer un entretien désagréable, elle pousse un profond soupir et se laisse tomber sur un canapé.

Le duc la regarde avec un sourire amer.

— Quand le cœur est sec, perverti, les nerfs sont sensibles, délicats, c'est dans l'ordre, dit-il.

A ces mots il sort, et ordonne à une femme de chambre qu'il rencontre sur son passage d'aller faire respirer des sels à sa maîtresse qui vient de se trouver mal.

V.

Un Ménage d'après la loi.

Le duc s'est enfermé dans sa chambre et s'y promène avec agitation. Les sentimens pénibles qui l'accablent ; les résolutions contradictoires qu'il forme, lui font sentir vivement l'absence de Georges, dont les consolations et les conseils lui sont plus nécessaires que jamais. La crainte de lui confier une passion qui, sous tous les rap-

ports, ne peut manquer de lui paraître coupable, l'a empêché de lui écrire jusqu'ici. Entraîné enfin par le besoin impérieux de s'entretenir avec le seul être qui puisse le comprendre, il se place à son secrétaire et sa main trace en hâte les pensées confuses qui se présentent à son imagination exaltée.

« Reviens, Georges, je t'en supplie... tout
« me manque à la fois !... Cédant aux principes
« dans lesquels j'ai été élevé, je viens d'offrir à
« ma femme tout ce qu'il m'était possible de lui
« donner : mon estime, une tendre amitié et la
« promesse de ne jamais revoir Francesca !...
« Ma femme m'a repoussé... Francesca !... Je
« l'adore... Elle aussi pourrait m'aimer... Notre
« bonheur serait un crime ; on me l'a dit... il
« est des momens où je le crois ; mais parfois
« aussi mon esprit s'indigne d'un joug odieux ;
« mon âme se révolte contre la puissance ma-
« térielle qui veut lui inspirer des lois ! Mon
« imagination alors brise les entraves qui s'op-
« posent à mes vœux... Je fuis avec Francesca.

« en Suisse, en Allemagne, en Angleterre,
« partout où le mariage, sans cesser d'être un
« lien sacré, n'est point un pacte éternel que
« rien ne peut rompre, pas même l'infamie
« d'un des contractans !... Et cependant un mot
« de ma femme m'aurait rendu *au devoir*... Ce
« mot, je l'ai demandé moi-même ; j'ai désiré
« le lui entendre prononcer... Je n'ai pas encore
« osé dire à Francesca combien je l'adore... les
« liens qui l'attachent à Léonard m'en imposent
« malgré moi... Qu'est-ce donc que cette voix
« faible et timide qui se fait obéir en dépit des
« argumens de la philosophie, des cris impé-
« rieux de la passion ? Est-ce la conscience
« innée du bien et du mal ? Est-ce le sot res-
« pect pour des préjugés qui ont bercé notre
« enfance ?... Ah ! Georges, si tu ne m'avais pas
« abandonné au moment où je croyais t'avoir
« retrouvé pour toujours, tes conseils termi-
« neraient mes doutes ; et si c'était vraiment
« une vertu de laisser Francesca au pouvoir
« d'un misérable ; de dessécher de flétrir en

« regrets stériles mon cœur, que ma femme re-
« pousse, ton amitié me garantirait du déses-
« poir!... l'existence sans l'amour est froide,
« sombre, mais elle est possible. Elle ne l'est
« point sans l'amitié. L'amour éclot avec le
« soleil riant de la jeunesse ; il meurt au milieu
« des orages de l'âge mûr. L'amitié rapproche
« de faibles enfans ; sa force grandit avec eux,
« elle double les vertus, adoucit les peines des
« hommes, des vieillards qu'elle unit ; elle sur-
« vit à la mort!... L'homme qui vient de perdre
« l'ami de son cœur sent que l'âme qui s'était
« identifiée avec la sienne était trop belle, trop
« sublime pour s'anéantir avec l'enveloppe
« qu'elle animait; il sent qu'en mettant dans nos
« cœurs des affections qui s'étendent au-delà
« de la tombe, Dieu n'a pu condamner ces
« mêmes affections à trouver le néant, là où
« elles espéraient revivre pour toujours!... Ah!
« Georges, si tu avais su deviner tout ce qu'il
« y a de dévouement, de passion même dans
« l'amitié que j'aurais pu t'offrir, tu ne m'aurais

« pas quitté !.. Reviens, je t'en supplie. Quel « motif te retient ainsi éloigné de moi ?... de « Francesca ?... Francesca !... ciel ! toi aussi tu « l'aimes !... Je suis indigne même de ta pitié : « j'ai commis tous les crimes à la fois !.. »

La plume échappe de ses doigts.

— Non, Georges, murmure-t-il, non tu ne sauras point que je t'ai trahi ; que j'ai su m'insinuer dans un cœur qui ne devait être qu'à toi ; car toi seul en es digne ! Et lors même, ajouta-t-il avec amertume, que je voudrais te faire un pareil aveu, tu m'en as ôté le courage... Ne m'as-tu pas dit que si jamais je pouvais être aimé de Francesca tu deviendrais mon ennemi... C'est toi-même qui m'a mis dans l'impossibilié de réclamer tes conseils.

Et déchirant le papier auquel il vient de confier les sentimens qui l'agitent, il sort de l'hôtel sans but déterminé. Après avoir longtemps erré dans les rues de Paris, l'instinct,

plutôt que sa volonté, le conduit à la porte de Francesca.

— Georges. soupire-t-il, tu l'aimes et tu as pu t'éloigner d'elle... Je connais ta force, ton énergie, tu as triomphé d'un amour qui te paraissait coupable... Francesca n'est plus pour toi qu'une sœur chérie...

En achevant ces mots, il passe le seuil de la porte cochère et monte vivement l'escalier.

Le cœur humain est ainsi fait ; quand un devoir qu'il reconnait comme sacré lui devient trop pénible, il est rarement assez dépravé pour le violer ouvertement, il a recours à des subterfuges qui lui prouvent que ce devoir n'existe point.

Francesca aussi est enfin réduite à se faire illusion à elle-même. Le départ de Georges, dont elle n'a pas tardé à être instruite, a laissé dans son âme un vide douloureux ; renonçant à l'espoir de rencontrer jamais un ami véritable elle s'est abandonnée au plus sombre découragement. C'est dans cette disposition d'es-

prit que le duc l'a trouvée, et cependant il a su, dès les premières séances, l'engager dans des conversations vives et soutenues, qui faisaient écouler les heures avec la rapidité de l'éclair, et lorsqu'il fallait se séparer tous deux, exprimaient sans crainte leurs regrets, et le désir de se revoir. Bientôt Francesca crut avoir rencontré enfin un ami tel que son cœur l'avait rêvé. Cette certitude adoucit ses chagrins domestiques et lui fit oublier le départ de Georges. Mais peu-à-peu ses entretiens avec son nouvel ami ont perdu leur caractère calme et paisible; une contrainte timide, des bouderies sans causes apparentes, des soupirs étouffés, ont remplacé ces causeries intimes, ce tendre abandon qui donnent tant de charmes à une liaison fraternelle. Francesca n'a jamais cherché à connaître le nom du duc, qui dans les premiers temps de leur connaissance a trouvé le moyen de glisser celui de René. Elle le lui donnait d'abord sans scrupules, et quand une crainte in-

définissable ne lui permit plus de s'en servir, ce nom lui était devenu si familier, occupait tellement sa pensée, qu'il sortait souvent de ses lèvres pendant son sommeil. Effrayée d'une préoccupation dont elle n'a pas encore osé s'avouer le véritable motif, elle a cherché à s'y soustraire en donnant à sa conduite avec le duc un air de dépit et d'aigreur à l'aide duquel elle espérait l'éloigner d'elle, et se convaincre elle-même que l'impatience avec laquelle elle attend chaque jour son arrivée, n'est qu'un résultat de son vif désir de mettre un terme à ses visites, en finissant le plus tôt possible le portrait qui les rend nécessaires. A l'aide de ce prétexte spécieux, elle s'abandonnait sans réserve au plaisir dangereux qu'elle éprouvait en s'occupant sans cesse de ce portrait. Elle le regardait avec la plus vive émotion et se perdait dans des rêves insensés au moment où le duc ouvre la porte du salon. La crainte qu'il ne devine les pensées qui viennent de l'occuper achève le désordre de ses idées.

L'accueillir aussi brusquement que possible lui semble le seul moyen de cacher son émotion.

— Ah! vous voilà enfin, monsieur, dit-elle d'une voix altérée, depuis deux heures je vous attends. Cela n'est pas bien, vous me faites perdre un temps précieux.

Le duc balbutie quelques mots d'excuse. Sans l'écouter Francesca le fait placer, et se met à peindre sans jeter une seule fois les yeux sur l'homme dont elle retrace les traits.

Après plusieurs minutes d'un silence embarrassé, elle continue d'exhaler sa mauvaise humeur.

— Oui, depuis deux heures je ne fais qu'effacer. Il est honteux que je ne puisse faire de mémoire un portrait si souvent recommencé.... Votre physionomie ne me paraît jamais telle que je l'ai vue la dernière fois. Je la trouve toujours ou trop sombre ou trop riante... et puis... vous êtes fort difficile; vous ne vous dites jamais ressemblant.

— Je suis accoutumé à voir échouer sur ce point nos premiers artistes; pour me convaincre que vous êtes parvenue à surmonter les difficultés que mon visage semble présenter aux peintres, j'avais besoin du témoignage de ma famille. Elle s'est avidement emparée de chacun de mes portraits dès qu'ils sortaient de vos mains. C'est à cette circonstance, vous le savez, madame, que vous devez la tâche pénible de retracer tant de fois les mêmes traits...

Rougissant des impostures auxquelles il a eu recours pour prolonger ses relations avec Francesca, il s'est exprimé avec une contrainte pénible.

— Je sens, continue-t-il, qu'il faut mettre un terme à mes importunités...

— Vos importunités? monsieur, répète Francesca; je me suis résignée à faire des portraits pour de l'argent; vous devez présumer que je désire en avoir autant que possible. Me faire travailler et feindre qu'on m'importune est une dérision amère!

— Vous ne le croyez pas, madame, non vous n'ignorez pas ce qu'il m'en coûtera pour me résoudre à ne jamais vous revoir! répond le duc du ton d'une douleur profonde, presque solennelle.

Francesca se trouble; mais son émotion n'est que de la terreur, elle ne rougit point, elle pâlit, elle tremble ; le pinceau lui échappe. Le duc le relève avec précipation et le lui présente. Leurs doigts se rencontrent; Francesca tressaille comme à l'attouchement d'un corps électrisé et un vif incarnat colore tout-à-coup ses joues. Le duc sent son cœur battre avec violence; les regards fixés vers la terre il reste muet et immobile devant l'aimable artiste qui reprend son travail.

Si l'empire que Francesca a sur elle suffit pour lui donner les apparences du calme, il ne saurait le lui procurer en effet. Son pinceau prend sur la palette une couleur pour une autre, qu'elle emploie au hasard, et de manière à gâter la tête

qui était presque achevée. Le duc ne s'aperçoit point de ces nombreuses méprises, il l'a vue palir et trembler, il a senti ses doigts frémir sous l'étreinte rapide et involontaire de sa main et son cœur n'est pas assez novice pour ne pas reconnaître ces preuves d'un amour combattu. La certitude que sa passion est partagée, l'intention sincère de la dominer, lui font comprendre la nécessité de concentrer toute son attention sur lui-même. Cependant il s'est approché davantage de Francesca ; son épaule touche presque la sienne, son haleine brûlante effleure son cou ; ses yeux suivent le mouvement précipité de sa poitrine qui se soulève avec effort. L'influence magnétique de cette position dangereuse s'empare de tout leur être. Ils se voient sans se regarder, s'entendent, se comprennent sans se parler.

Depuis que Francesca ne peut plus se dissimuler qu'elle aime, elle a été constamment en proie aux impressions les plus douleureuses.

Cet instant semble lui offrir ce que l'amour le plus passionné peut avoir de bonheur. Ce bonheur quoique tout idéal, peut-être même parce qu'il est idéal, cesse d'être en harmonie avec ses forces physiques. Le duc aussi ne peut plus contenir le sentiment qui l'accable.

— Francesca! soupire-t-il.

Et ce seul mot contient l'aveu le plus éloquent, la peinture la plus touchante de ce qu'il a souffert pour se taire jusqu'ici.

— Francesca, répète-t-il.

Et ses bras entourent la taille de la jeune femme et l'attirent doucement sur son cœur.

— C'est par les angoisses d'un long désespoir que j'ai acheté ce moment; je ne l'ai pas payé trop cher.... Tu le sais enfin... Je t'adore!...

Le malheur avait exalté l'âme naturellement ardente de Francesca; les tourmens d'un amour sans espoir ont augmenté cette exaltation qu'elle avait combattue jusqu'ici avec toute la force d'une âme chaste et pure; elle s'y abandonne enfin avec toute l'ardeur d'un cœur espagnol.

Sans se détacher des bras du duc, elle lève les yeux vers lui.

— Oui, dit-elle, je crois à la vérité, à la durée du sentiment que ton regard me révèle ; cent fois j'ai demandé au ciel d'être aimée ainsi. Avant de t'avoir vu, mon cœur te jurait une tendresse égale à la tienne. Je serai fidèle à ce serment, lors même qu'il devrait me valoir le mépris des hommes en ce monde, la colère de Dieu dans l'autre ; mais toi, que feras-tu pour me payer tant d'amour ?

— Ah ! parle, Francesca, ma vie est à toi, que me demande-tu ?

— Que tu ne donne jamais à une autre le titre d'épouse que tu ne peux m'offrir puisque je suis la femme de Léonard.... Je ne l'oublie point, je sais combien je suis coupable... Je brave l'enfer pour toi sans crainte et sans regrets.... Tu m'as fait connaître déjà plus de bonheur qu'il ne peut m'offrir de tourmens.

La défense formelle de contracter des liens qu'il a formés depuis long-temps a fait frémir le

duc. Mais la phrase passionnée qui suit cette défense bannit aussitôt toutes ses inquiétudes. Il est convaincu qu'une femme qui aime comme Francesca, doit tout pardonner et se donner sans réserves à l'amant qui a pu lui inspirer un pareil amour.

— Ange adoré, soupire-t-il, que maintenant le ciel et l'enfer se liguent contre nous, ils ne sauront t'enlever à mon amour!

Un long et brûlant soupir s'échappe de leur poitrine, leurs lèvres se rencontrent et répondent à la douce étreinte qui les presse.

Effrayée du frémissement presque douloureux que ce contact porte dans tout son être, Francesca s'arrache avec désespoir des bras du duc.

— Francesca! s'écrie son amant, je consens à payer de ma vie ce baiser que je viens d'obtenir. Oui, tu me l'as accordé; s'il n'eut été volontaire aurait-il pu faire tressaillir ainsi les fibres les plus secrètes de mon cœur?

— Mon ami, ne nous abandonnons pas plus

long-temps aux charmes d'une passion qui ne peut plus avoir pour nous que des souvenirs. Leur puissance, je le sens, suffira pour me faire supporter notre séparation.

— Notre séparation! repète le duc alarmé.

— Est-ce que tu n'en comprendrais pas la nécessité? demande Francesca; tu sais que je t'aime avec toute la force d'un sentiment unique, exclusif. Je te l'ai dit, je le dirais au monde entier, si je ne craignais pas de t'exposer à son blâme; mais je rougirais de moi-même, si je pouvais consentir à te revoir.

Eh quoi! tu voudrais me bannir de ta présence, s'écrie le duc, quand à l'instant même tu me demandais de n'être jamais qu'à toi?

— Je te le demande encore, et je ne crois pas avoir besoin d'ajouter que je t'appartiendrai toujours!... Pourquoi ce mouvement de surprise? Ne concevrais-tu point ce lien éternel, mystérieux, qu'en dépit du temps et de l'absence l'amour véritable établit entre les cœurs qu'il unit?

— Ma douce amie, dit le duc, dont les espérances commencent à se ranimer, je sens que si une nécessité cruelle nous séparait, mon âme resterait toujours identifiée avec la tienne; mais cette nécessité n'existe point. Quelque méprisable que soit l'homme que les lois t'ont donné pour maître, je respecterai la chaîne qui t'attache à lui. je t'aimerai comme une sœur chérie, je t'adorerai comme une divinité bienfaisante... Aucun désir coupable ne se mèlera aux transports purs, célestes que ton regard angélique portera toujours dans mon âme... Il n'est point de lois humaines, de lois divines qui puissent nous défendre un pareil amour, s'offenser d'un tel bonheur. Et si nous sommes forcés de le cacher aux yeux des hommes, c'est qu'ils ne sont pas assez vertueux pour croire qu'un semblable sentiment puisse nous suffire.

— Nous suffira-t-il en effet toujours? dit Francesca; dèjà tu demandes des rapports plus réels que ceux de la pensée. Ah! mon ami,

céder un pas à la faiblesse humaine, c'est s'y abandonner tout entier.

En ce moment la sonnette de l'appartement est tirée avec tant de violence, que son tintement arrive jusqu'à eux. La voix rauque et criarde de Léonard se fait entendre, et presque aussitôt il entre au salon suivi de plusieurs individus dont la contenance et les gestes menaçans annoncent qu'il ne l'accompagnent que pour l'accuser et le surveiller.

— Voilà mon épouse, balbutie Léonard.

Et désignant d'une main Francesca, il s'appuie de l'autre sur l'épaule d'un de ses voisins, afin de rétablir l'équilibre que ses jambes perdent à chaque instant.

Un homme vêtu d'une capote bleue, et qui seul a eu la politesse d'ôter son chapeau, s'empresse de prendre la parole.

— Ne vous alarmez pas, madame, dit-il, l'accident qui nous amène ici, n'a rien de bien fâcheux.

Cette formule de consolation est prononcée avec une indifférence caractéristique. Lorsque les agens de la police ont affaire à des personnes d'une classe élevée, ils affectent des procédés, non pour les consoler, mais pour leur prouver qu'eux aussi savent vivre.

Francesca promène autour d'elle des regards effrayés et demande une explication. Le duc se tient près d'elle; le désir de la protéger, de la défendre, l'emporte sur toute autre considération.

Léonard, qu'un pouvoir extraordinaire semble avoir affranchi tout à coup du respect craintif qu'il éprouve toujours en présence de sa femme, s'avance vers elle en serpentant. Cette marche irrégulière suffirait pour dévoiler son état, lors même que la rougeur de son teint et l'odeur suffoquante de son haleine, chargée de vapeurs spiritueuses, ne l'indiqueraient pas clairement.

— Il ne faut pas tant de mystère, dit-il, pour dire de quoi il retourne; j'ai été avec des cama-

rades parler de mes malheurs... autour d'une bouteille... une course me survient... je n'avais pas la berlue; mais mon blond n'y voit que d'un œil... le coquin de maquignon qui me l'a vendu m'a trompé.... je le changerai... demain..en attendant...il a donné dans la charrette de Monsieur, que voilà...

— Oui, interrompt l'individu que Léonard vient de désigner, il a déchiré ma blouse, cassé mon fouet et renversé les cruches de lait...

— Dont monsieur est marchand, s'écrie Léonard, c'est vrai, çà... je ne dis pas que non... j'ai voulu tourner à *dià*... la tête de mon cheval est entrée dans le salon de notre voisin... pour la coupe des cheveux.

— Sans doute, dit le perruquier d'un ton lamentable, elle a cassé mes vîtres et trois belles figures de cire si bien coiffées à la giraffe.

— Et des figures de femme encore... moi qui les respecte tant, ajoute Léonard avec une grimace qui, chez lui, annonce toujours les larmes, quand j'ai vu mon blond sur ces dames... çà

m'a fait saigner le cœur... je l'ai tiré à moi... de toutes mes forces... j'ai reculé, reculé..... mon cabriolet ferait encore cet exercice d'écrevisse, sans la voiture chargée d'œufs de ce brave homme...

— Il y en avait plus de cinquante douzaines, s'écrie le marchand; tout est cassé!...

— Ce n'est pas l'embarras, interrompt Léonard en pleurant, cela fait une furieuse omelette dans le ruisseau... il y aurait de quoi donner à dîner à toute l'armée de la *Foi*... d'Espagne... que j'ai eu l'honneur de commander... quand j'étais en garnison chez sa grandesse... le père de mon épouse...

— Sortez! s'écrie Francesca hors d'elle, il est inhumain de me réduire à assister à de pareilles scènes.

— J'en conviens, madame, dit l'homme à la capotte bleue, et pour éviter de plus grands désagrémens, je vous conseille de payer le dégât.

— Oui, dit Léonard, en passant tout à coup du ton pleureur à une audace insolente, ne faites

pas la bégueule... ce monsieur, qui est de la police du quartier, a déjà mis la griffe sur mon cabriolet et sur mon blond.... il ne m'a pas mis en prison parce qu'il sait que j'ai une jeune et jolie épouse... qui gagne beaucoup d'argent....

— Misérable! dit Francesca à demi-voix, ne savez-vous pas que je vous ai remis hier tout ce que je possédais.

—Eh bien! ne payez pas, répond Léonard avec un rire grossier, on vendra mon équipage.... je n'aurai plus rien à faire... je serai près de vous toute la journée... ce sera un grand bonheur pour nous deux...

Francesca se tord les bras avec désespoir. Persuadée qu'il ne lui reste d'autre moyen que de chercher à obtenir un délai de l'agent de police, elle va s'adresser à lui à cet effet. Mais déjà le duc l'a conduit à l'écart; il lui remet plusieurs pièces d'or, et Léonard se confond en révérences et en plats remerciemens.

L'agent de police, très satisfait des procédés du duc, ordonne aux plaignans et à l'accusé de

le suivre chez le commissaire, afin d'acquitter légalement l'amende et les dommages-intérêts. Ils obéissent sans réplique.

Resté seul avec Francesca, le duc s'approche d'elle et veut saisir sa main; elle la retire vivement.

—Éloignez-vous, monsieur, dit-elle, laissez-moi croire que vous avez fait une bonne action, une aumône. A ce titre, je ne rougirai point de votre secours. Mais il mettrait le comble à mon malheur, à ma honte si je pouvais revoir comme amant celui qui me l'a offert.

— Francesca, s'écrie le duc, je ne veux point te forcer à accepter un don; tu me rendras la petite somme que je t'ai avancée pour conserver à l'indigne Léonard son cheval et son cabriolet. Ah! je comprends maintenant pourquoi tu souffres qu'il exerce cet état, le seul dont il soit capable, et qui puisse l'empêcher de passer à tes côtés les loisirs que lui laisseraient ses débauches.... l'effroi que tu as ressenti quand il t'a menacée de ce dernier malheur, m'a prouvé

qu'il serait pour toi le plus terrible de tous.... pouvais-je balancer à t'en garantir ?

— Je vous en remercie, monsieur; oui, je vous en remercie avec toute la sincérité de mon âme : mais cette question d'intérêt jetée tout à coup au milieu de nous, me fait pressentir de quel poids avilissant la position aisée dont vous paraissez jouir m'accablerait. Léonard, je ne crains pas de vous l'avouer, est assez vil pour chercher à l'exploiter...

— Je connais toute la bassesse de son âme, aussi chercherais-tu vainement à me bannir de ta présence. Tu as besoin d'un ami, d'un protecteur: à ce double titre, permets-moi de veiller sur ta destinée... Mais que dis-je, j'ai des droits sacrés sur toi, tu m'aimes... tu me l'as dit... oui, tu m'appartiens et tu voudrais que je t'abandonnasse au plus vil des hommes?

— La loi m'enchaîne à lui, soupire Francesca.

— Elle est injuste, inhumaine cette loi; la braver est un devoir, une vertu. Une perfidie t'a livrée à Léonard, un préjugé absurde te re-

tient près de lui; l'amour te donne à moi. Ose lui obéir, il nous promet le bonheur.

Francesca n'a plus la force de se soustraire aux caresses passionnées du duc.

— Ah! René, dit-elle, avec tout l'abandon de l'amour le plus tendre, souffre que je reste digne de ton affection ; ne me fais pas descendre au niveau de Léonard. Le profond mépris avec lequel il m'a été permis de le traiter jusqu'ici lui a presque fait oublier que je suis sa femme. Il s'en souviendrait s'il avait quelque chose à me pardonner. L'épouse parjure qui trompe un mari estimable est le rebut de la société; il a le droit de la repousser, de l'abandonner à l'ignominie. Celle que le sort lie à un Léonard, devient digne de lui, si elle cède à une passion que ce lien rend coupable. Oui, la femme adultère est la compagne qui convient à l'homme dépravé, flétri : le crime les unit en les plaçant sur la même ligne.

Le duc est aux genoux de Francesca.

— Prends pitié de moi, dit-il, songe que la vertu aussi a son délire. La crainte d'offenser Léonard, que tu hais, peut-elle t'égarer au point de vouloir me donner la mort, à moi que tu aimes? Je le jure par toi-même, je ne survivrais pas au malheur d'être pour toujours séparé de toi...

— Nous ne serons pas séparés, interrompt Francesca, je t'écrirai chaque jour... tu me répondras... tu chercheras un lieu que nos pas seuls aient le droit de fouler; nous y déposerons nos lettres à des heures différentes, afin de ne pas nous rencontrer... Conçois-tu le bonheur de les presser sur nos lèvres avec la certitude qu'aucun attouchement profane ne leur a enlevé ce souffle d'amour dont nos soupirs les auront pénétrées... Si je manquais un seul jour de t'apporter ma réponse.... je serais malade... Alors envoie-moi un ami sûr... tu dois en avoir... qui pourrait ne pas t'aimer?... presse sa main, défends-lui de la tendre à un autre qu'à moi... je la

saisirai... je la couvrirai de baisers... je la porterai sur mon cœur... elle me guérira si je puis l'être... Si Dieu m'appelle, que cette main encore sanctifiée par l'étreinte de la tienne, essuie de mon œil éteint la dernière larme que j'aurai versée pour toi... et je mourrai heureuse.

Cette preuve de l'amour le plus exalté, porte dans l'âme du duc autant de désespoir que d'ivresse. Il fait un mouvement pour attirer Francesca dans ses bras, elle le repousse doucement

— Écris-moi par la poste, dit-elle, indique-moi l'heure, le lieu où il me faudra porter ma réponse... párs maintenant.

— Partir! murmure le duc, quand tu viens de me montrer combien je suis aimé.

Et s'inclinant vers elle, ses lèvres effleurent les cheveux de Francesca.

— Fuis! lui dit-elle, d'une voix à peine intelligible, fuis ta faiblesse et la mienne.

Le duc rappelle toute son énergie.

— Tu as mis le ciel et l'enfer dans mon cœur, s'écrie-t-il, et au même instant il se précipite hors du salon.

VI.

Un Ménage à la mode.

L'exaltation qui soutenait le duc, en présence de Francesca, s'est évanouie dès qu'il a cessé de la voir, de l'entendre. Le lien idéal qu'elle veut établir entre eux, ne lui paraît plus qu'une source intarissable de tourmens. Il l'accuse de bizarrerie, d'injustice, et cependant il sent qu'il est aimé comme jamais aucun homme

ne l'a été. Son agitation ne lui permet pas de s'occuper du chemin qu'il suit, de distinguer les rues qu'il parcourt; le hasard le conduit aux Champs-Elysées. Le soleil d'une brûlante journée du mois de juin est encore trop ardent pour permettre aux promeneurs de quitter leurs salons ou leurs greniers. Les allées touffues, qui dans peu d'heures vont être remplies d'une foule bruyante, sont en ce moment désertes et silencieuses. Accablé de fatigues, le duc s'est jeté sur le gazon; une de ses mains soutient sa tête, l'autre cueille l'herbe et les fleurs qu'elle peut atteindre. Cette occupation d'abord purement machinale, captive bientôt sa pensée; la raison n'a plus d'empire sur lui, il devient femme, enfant; il interroge le hasard. Une Marguerite doit lui dire si Francesca persistera dans la résolution cruelle qu'elle a prise; s'il ne lui sera plus jamais permis de s'enivrer du bonheur qu'il vient de goûter près d'elle, et dont le souvenir accélère encore la course de son sang.

— Les passions, lorsqu'elles ne nous élèvent

pas à des actions éclatantes, soit en bien, soit en mal, nous réduisent à un degré de faiblesse inconcevable pour celui qui ne les a pas assez observées pour se convaincre que leur condition unique est l'extrême, n'importe en quel genre.

Tandis que le duc s'abandonne ainsi à tout ce que l'amour a de faiblesse, de niaiserie aux yeux des indifférens, une jeune femme traverse la pelouse d'un pas rapide. Sa robe de gros de Naples vert descend à peine jusqu'à la place où commence l'élégant brodequin qui renferme son joli pied. Son chapeau de paille de riz, orné de fleurs, est coquettement jeté sur la partie inférieure de sa tête, afin que son demi-voile de blonde ne cache pas des yeux vifs et brillans qui semblent désirer autant d'être vus que de voir. Une écharpe de crêpe de Chine rose se joue autour d'un corsage à la Vierge, dont la dénomination est peu en harmonie avec le mouvement précipité du sein qu'il renferme. Son maintien, quoique gracieux, a quelque chose de dégagé, de hardi.

A la vue d'un homme étendu sur le gazon et effeuillant une marguerite, elle s'arrête et le contemple en silence. Un sourire malin effleure ses lèvres et donne à sa physionomie spirituelle et expressive une teinte qui touche de près à l'effronterie. Un souvenir agréable semble la frapper tout à coup; car ce n'est plus avec ironie, mais avec un intérêt mêlé de tendresse qu'elle examine le jeune homme couché à ses pieds.

— Je jurerais que c'est lui, se dit-elle à elle-même; je puis me tromper cependant... Je veux avoir le cœur net.

Aussitôt elle agite avec adresse l'élégante ombrelle qu'elle tient à la main, et touchant légèrement et comme par hasard le pied du duc, elle parvient à attirer son attention. Il fait un mouvement de surprise. La jeune personne lui demande pardon de sa maladresse avec un sourire aimable. Le son de cette voix a frappé le duc; il lève les yeux et la jeune dame n'a plus de doutes.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas,

monsieur le duc? demande-t-elle d'un ton doux, presque triste.

— Ah! c'est vous Cécile, dit-il avec un mélange de surprise et d'humeur.

— Oui, c'est moi, répond Cécile en détournant la tête pour cacher une larme qui malgré elle brille sur sa paupière.

Honteuse de cette faiblesse, elle la surmonte aussitôt et reprend son assurance habituelle.

— Seriez-vous devenu fier depuis que vous êtes duc et pair?... Cependant vous n'êtes pas arrivé aux grandeurs sans vous y être attendu.

— Vous auriez tort de m'accuser de fierté, dit le duc avec embarras, et sans changer d'attitude; mais nos liaisons ne peuvent être renouées....

— A la bonne heure, interrompt Cécile en riant, vous craignez de résister à l'empire des réminiscences?... Soyez tranquille; je vous revois avec plaisir.... comme un ancien bienfaiteur.... rien de plus.... Ma reconnaissance, j'espère, n'a rien de redoutable?

— Non, sans doute, répond sèchement le duc; mais je vous en dispense.

— Votre mauvaise humeur n'est pas naturelle, vous avez des chagrins... des chagrins de cœur... Je vous ai vu jouant avec de l'herbe et des fleurs, comme un amoureux de l'Opéra-Comique... N'oubliez pas, monsieur le duc, que vous êtes marié.

— Oh! je ne l'oublie point, dit le duc avec aigreur, et puisque vous avez le talent de deviner si juste, j'aurais mauvaise grâce de vous contrarier. Oui, j'ai des chagrins de cœur; je suis amoureux fou.... de ma femme.... et jaloux comme un Turc.

— Tant pis, monsieur le duc, dit Cécile avec bonhomie, c'est fort vilain d'être jaloux, et sans motifs encore; car il est impossible qu'une femme que vous aimez puisse être infidèle.... Je trouverai le moyen d'approcher de madame, je la surveillerai, je vous convaincrai de votre injustice à son égard, et vous redeviendrez tranquille, heureux.

Ces mots, prononcés avec effusion, touchent enfin le duc.

— Cécile, dit-il en se levant, vous êtes toujours une bonne, une excellente fille. Comptez sur moi, si je puis vous être utile.

— Merci, monsieur, et puisque vous voilà si bien disposé, j'espère que vous ne refuserez pas de causer un instant avec moi. Il ne faut cependant pas nous arrêter ici, on pourrait nous reconnaitre; remontons à la barrière de l'Étoile, nous ferons un tour sur le boulevart extérieur.... Vous hésitez, monsieur le duc? si vous me refusiez vous me feriez croire que vous me trouvez dangereuse.

Le duc suit d'un air contrarié la direction que Cécile lui fait prendre.

—Convenez, lui dit-elle, que vous n'êtes pas galant; il faut vous menacer pour vous décider à m'accorder un moment d'entretien.

— Je craignais de vous faire manquer un rendez-vous; car quel autre motif aurait pu vous amener ici, seule, à une pareille heure?

— Un rendez-vous? non, non, monsieur, je viens de voir ma petite fille qui est en nourrice au bois de Boulogne.

— Vous avez un enfant? Est-ce que vous seriez mariée?

— Oui, monsieur, repond Cécile d'un air embarrassé.

— Quel est l'heureux mortel? demande le duc en souriant.

— Un beau jeune homme, commis dans un magasin de nouveautés

—Quoi! un commis peut nourrir une femme et un enfant?

— Oh! s'il pouvait seulement se suffire à lui-même... par bonheur j'ai bien achalandé le magasin de modes que vous m'avez acheté rue de Richelieu. Je fais d'excellentes affaires.

—J'en suis enchanté, répond le duc avec une satisfaction sincère; mais vraiment, êtes-vous mariée.

— Dame, comme on l'est à Paris.

— Je le présumais... vous avez tort, Cécile;

rien n'empêche votre commis de s'unir à vous par un lien légal, et puisqu'il ne veut pas vous donner son nom...

— Il ne demanderait pas mieux; mais je n'ose m'engager... pour la vie... Les hommes qui ont fait les lois les ont arrangées à leur avantage... Autrefois, c'était différent, je m'en souviens encore quoique je fusse bien jeune alors. Ma mère était une bien digne femme: si je ne l'avais pas perdue sitôt, je n'aurais pas été mise en apprentissage chez une marchande de modes. Mon père ne la rendait pas toujours heureuse... quand il se conduisait par trop mal elle lui disait sérieusement : Vous me donnez le droit de faire prononcer le divorce ; j'en userai si vous ne vous corrigez pas. Cette menace le rendait, pour long-temps, le meilleur mari du monde; mais depuis la restauration, le mariage est devenu une galère. Un mari peut impunément dissiper la fortune de sa femme, manger le fruit de son travail et lui faire un enfer de la vie: Si elle le quitte, il peut la forcer à revenir,

aller s'établir chez elle ou bien la contraindre à lui faire une pension, comme si c'était une action méritoire de nous rendre malheureuses. Il est peu d'hommes assez vertueux pour ne pas abuser de pareils avantages ; il faut bien les connaître pour s'y fier.

—Voilà, se dit le duc à lui-même, les suites de cet aveuglement funeste qui a proscrit le divorce. En donnant au lien le plus doux le caractère effrayant de la fatalité, on en a fait une chaîne redoutée; on lui préfère des liaisons scandaleuses !

La répugnance de Cécile pour le mariage l'a disposé en sa faveur. Par quelques demi-confidences il lui fait entrevoir la véritable cause de ses chagrins; et les questions adroites qu'elle lui adresse achèvent de lui arracher l'aveu complet de sa position envers sa femme, et de son amour pour Francesca.

Cécile le blâme avec châleur.

—Puisque madame vous repousse, continue-t-elle, je conviens que vous pouvez vous regar-

der comme libre; mais la dame que vous aimez est mariée aussi....

Le duc peint en traits énergiques le caractère vil et méprisable de Léonard.

— Puisque vous faites la cour à la femme, on ne saurait vous admettre comme juge des bonnes ou des mauvaises qualités du mari.

Le duc impatienté lui fait observer que son prétendu respect pour le mariage est d'autant plus absurde qu'elle n'a pas voulu s'y soumettre.

— Vous ne valez pas mieux que les autres, monsieur le duc, répond Cécile avec humeur. Les hommes, quand ils veulent nous séduire nous font des discours superbes sur l'injustice des convenances sociales qui, selon eux, ne servent qu'à gêner les liens du cœur; mais nous n'avons pas plutôt cédé à leurs désirs, qu'ils nous déclarent fort ingénuement, que l'opinion publique a raison de flétrir de son blâme, de son mépris la femme qui se confie à l'honneur, à la probité, aux tendres protestations de son

amant. En effet. ne faut-il pas avoir dans le cœur un grand fond d'injustice, de penchans vicieux pour présumer qu'il vaudrait mieux vous voir attachés à notre destinée par une affection, un dévouement volontaire, que par le collier de force du mariage? Et n'est-ce pas une créature bien dépravée que celle qui ne peut se résoudre à croire qu'il faut absolument que la loi vous garotte, pour vous empêcher de faire du monde un sérail: des femmes, les esclaves ou les victimes de vos passions: de tous les enfans, des orphelins ou des bâtards? Eh! bien, j'ai plus d'orgueil que cela. moi! je ne veux pas plus être aimée par contrainte que je ne veux être ruinée par contrat. Je passe bien des folies à Paul, parce que cela me convient; mais s'ils commettait une bassesse, je n'en partagerais pas l'affront. Voilà ma morale, ma philosophie, à moi; tant pis pour ceux qui la trouvent mauvaise. Je gagne de l'argent, avec cela on est toujours sûr d'être estimée. Quand j'ai fait présent d'un beau chapeau à une dévote en crédit;

fourni le pain béni et les accessoires à la paroisse ; payé mes six francs par mois au bureau de charité, je pourrais avoir dix amans à la fois, sans que personne y trouve à redire.

— Cécile! s'écrie le duc, surpris, vous que j'ai connue si simple, si bonne.... où avez-vous puisé ces principes?

— Dans l'expérience, monsieur le duc, tous ceux qui voulaient me guider, sans en excepter mon confesseur, ne cherchaient qu'à me tromper.

— Votre confesseur! interrompt vivement le duc, vous avez un confesseur?

— Il le faut bien, monsieur : quand on est établie, on serait fort mal regardée dans son quartier si l'on se dispensait de communier à Pâques.

— Oui, dit le duc, le clergé a compris qu'en faisant de la dévotion une mode, il n'en fallait pas davantage pour contraindre nos têtes frivoles à s'y soumettre sans examen. Mais je ne croyais pas que nous eussions des prêtres assez

tolérans pour donner l'absolution à une pénitente qui s'est mise en insurrection ouverte contre le *sacrement* de mariage.

— Oh! Ils se garderaient bien de nous absoudre.

— Vous portez donc le mensonge jusqu'au pied du confessional?

— Que Dieu me garde d'un semblable péché. Il est un moyen plus facile et plus honnête de faire l'acquit de sa conscience sans sacrifier un amant qu'on aime. Huit jours avant Paques, on se brouille avec lui ; on se raccommode huit jours après. Toutes les femmes qui tiennent à la considération du monde en agissent ainsi et s'en trouvent très-bien.

— Il n'est que trop vrai, dit le duc, les pratiques d'une dévotion extérieure, loin de mettre un frein à la dépravation des mœurs, lui servent de voile. et font taire les scrupules en offrant un pardon que la morale et l'honneur refusent.

— Vous prêchez dans le désert, monsieur le duc, je vous l'ai déjà dit, l'expérience m'a

formée; je suis résolue de ne plus prendre conseil que de moi-même.

—Je ne me fais pas votre censeur, Cécile; je dois cependant vous dire que vous n'êtes pas conséquente avec vous-même, en condamnant toute femme mariée qui n'adore pas son mari.

— Je sais que cela ne dépend pas toujours d'elles; mais au moins ne doivent-elles pas en aimer un autre. Celles qui n'ont pas ce courage sont coupables, à moins qu'elles ne fassent comme moi.

Le duc sourit.

— Ma chère Cécile, dit-il, vous n'auriez jamais adopté la philosophie cynique dont vous faites parade, si au lieu d'avoir été abandonnée à vous-même, entourée de mauvais exemples, vous eussiez vécu au milieu d'une famille vertueuse, sous les yeux d'une mère jalouse de vous conserver une réputation sans tache. On vous aurait répété sans cesse que l'amour étant la plus aveugle, la plus passagère des passions, elle renverserait bientôt l'orde social, si la loi ne

donnait pas de la stabilité aux liens du mariage. La religion, la piété filiale vous auraient persuadé que la bénédiction d'un prêtre ou la volonté des parens suffisent pour rendre heureuse l'union qu'elles font contracter. Mais si plus tard vous reconnaissiez dans votre mari un mauvais caractère, des vices honteux, vous ne manqueriez pas d'accuser d'injustice, de cruauté les lois inhumaines qui vous condamneraient à passer votre vie avec un pareil être.

Cécile n'a que de faibles argumens à lui opposer : ses chagrins la touchent vivement et elle finit par lui offrir de protéger ses amours.

Transporté de joie, le duc saisit les mains de Cécile et les couvre de baisers; elle les retire et une vive rougeur couvre son front.

— Puisque je puis vous être utile, monsieur le duc, il faudra que nous nous voyions souvent ; mais j'exige que vous soyez très réservé : je ne veux pas manquer à Paul, même par la pensée.

Le duc sourit de cet aveu naif et cherche à la rassurer.

— Oh ! je sais bien dit-elle que vous m'avez entièrement oubliée, je ne vous en fais pas de reproches... vous ne m'avez pas trompée... jamais vous ne m'avez fait entrevoir qu'un jour je pourrais devenir duchesse... quand vous m'avez annoncé que vous alliez vous marier, je n'ai point essayé de vous retenir. J'ai pensé que si vous continuyez à me voir cela pourrait vous faire faire mauvais ménage. C'est par cette idée que j'ai cherché à me consoler.

— Et monsieur Paul a fait le reste, dit le duc en souriant ?

— Eh bien ! oui, dit Cécile en reprenant tout-à-coup sa gaieté, et j'espère bien que je n'aimerai jamais que lui. Mais revenons à madame Francesca, je ne lui connais que ce nom, et je ne veux pas même lui en savoir un autre. Vous devez lui écrire demain pour lui indiquer le lieu où elle doit vous porter sa réponse. Le hasard vous sert à merveille ; mon propriétaire a un pavillon à louer sur le boulevart du Mont-Parnasse. Je vais l'arrêter sur-le-champ.

Envoyez chercher la clef ce soir, vous en ferez faire une autre pour Francesca, ensuite nous verrons. Il faudra les premières semaines, au moins, rester fidèle à vos conventions, et vous borner à aller chercher le bienheureux papier dès que la dame de vos pensées aura quitté le lieu solitaire... Plus tard nous trouverons moyen de vous faire rencontrer ensemble. Je sais fort bien que je ne fais pas là un fort joli métier : mais je vous oblige, et s'il est vrai que le mari de votre maîtresse soit aussi mauvais-sujet que vous le dites, elle me saura gré de l'avoir forcée à ne pas désespérer un amant tel que vous.

Le duc exprime avec feu sa reconnaissance à la marchande de modes, qui s'aperçoit enfin qu'il est tard.

Tous deux prennent aussitôt la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et un fiacre ramène Cécile à son magasin.

Pendant toute la course, une vive inquiétude

a oppressé la poitrine de Cécile, elle craint que Paul, qui doit être chez elle en ce moment, ne lui fasse des reproches de sa longue absence.

En entrant dans son magasin, elle interroge du regard sa première *demoiselle*. Celle-ci l'a comprise.

— Il est en haut, madame, dit-elle.

— Depuis long-temps?

— Depuis une heure environ, répond une autre; j'avais déjà commencé ma passe quand il est entré; elle n'est pas encore finie.

— A-t-il demandé après-moi?

— Oui, madame; mais nous lui avons dit que vous étiez allée voir votre petite. Il a assuré qu'il était fatigué et qu'il allait dormir en attendant.

— Il dort! se dit Cécile à elle-même, il n'était pas toujours aussi calme quand il ne me trouvait pas à la maison; aurait-il cessé d'être jaloux?

Préoccupée de cette pensée, elle monte en

hâte à sa chambre, ouvre la porte doucement, s'avance sur la pointe des pieds, afin de ne pas réveiller son amant, qui est fort cavalièrement étendu sur une causeuse. Il l'a cependant entendue; se soulevant à demi, il tourne la tête vers elle.

— Ah ! c'est vous, madame, dit-il.

— Oui, c'est-moi, monsieur, j'arrive trop tôt puisque je vous réveille... En vérité continue-t-elle avec humeur, je ne conçois pas comment on peut dormir ainsi au milieu du jour.

— Aurais-tu oublié, ma petite Cécile, que je suis chargé maintenant d'aller faire des offres de services aux pratiques. On a pensé que j'étais assez joli garçon pour cela ; mais c'est une corvée terrible pour les jambes... et pour le cœur... parcourir tous les quartiers de Paris, se trouver en tête à tête avec les plus jolies femmes...

— Ce danger ne vous a pas encore atteint, monsieur, puisque vous dormez. répond Cécile.

— Eh ! n'a-t-on pas la ressource des rêves? Je t'assure que j'avais continuellement sous les yeux la charmante duchesse de ***

— Est-ce que vous la connaitriez, monsieur ?

— Sans doute, madame, j'ai eu le bonheur de la voir aujourd'hui : il n'existe rien de plus beau !... Vous paraîssez surprise? Ignoriez-vous que la femme de votre premier adorateur est un chef-d'œuvre de la nature?

— Je savais qu'elle est belle, répond sèchement Cécile; en vérité, ajoute-t-elle avec un sourire amer, c'est un hasard assez singulier que le même jour nous ayons rencontré, vous la femme, et moi le mari.

— Vous aviez donné rendez-vous au duc, dit Paul, en riant.

— Et vous pouvez en supposer la possibilité avec tant de calme? s'écria Cécile.

— Oubliez-vous, ma chère amie, que nous sommes mariés depuis deux ans ?

— Mariés ! non, monsieur, non, nous ne le sommes pas.

— Eh! mon Dieu, c'est tout comme. Crois-moi, ma chère, ce n'est pas la bénédiction d'un prêtre, c'est le temps qui porte malheur à l'amour.

— Paul ! dit Cécile, vivement émue, voilà déjà plusieurs fois que tu me tiens ce langage. J'ai cherché à me convaincre que tu voulais faire de l'esprit. Je te suis assez attachée pour te pardonner des plaisanteries mêmes impertinentes ; mais si tu avais cessé de m'aimer...

— Eh! bien, que ferais-tu ? Tu m'épouserais? demande le commis, avec un bruyant éclat de rire.

— Non, monsieur, je vous défendrais ma porte.

— Bah ! est-ce que nous pourrions vivre l'un sans l'autre ? Là où finit le sentiment commence l'habitude ; son empire est comme tout ce qui est despotique: il gagne chaque jour du

terrain et finit par dégénérer en droit divin.

— Pour achever de me convaincre de ta fidélité, dit Cécile, tu devrais me réciter, tout au long, l'article du journal de l'opposition où tu as puisé cette belle phrase.

— Je sais fort bien, madame, que les phrases de l'opposition ne vous plaisent pas; vous êtes *ultra,* parce que vous avez été la maîtresse d'un grand seigneur, et que vous vendez des chapeaux aux nobles dames du faubourg Saint-Germain.

— Quand cela serait, monsieur, mes raisons seraient plus justes que les vôtres. Vous êtes libéral, vous, parce que les gens de votre parti soutiennent qu'un commis vaut bien un duc et pair.

— Eh, bien! madame, dit Paul avec un sourire malin, décidez vous-même la question: il m'est impossible de décliner votre compétence dans cette affaire.

La colère, l'indignation altèrent les traits de

la marchande de modes. Paul sent qu'il est temps de mettre un terme à ses railleries.

— A propos ma bonne, dit-il. en prenant tout-à-coup un air de tendresse et de douceur. tu ne m'as pas encore donné de nouvelles de notre fille ; comment va-t-elle ? La dernière fois que je l'ai vue. je l'ai trouvée un peu pâle : il m'a semblé même qu'elle avait de la fièvre.

Cette tendre sollicitude pour son enfant a fait oublier à Cécile tous les torts de Paul.

— Mais sans doute, elle a la fièvre. dit-elle, et très-forte. La dentition se fait trop vivement.

— Ces maudites dents ! s'écrie Paul du ton le plus paternel, elles m'ont déjà donné tant d'inquiétudes pour ma fille que je voudrais qu'elle n'en eût jamais.

— Te moques-tu de moi. dit Cécile. une femme sans dents. quelle horreur.

S'apercevant que sa tendresse affectée pour son enfant. Lui a fait dire une sottise il cherche à la réparer.

Oui, continue-t-il, j'aimerais mieux que ma fille dût, comme beaucoup de nos jolies dames, le beauté de son ratelier à l'art du dentiste qu'à la nature, puisqu'elle fait payer cet avantage par tant de douleurs. Conviens, ma chère Cécile, ajoute-t-il d'une voix caressante, que si je ne suis pas toujours un amant parfait, je suis bon père, du moins.

— Oui, pourvu qu'il ne t'en coûte rien, répond Cécile en riant: jamais tu n'as songé à payer un mois de nourrice.

— Je suis dans une des premières maisons de Paris, il faut tenir un ton, étaler un luxe..... tu sais bien que mes appointemens ne peuvent me suffire.

— Oh! je ne le sais que trop, ma bourse s'en aperçoit.

— Je t'assure qu'il m'est impossible d'être plus économe.

— Économe! toi? tu as de gros appointemens, tu en dépenses au moins le double... si j'en fesais autant, qu'en résulterait-il?

— Que nous ferions des dettes, voilà tout.

— Des dettes ! et comment les payer ?

— Par quelque bonne fortune qui ne peut manquer d'arriver à des gens comme nous.

— Allons, il n'y a pas moyen d'avoir raison avec lui. Tout cela n'empêche pas que tu aurais dû faire quelques petits cadeaux à ta fille, à la nourrice, surtout, quand je devrais les payer ; cela prouverait que tu penses en père...

— Sois tranquille, ma chère amie, je réparerai ma faute ; demain je choisirai tout ce qu'il y a de plus élégant au magasin, et nous irons ensemble le porter à notre fille et à sa nourrice.

Paul était sûr d'avance qu'en flattant ainsi le cœur maternel de Cécile, il la ramènerait à cette confiance sans bornes qui régnait entre eux dans les premiers temps de leur amour, et dont il a besoin en ce moment pour connaître la nature de l'entretien qu'elle vient d'avoir avec le duc. Sa vive curiosité à ce sujet ne lui a point fait oublier que ce n'est ni par les prières, ni par les menaces, mais uniquement par la

ruse, qu'il peut obtenir les renseignemens qu'il désire. Il attire Cécile près de lui, sur la causeuse, passe son bras autour de sa taille, et faisant succéder adroitement aux tendres caresses les questions insidieuses, il obtient la certitude que le hasard seul, l'a mise en rapport avec le duc. Bientôt il est dépositaire du secret que ce dernier à confié à la marchande de modes.

La passion du duc pour Francesca enchante le commis, il y trouve des chances de succès pour les projets qu'il a conçus sur la duchesse. Mais ce qui le charme surtout, c'est le rôle dont Cécile s'est chargée dans cette intrigue, car il lui paraît une mine d'or inépuisable. Entraîné par la joie que lui cause la réunion de tant d'événemens heureux, il exprime sans détour ses principes et ses desseins. Sans s'apercevoir que sa morale plus que relâchée choque la marchande de modes, il expose avec complaisance les moyens qu'il compte employer pour assurer leur fortune.

— Oui, ma chère Cécile, dit-il, bientôt une partie des cent mille livres de rente que le duc a reçu de sa femme sera en notre pouvoir. Je t'ai déjà dit que j'ai vu la duchesse aujourd'hui: un seul de mes regards a suffi pour embrâser son cœur. Une vieille baronne que je connais depuis long-temps, et que j'ai trouvée chez cette dame, plaiderait ma cause au besoin ; mais cela ne sera pas nécessaire. Quand j'aurai fait quelques-unes de ces extravagances romanesques qui ont tant de pouvoir sur les femmes, elle n'aura plus rien à me refuser... Bien entendu que je n'userai de mon empire que sous le rapport des finances... Oui, je te promets d'être cruel...je résisterai à la tentation de faire payer au duc l'avantage qu'il a eu d'être mon prédécesseur près de toi... je te serai fidèle... mais il faut que tu me secondes, que tu me tienne au courant de l'intrigue du mari, afin que je puisse exciter la jalousie de la femme, et la captiver entièrement...

Cécile l'a écouté avec surprise, avec stupeur.

— Êtes-vous devenu fou! monsieur, s'écrie-

t-elle, vous voulez séduire une duchesse?

— Et pourquoi pas? Ces dames aiment autant, et plus que les autres, les jolis garçons. Au reste, celle dont il s'agit n'est que la fille d'un facteur de pianos.

— Qu'importe, monsieur, elle est la femme d'un homme que je respecte, que j'estime, à qui je dois tout ce que je suis... je ne souffrirai pas que vous cherchiez à le déshonorer.

— La jalousie t'égare, ma chère Cécile, il ne s'agit ici que d'une question d'argent. Tu soutiens que le duc a été généreux envers toi; je dis, moi, qu'il est toujours ton débiteur. De façon ou d'autre, il faudra qu'il s'acquitte. Quand nous aurons atteint notre but, nous nous marierons; nous achèterons un beau château et nous donnerons notre fille à un grand seigneur ruiné, qui s'estimera fort heureux. Personne ne nous demandera la date de notre contrat de mariage, ni de certificats sur la manière dont nous aurons acquis nos richesses. Sois donc raisonnable, aide-moi à trom-

per une femme pour laquelle ton amant t'a abandonnée.

— La tromper ! non, monsieur, dit Cécile d'une voix étouffée; vous n'avez pas cette intention ; vous êtes incapable de faire croire à une femme que vous l'aimez quand votre cœur est froid; la soif de l'or ne saurait avoir cet empire sur vous.

— Oh ! c'est trop fort de douter ainsi de mon talent. Je t'assure, ma chère amie, que si je le voulais, je ferais accroire à une borne que je l'adore.

— Il est effroyable, ce talent ! murmure Cécile, avec une agitation toujours croissante : oui, effroyable ! Et qui me dit que vous ne l'exercez pas avec moi: que vous ne feignez de m'aimer que parce que j'ai de l'argent à vous donner ?... Paul, continua-t-elle en sanglotant, Paul, pourquoi m'as-tu fait un pareil aveu ?

— Point de scène tragique, madame, vous savez que je les déteste. Je vous croyais de l'esprit, je me suis trompé. Vous refusez de me

seconder, eh bien ! soit, j'ai le secret du duc; c'est assez pour le moment.

— Mon ami, s'écrie Cécile, avec désespoir et en saisissant sa main, tu es incapable de trahir ma confiance !... Tu as voulu savoir si je serais capable de me prêter à une basse perfidie... Tu ne me réponds point?... Eh bien! tremble! Si tu as pu en effet concevoir l'infâme projet que tu viens de me communiquer, je m'attacherai à tes pas, je te forcerai à devenir homme d'honneur !

Paul la repousse avec violence.

— Qui donc es-tu ? dit-il avec mépris, pour t'arroger le droit d'inspecter ma conduite ? Tu n'es point ma femme ! La loi et le monde ne voient en toi qu'une de ces viles créatures que nous autres hommes nous prenons pour nos plaisirs. Quand nous vous quittons par dégoût on nous admire, on dit que nous rentrons dans la bonne voie. Tu n'as pas voulu m'épouser lorsque j'aurais pu faire cette folie; tu as craint de te

donner un maître légitime, subis les conséquences de la liberté telle que la femme peut la connaître. Puisque tu m'as accordé les droits d'un mari sans que nos lois t'en fissent un devoir, je puis te faire sentir mon mépris par les traitemens les plus cruels! Tu réclamerais en vain l'appui de la justice, la pitié des honnêtes gens; mais je ne veux pas user de tous mes avantages, je me borne à te quitter. Tu ne peux vivre sans moi, je le sais; quand tu seras malade de chagrin, tu consentiras à tout ce qu'il me plaira de t'ordonner. Alors je reviendrai te consoler. J'espère que je suis généreux?

A ces mots, il sort et descend rapidement l'escalier.

La honte, le désespoir, peut-être aussi la crainte de perdre pour toujours l'homme qu'elle aime, égarent entièrement la tête de Cécile. Elle suit le jeune commis et lui adresse, d'une voix rauque et criarde, les prières et les imprécations que lui dicte son délire.

Furieux de se voir accabler de reproches et d'injures devant toutes les jeunes filles du magasin, Paul se retourne, applique deux soufflets à la marchande de modes et sort du magasin à pas lents et mesurés.

Les demoiselles ont baissé les yeux sur leur ouvrage afin de cacher un sourire d'ironie ou de pitié.

— Il faut être bien brutal pour frapper une femme, dit l'une d'elles à voix basse.

— Et bien folle pour vouloir retenir un homme malgré lui, ajoute une autre.

— A moins qu'on ait peur de ne point lui trouver un successeur, dit une troisième.

En ce moment un riche équipage s'arrête à la porte du magasin; des dames élégantes en descendent. Les demoiselles se lèvent aussitôt et entourent leur maîtresse qu'elles n'avaient pas osé regarder.

— Remettez-vous, madame, dit l'une d'elles, voici des pratiques.

Cécile ne répond que par des cris étouffés et des contorsions.

— Ne voyez-vous pas, mesdemoiselles, dit la *première,* qu'elle a ses attaques de nerfs ; conduisez-la dans sa chambre, je ferai l'article.

Cécile est emmenée sur-le-champ ; les dames entrent et sont accueillies avec un calme respectueux, une politesse prévenante, des manières distinguées.

Elles savent vivre et se mettre au niveau des circonstances, ces jeunes filles pour lesquelles la scène scandaleuse qui vient de se passer sous leurs yeux n'a rien d'extraordinaire.

LE PAIR DE FRANCE

OU LE DIVORCE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.



VII.

Le Château de Saint-Cloud.

Depuis plusieurs heures, le soleil du dernier dimanche de juillet s'est levé sur Paris. Le peuple circule dans les rues et sur les places publiques ; une attente pénible, une in-

quiétude vague ; ou un air de triomphe respire sur la plupart des visages, et tout semble indiquer qu'un intérêt puissant, général; a fait taire les craintes, les espérances personnelles. Ces diverses nuances, quoique moins prononcées, se font remarquer encore sur les traits des fidèles que la cloche de Saint-Sulpice appelle à la messe.

Paul, dont la mise surpasse en luxe et en élégance celle des jeunes gens les plus fortunés, se promène lentement sur la place, les mains croisées sur le dos : ses yeux semblent chercher un objet dans le lointain.

Bientôt un brillant équipage arrive par la rue du Vieux Colombier; c'est sur ce point que le jeune commis avait fixé toute son attention. Un sourire de satisfaction brille sur son visage; mais, composant aussitôt sa physionomie, il prend tout à coup un air de tristesse rêveuse, de douce mélancolie; monte les marches de l'église et s'appuie sur une des colonnes du pérystile

L'équipage s'arrête; une dame en descend, c'est la duchesse. Lors même qu'elle le voudrait, il lui serait impossible d'éviter le commis; car elle ne peut franchir le seuil de l'édifice sans passer devant lui. Au reste, il ne cherche pas à dissimuler qu'il l'a attendue.

Après l'avoir saluée respectueusement, mais avec toutes les marques d'un trouble réel, il la suit au sanctuaire; une dévotion sympathique semble l'animer. Il prend de l'eau bénite après elle, salue les images devant lesquelles elle s'incline, et se prosterne en face et à peu de distance du siège où elle s'est placée. Cependant ils n'échangent pas un regard, pas un signe d'intelligence : le hasard, seul, semble les rapprocher, les réunir. Mais ce même hasard s'est déjà montré tant de fois dans des circonstances différentes, que la duchesse ne peut plus méconnaître les intentions du commis, car les regards passionnés qu'il arrête sur elle, les profonds soupirs qui sortent de sa poitrine, disent assez clairement que l'amour l'enchaîne

à ses pas. Si cette muette adoration flatte sa vanité de femme, son orgueil de duchesse en est blessé. Elle craint que ses gens ne viennent à remarquer l'assiduité d'un homme qui la suit toujours et partout, et que la médisance ne parvienne à faire croire qu'elle encourage, qu'elle accepte l'hommage d'un pareil amant. Cette crainte n'eût été qu'un faible obstacle pour Paul, s'il avait pu parler à son cœur ou du moins frapper son imagination ; mais jusqu'ici Georges, seul, a eu ce pouvoir. Le jeune avocat, auquel elle a fait un affront public et qui l'en a si sévèrement punie, l'occupe toujours. Les informations qu'elle a fait prendre lui ont appris qu'il doit revenir incessamment à Paris; elle l'attend avec la plus vive impatience.

La messe est terminée et Paul n'a pas même obtenu un regard pour prix de ses soins. Confondu dans la foule, il suit de loin la duchesse qui s'avance vers la porte de l'église. Étonnée de ne pas entendre derrière elle les soupirs de son platonique adorateur, Sophie détourne la

tête. Son regard rencontre celui de Paul. Elle rougit et se trouble. Persuadé que son assiduité a été remarquée et qu'elle ne déplaît pas, il s'avance avec empressement. Deux dames que la vivacité de son mouvement ont poussées en avant heurtent la duchesse et font tomber le livre de prières qu'elle tenait à la main. Elle se baisse pour le ramasser; Paul l'a prévenue. Presque prosterné sur les pavés il s'est emparé du livre et le lui présente. Par leur position respective, la tête du commis touche naturellement la main que la duchesse a tendue vers lui. Ses lèvres l'effleurent avec passion avant d'y déposer le livre.

Après cet acte de témérité, il sort en hâte. Parvenu au pied des degrés, il s'arrête devant un mendiant, tire sa bourse et jette dans le chapeau humblement tendu vers lui, la pièce d'argent qu'il a feint de chercher jusqu'à ce que la duchesse soit arrivée assez près de lui pour le voir et l'entendre.

Charmé de cette riche aumône, le mendiant

le remercie et promet de prier pour lui.

—Aidez-moi plutôt à rendre grâce à Dieu de l'instant de bonheur qu'il vient de m'accorder et qui vaut seul toutes les félicités du ciel, s'écrie Paul, en jetant un regard passionné sur Sophie. Au même instant il s'éloigne rapidement, persuadé qu'une prompte fuite augmentera l'effet qu'il croit avoir produit.

Si la hardiesse du jeune commis a pu inquiéter un instant la duchesse, les témoignages de sa passion n'ont produit aucun effet sur son cœur; mais ce n'est ni par respect pour ses devoirs ni par amour pour la vertu, c'est uniquement par orgueil qu'elle le dédaigne. Il est des défauts qui produisent souvent les mêmes effets que les vertus.

Au moment ou la voiture de Sophie arrive dans la cour de l'hôtel, le duc y entre à pied et vêtu avec une simplicité qui, chez un homme de son rang, est presque un déguisement. Peu disposé à se trouver en contact avec sa femme qu'il évite avec plus de soin que jamais, il prend

aussitôt un escalier dérobé qui conduit à ses appartemens. La marchande de modes, fidèle à sa promesse, a loué pour lui un pavillon au boulevart du Mont-Parnasse où il vient de prendre une lettre que Francesca y avait déposée quelques heures plus tôt. Chacune de ces lettres lui prouve qu'elle l'aime avec une passion toujours croissante, et cependant il n'a pas osé la prier de révoquer l'ordre qu'elle lui a donné de ne se rendre au pavillon qu'au moment où il est certain de ne pas l'y rencontrer. En vain Cécile l'assure qu'il peut maintenant sans danger enfreindre cet ordre; la crainte de perdre le faible bonheur dont il jouit l'a empêché jusqu'ici de suivre les conseils de la marchande de modes. Mais son courage est épuisé. Il se reproche amèrement d'avoir caché à Francesca son nom et sa position dans le monde; il est enfin résolu à se faire connaître. Dans son délire il va jusqu'à se flatter qu'il pourra la soustraire au pouvoir de

Léonard ; la décider à ne plus vivre que pour lui, en dépit du double lien qui les sépare.

Tout entier à l'amour, il néglige depuis longtemps les devoirs que sa dignité de pair lui impose envers sa patrie, dont l'avenir occupe en ce moment les citoyens les plus obscurs. L'amitié même n'a plus d'empire sur son cœur; il ignore que Georges est sur le point de revenir à Paris; il a cessé de s'occuper de lui. Francesca est devenue l'unique objet de ses affections; de ses pensées; la posséder est l'unique espoir de sa vie.

Au milieu des projets contradictoires que son imagination exaltée forme et rejette tour-à-tour on vient lui annoncer la visite de Georges qui entre au même instant.

Le duc tressaille et reste anéanti comme à l'aspect d'un juge sévère, implacable.

— Serais-tu malade? s'écrie l'avocat effrayé de la pâleur et de l'agitation de son ami.

— Non, répond le duc d'une voix sombre,

aucun mal phisyque ne me permet encore d'espérer la fin prochaine d'une existence qui m'est à charge

— L'homme qui peut tenir un pareil langage a cessé de croire qu'il lui reste un ami! René! ne suis-je plus le tien?

Le duc ne peut résister à l'expression tendre et douloureuse avec laquelle ces mots ont été prononcés. Il se jette dans les bras de l'avocat; tous deux se tiennent long-temps embrassés.

— Ah Georges! dit enfin le duc, pourquoi m'as-tu abandonné.... tu connaissais mon malheur, tu aurais pu me donner la force de le supporter.

— Ne m'accuse pas, René, mes conseils, mes consolations, n'auraient été pour toi qu'un danger de plus. Comment aurais-je pu t'engager à respecter le lien conjugal? moi qui le maudis... je ne veux plus avoir de secret pour toi... j'adore Francesca... j'ai osé le lui dire... tout en me repoussant elle m'a prouvé que si je n'étais point aimé j'aurais pu le devenir, mais elle m'a con-

vaincu aussi que jamais elle ne se pardonnerait les fautes que l'amour pourrait lui faire commettre. Je n'ai pas voulu acheter mon bonheur aux dépens du sien... j'ai promis de la fuir... pour tenir ma promesse, il m'a fallu quitter Paris...

— T'y voilà revenu , dit le duc en hésitant, tu as triomphé d'un amour sans espoir?

— On voit bien que tu ne connais pas Francesca, répond Georges, puisque tu crois qu'il est possible de l'oublier. Ma vie lui appartient. Un jour, peut-être, elle aura besoin d'un frère, d'un ami prêt à braver jusqu'au mépris du monde pour lui conserver l'estime d'elle-même.

— Ce n'est pas là l'amour d'un homme, c'est le sentiment épuré d'un Dieu ! s'écrie le duc d'une voix altérée, tu as trop présumé de tes forces ; tu ne te soutiendras pas à cette hauteur idéale.

— Si en effet l'amour n'était pour toi qu'une faiblesse , je te plaindrais mon cher

René, je plaindrais, surtout, celle qui en serait l'objet. Il est vrai que la plupart des femmes ne sauraient pas même comprendre un autre amour... Mais c'est trop long-temps nous occuper des affections du cœur, un intérêt, plus grave, m'amène près de toi. La liberté, la gloire de la France, les institutions qu'elle a si chèrement achetées sont menacées... Comme pair, et surtout comme fils d'émigré, tu dois le savoir mieux que personne.

— J'évite mes collègues, répond le duc avec humeur, je fuis la cour, je ne vois presque plus les ministres. Je suis devenu aussi étranger dans le gouvernement que dans ma maison; l'homme mécontent, l'homme malheureux ne saurait être que nuisible, à moins qu'il ne soit iuutile. Ce dernier parti m'a paru le moins dangereux.

— René! s'écrie Georges, les siècles passés t'ont légué des privilèges qui, en t'élevant au-dessus de tes concitoyens, te font un devoir de te montrer toujours au niveau de ta position; de

donner sans cesse l'exemple de tout ce qui est grand, généreux. Ce n'est qu'à ce titre que la noblesse peut se soustraire à la haine, au mépris qu'elle inspire depuis qu'elle s'est affranchie des vertus auxquelles elle dût ses privilèges.

— En vérité, répond froidement le duc, je ne sais ce qui peut me valoir une pareille réprimande.

— Tu l'ignores, et tu viens de me dire que tu veux être un homme inutile ! crois-tu donc pouvoir l'être impunément ? La société à trop fait pour toi, pour qu'il te soit permis de ne rien faire pour elle; quand les hommes qu'elle a comblé de ses faveurs restent inactifs, que peut-elle espérer de ceux qui ne lui doivent rien ? Je suis dans ce cas; fils d'un artisan obscur, ma position est mon ouvrage, le fruit de mon travail, des facultés intellectuelles dont la nature m'a doué. Nos lois ne m'accordent ni titres, ni distinctions; elles t'ont fait ce que tu es. La dignité de pair, même, loin d'être une récompense de tes services personnels, t'a été

léguée par ces lois! Et tu les verrais renverser sans t'émouvoir! tandis que moi, au premier bruit du danger qui les menace, je viens leur offrir ma plume, ma voix et mon bras. La cause que j'étais allé défendre à Bordeaux me promettait la gloire, le bonheur de rendre à une famille estimable la réputation et la fortune. Ces motifs puissans n'ont pu me retenir; j'arrive à l'instant même, j'accours près de toi, convaincu que je trouverai de l'écho dans ton âme... Me serais-je trompé? ne saurais-tu oublier un instant tes chagrins domestiques, pour t'occuper du sort de ta patrie? Oui, René, de ta patrie! Si le sang qui coule dans les veines d'un duc ne peut bouillonner à cette pensée, songe du moins que ton roi est sur le bord d'un abîme, qu'un pas de plus l'y précipitera! Si les mots de liberté, de prospérité générale sont pour le roturier un talisman qui le fait tressaillir, celui de roi doit produire le même effet sur le grand seigneur. Funeste au peuple qu'il méprise et qu'il dédaigne, qu'il soit au moins

utile à la royauté qu'il divinise; fais donc par amour pour ton roi ce que je ferais par amour pour la liberté.

— Mon cher Georges, dit le duc, en saisissant la main de l'avocat, je respecte le sentiment qui t'inspire; que dis-je, je le partage. Oui, c'est en vain que je cherche à m'étourdir; au milieu des orages de ma propre destinée; ceux de mon pays m'inquiètent, m'affligent. Depuis long-temps je prévois une catastrophe qui troublera le repos de la France, de l'Europe peut-être. La majorité de la chambre des pairs, tu le sais, s'est souvent montrée plus jalouse des droits du peuple, que les mandataires qu'il avait choisi lui-même pour ses défenseurs. Je soutiendrais de tout mon pouvoir cette majorité, si la tribune n'était pas fermée en ce moment.

— Ce moyen, René, serait trop lent, trop incertain... ton nom te donne un libre accès près des ministres, à la cour; c'est là que le mal se prépare, c'est là qu'il faut aller le combattre.

Va trouver le président du conseil, le roi s'il le faut; dis leur que la première atteinte portée à la Charte, rompra sans retour le pacte qui, en dépit de tant de rancunes, de motifs de haines réciproques, unit la république et l'empire, la restauration et la Sainte-Alliance. Dis-leur que la fausse route où le gouvernement a eu le malheur de se jeter, a excité l'indignation générale, qu'elle se manifestera par une résistance désespérée, si l'on ose tenter le coup d'état...

—Eh! mon ami, interrompt le duc, ignores-tu donc que ce langage leur a été répété à satiété par tous ceux qui s'intéressent sincèrement au sort de la monarchie?

Je le sais, René; mais dans la bouche des libéraux, ces vérités cruelles ont pû leur paraitre des menaces coupables, des bravades ridicules. Ta position te met à l'abri de pareilles soupçons.

— Le roi a convoqué le conseil pour une

heure, dit le duc, il est assemblé en ce moment... il est trop tard...

— Non, il est temps encore de révoquer une décision funeste, si elle a été prise, répond vivement Georges.

Pour achever de convaincre son ami des dangers qui menacent le trône, il lui peint avec feu la fermentation des esprits, et lui confie une foule de dispositions secrètes dont il est instruit, et qui ne permettent pas de douter que l'immense majorité de la France est résolue à repousser l'arbitraire les armes à la main.

Une conviction profonde se communique facilement. Bientôt le duc partage les craintes et les espérances de Georges. Il promet d'en appeler à la conscience du premier ministre, à l'affection du roi pour le peuple, dont il dépend encore de lui de faire le bonheur. Georges ne le quitte qu'au moment où il monte en voiture.

Arrivé à Saint-Cloud, le duc remarque avec surprise que les derniers valets même ont pris

un air d'insolence et de triomphe. et qu'ils affectent d'être occupés d'affaires importantes.

Ce changement subit dans les allures habituelles de la domesticité du château, ne lui aurait paru que ridicule s'il avait pu y méconnaître l'effet d'une impulsion supérieure.

Persuadé que là où règne une pareille préoccupation d'esprit il lui sera difficile, impossible peut-être, de faire entendre le langage de la vérité, il entre dans les salons du monarque avec l'air sombre et abattu d'un homme pénétré d'avance de l'inutilité de sa démarche.

Des gentilshommes de la chambre et d'autres officiers supérieurs de la maison du roi s'entretenaient vivement avec le cardinal de Latil, des pairs de France, des généraux et quelques députés du centre. La conversation roulait sur les résultats du conseil assemblé dans le grand cabinet du roi, et l'on se félicitait mutuellement d'un triomphe prochain, dont pas un ne doute, et auquel tous se flattent d'avoir contribué.

L'arrivé du duc semble produire un effet

pénible ; la surprise, un peu de défiance même se peignent sur tous les visages. Depuis longtemps les ultrà avaient rangé le jeune pair dans la classe des indifférens, espèces de nullités politiques qui, sans jamais rien faire pour personne, ne laissent pas d'être, négativement du moins, utiles à tout le monde, puisqu'elles obéissent sans murmurer à quiconque règne aux Tuileries, que ce soit un soldat couronné, l'autocrate de toutes les Russies ou la famille des Bourbons. On allait adresser au duc quelques complimens équivoques, lorsque le cardinal de Latil l'invite, de l'air le plus grâcieux, à faire un tour au parc avec lui.

Il accepte avec empressement un entretien particulier avec le prélat qui dirige la conscience du roi pour les affaires du ciel comme pour celles de la terre ; car c'est tout ce que le duc pouvait espérer de plus heureux en ce moment.

— Monsieur le duc, dit le cardinal, dès qu'ils se trouvent seuls au parc ; je me propo-

sais d'aller chez vous. Les services éminens que le feu duc votre père a rendus à la bonne cause, m'imposaient l'obligation de chercher à réveiller son fils du sommeil léthargique où il a paru plongé trop long-temps. Mais ne songeons plus à ce que j'aurais pu vous dire à ce sujet. L'heure des épreuves à sonné, vous n'avez pas été sourd à son appel.... *Il est plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont jamais péché.*

— Je ne suis pas aussi coupable que votre Eminence paraît le croire, dit le duc, un peu piqué de la réprimande du prélat; vivement pénétré des dangers qui menacent le trône, j'ai été amené ici par le désir d'indiquer à Sa Majesté le seul moyen de les détourner. C'est dans ce but que je vous supplie de me procurer l'honneur de l'entretenir un instant.

— Parler au roi en ce moment! y pensez-vous, monsieur le duc?... Votre zèle cependant est très louable... j'en ferai part à Sa Majesté.

En attendant, je m'estime heureux de pouvoir vous rassurer sur les dangers qui vous alarment.... je suis presque certain qu'ils ont cessé d'exister....

— J'en remercierais sincèremnt le ciel, s'écrie le duc avec feu.

— Il faut le remercier, dit le prélat, quand il nous envoie des calamités; après un triomphe aussi éclatant que celui qui se prépare, nous devons le prier de nous donner l'humilité qui nous est nécessaire pour ne pas en abuser..

— Un triomphe? demande le duc surpris.

— Oui, monsieur le duc, je puis vous l'avouer sans indiscrétion : elles viennent sans doute d'être signées, ces ordonnances si impatiemment attendues, et qui rendront enfin au roi la plénitude des droits qu'il tient du ciel.

Et pour achever de le rassurer, il lui fait une longue et pompeuse énumération de tout le bien qui, selon lui, ne peut manquer de résulter d'un coup-d'état qu'il se félicite d'avoir conseillé de tout son pouvoir.

— Sa Majesté, continue-t-il, a cédé trop souvent à un parti dont les exigeances se sont augmentées avec les nombreuses concessions qu'on a eu l'imprudence de lui faire. En vain les droits, les prérogatives de la couronne lui ont été jetés par lambeaux, il ne sera satisfait que lorsqu'il aura réduit la royauté à n'être plus qu'un fantôme. Dans cette cruelle extrémité, le monarque n'avait d'autre alternative que de livrer la France à la guerre civile, en abondonnant lâchement le trône de ses glorieux ancêtres, ou de s'immortaliser par l'acte héroïque que le *Moniteur* offrira demain à la reconnaissance de tous les amis de l'ordre, de la légitimité.

Le dévouement du duc pour la famille royale n'a jamais été que la suite presque involontaire des premiers principes qu'il a reçus, et de sa déférence pour son père. Son éducation dans un collège où il s'est trouvé confondu avec les fils des simples citoyens, l'avait fait pencher pour le parti libéral. Ses chagrins domestiques et sa passion pour Francesca l'ont entièrement

détourné des intérêts de l'État. Georges a pu réveiller un instant dans son âme des sentimens patriotiques ; mais ces élans d'enthousiasme excités par une force en dehors de nous-mêmes, sont comme ces fièvres qui doublent les forces du malade pendant l'accès, pour le réduire ensuite à une faiblesse qui tient de l'anéantissement. Le zèle que Georges était parvenu à lui inspirer est éteint.

— Eh ! que m'importe, après tout, se dit-il à lui-même, le sort de cette cour, de ce peuple ! Se trouve-t-il un seul homme qui veuille s'occuper de moi ? leurs préjugés, leur fanatisme, m'enchaînent à une femme qui cause mon malheur ! Le désespoir mine ma santé, abrège mes jours, et si je parvenais à rompre mes fers, tous me condamneraient... Pourquoi donc m'inquièterais-je de leur existence, de leur liberté ?

Mais s'il lui est impossible de s'intéresser plus long-temps à la lutte de deux principes rivaux, il se sent naturellement disposé en fa-

veur de cette famille royale qu'il voit courir à sa perte.

Plus l'égoïste souffre, plus il s'éloigne de ceux que le malheur poursuit. L'homme aimant, qu'une destinée cruelle accable, se rapproche de tout ce qui est infortuné comme lui.

Le hasard a conduit le duc et le cardinal près de la butte du Trocadéro. La vue de cette partie du parc, destinée aux jeux de l'héritier du trône, achève de plonger le duc dans les pensées les plus sinistres. Il déplore sincèrement la destiné de cet enfant, bercé avec la certitude qu'il sera roi; et élevé au milieu des illusions flatteuses, des mensonges officieux par lesquels on prépare les princes à n'être jamais que le jouet des ambitieux qui les entourent, à moins que la nature ne leur ait donné des penchans assez prononcés, pour les rendre les esclaves de leurs propres passions. Il le voit déjà fugitif, maltraité peut-être par ce même peuple dont on lui fait croire qu'il est l'idole, et qu'on l'a accoutumé à regarder comme créé tout exprès

pour remplacer un jour les bonbons, les joujoux et autres babioles, qui suffisent encore à ses plaisirs royaux.

Le prélat l'arrache tout-à-coup à ses réflexions, en lui désignant deux hommes qui s'avancent vers eux, et qu'un groupe d'officiers généraux et de courtisans, suit à une distance respectueuse. Le duc reconnaît le roi et le dauphin, il veut s'éloigner, le cardinal le retient.

— Sa Majesté, dit-il, vous adressera peut-être un mot en passant. Vous profiterez de cette occasion pour vous faire pardonner votre négligence à lui faire votre cour; assurez-le qu'il peut compter sur vous et sur votre compagnie, si quelques factieux cherchaient à attaquer les ordonnances. Elles sont signées maintenant, l'air de douce satisfaction qui respire sur les traits de notre pieux monarque, ne me permet pas d'en douter.

En ce moment, le roi qui a reconnu son confesseur, lui fait signe d'approcher; le prélat obéit avec empressement. Charles X et le dau-

phin lui parlent sans doute du duc; car tous deux tournent leurs regards vers lui; celui-ci les salue respectueusement Le dauphin incline rapidement la tête: mais le roi lui rend son salut avec autant de grâce que de majesté, et continue de s'avancer, suivi de son fils et du cardinal.

— Vous n'êtes pas le seul, monsieur de ***, dit-il, en s'arrêtant près du duc, qui vous soyez empressé d'accourir aux premiers symptômes d'un orage. Je n'en attendais pas moins de ma fidèle noblesse.

En prononçant ces mots, il lui tend la main. Le duc allait la porter à ses lèvres avec un mélange de respect héréditaire et de honte raisonnée. Le roi la retire vivement.

— Dans un jour comme celui-ci on s'embrasse, dit-il, en ouvrant les bras avec cette effusion enthousiaste. cette bonté touchante qui, lorsqu'elle est soutenue par le double prestige de la vieillesse et du rang suprême, font aux

yeux de la plupart d'entre nous, d'un homme ordinaire, un être presque surnaturel.

Cette faveur inattendue, cette haute marque de distinction a confondu, électrisé le duc. Ne pas exposer mille fois sa vie pour un pareil monarque lui paraît maintenant un crime impardonnable; et la jalousie, l'envie, qui allongent tout-à-coup les visages des courtisans, lui rappellent qu'il n'est point de sacrifices qu'une caresse royale ne puisse payer au centuple.

Le dauphin présente familièrement la main à l'homme que son père vient de presser dans ses bras, et, persuadé qu'il imite la courtoisie chevaleresque, l'aisance à la fois noble et facile qui caractérisent Charles X, il secoue vivement le poignet du duc en laissant pencher nonchalamment le poids de son corps tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre.

— Oui, mon cher duc dit-il, avec un sourire presque convulsif, félicitons-nous; il n'y a plus de Charte! dès ce moment le roi peut dire

comme son illustre ayeul : « *L'État, c'est moi!* »

Les royalistes les plus zélés n'ont jamais pu respecter le dauphin que comme la partie faible de la famille des Bourbons. Le duc aussi voit en lui la preuve palpable que les grands de la terre ne sont pas nés infaillibles, et les conséquences funestes de la faute qu'il vient de commettre, se présentent à son esprit avec d'autant plus de force et d'énergie, que le monarque lui inspire en ce moment un sentiment de vénération et de respect presque religieux. Encouragé par le témoignage éclatant de bonté qu'il vient d'en recevoir, il lui expose avec feu tout ce qu'il croit propre à le faire renoncer aux mesures extrêmes qu'on a osé lui conseiller, et le supplie d'en retarder l'exécution, au moins pendant quelques jours. Il ajoute que ce court délai suffira pour lui prouver que c'est de la fidèle observation de la Charte, et non de la fausse interprétation de l'un de ses articles, que dépend le sort de la monarchie.

Le roi l'a écouté d'abord avec surprise et

bientôt avec un air de mécontentement toujours plus marqué.

— Monsieur, dit-il en l'interrompant, nous connaissons les devoirs que la divine Providence nous a appelé à remplir; notre salut nous est aussi cher que la prospérité, le bonheur de notre peuple.

Persuadé que lui aussi remplit un devoir sacré, le duc veut répliquer, le monarque lui impose silence par un regard sévère.

— Vous avez besoin de repos, de solitude, dit-il d'une voix haute et très distincte ; nous vous permettons de vous retirer dans vos terres.

En prononçant ces mots, il le quitte brusquement. Au même instant le cardinal s'approche d'un officier général et lui adresse quelques mots à voix basse. Celui-ci se détache aussitôt du groupe qui continue à suivre le roi, et s'avance vers le duc, resté à sa place comme frappé de stupeur.

— Eh quoi ! monsieur le duc, lui dit-il en

pressant affectueusement sa main, pouvez-vous ainsi vous affliger d'un anachronisme que l'âge de notre bon roi rend excusable ?

Le duc reconnaît avec plaisir le colonel de son régiment.

— Ah! mon cher général, dit-il, je vois avec le plus profond chagrin que ces fatales ordonnances ont fait reculer de plus d'un siècle l'imagination surannée du roi. Que fera-t-il si jamais ces ordonnances sont mises à exécution, puisqu'en ce moment déjà il se croit revenu au temps où les caprices des rois de France et de Navarre étaient des lois : où un conseil indirect de voyager, était un arrêt d'exil ? Nous n'en pouvons plus douter; c'est en vain que la France s'était flattée de faire marcher l'esprit de son monarque avec les besoins d'améliorations et de progrès de notre époque.

— Ce ne sont pas là nos affaires, dit le général. Capitaine, ajoute-t-il sèchement. Sa Majesté n'a pris aucun grade dans l'armée; elle vous a permis de vous retirer sur vos

terres, moi je vous ordonne de rester... Vous ne pouvez l'ignorer, mon cher duc, continue-t-il, en reprenant le ton amical, les rois déclarent la guerre au-dehors et donnent des ordres au-dedans; mais l'armée remporte les victoires, et maintient la paix intérieure. Le peuple, si on le laissait faire, raisonnerait toujours et n'obéirait jamais. Celui de Paris, surtout, aura besoin d'être mis à la raison. C'est à la garde royale à donner l'exemple. Il n'y a qu'un lâche qui, dans un pareil moment puisse abandonner son poste.

— Eh quoi! général, vous aussi, vous croyez que nous serons réduits à cette cruelle extrémité?

— Cruelle! répète le général en fronçant le sourcil; il me semble qu'après une paix interminable il n'est point de soldat qui ne soit enchanté de jouer un peu à la guerre.

— Contre des concitoyens, des amis, des frères? s'écria le duc indigné.

— A la Chambre des Pairs, vous pouvez

faire impunément de pareilles distinctions ; mais devant moi... je suis votre colonel, je ne puis les approuver ni les entendre. L'obéissance est le premier devoir du soldat, il doit voir des ennemis partout où son chef lui ordonne de combattre.

— C'est réduire l'armée à la condition honteuse d'une immense machine à carnage, dont la tyrannie fait mouvoir les ressorts au gré de ses désirs.

— Sophisme pernicieux, s'écrie le général, l'obéissance passive, seule, conduit aux honneurs, à la fortune. J'ai servi la république, l'empire ; c'est en obéissant que je me suis élevé ! Quand Napoléon nous a délié du serment de fidélité, de soumission, j'ai pleuré... Vous ne savez pas encore ce que c'est que les larmes d'un vieux soldat... Pour conserver ma position, il me fallut offrir mes services à Louis XVIII. Il m'accueillit avec bonté. « Je « n'ai jamais cessé de régner sur la France, « me dit-il ; je connais les héros d'Iéna, d'Aus-

« terlitz ; ils seront les plus fermes appuis de « mon trône. » Je lui jurai de mourir sous le drapeau blanc ! je tiendrai ma parole... Cependant j'ai combattu pour d'autres couleurs...

— Et non pour d'autres principes, interrompt le duc ; les restes de l'empire et les hommes de la restauration se sont trouvés d'accord, dès qu'ils ont pu s'entendre sur la personne du souverain.

— Comptez-vous donc pour rien l'échange de la gloire contre des bénédictions, marchandise invisible qui n'est utile qu'à ceux qui la vendent. Ce point, croyez-moi, était le plus difficile.

— Je conçois, dit le duc, en riant, que des guerriers accoutumés à faire trembler l'Europe aiment mieux forcer une redoute que d'escorter une procession.

— Nous nous y sommes accoutumés par degrés ; les aumôniers même n'étaient déjà plus des innovations dans les régimens, le *grand homme* avait commencé à nous en donner. Mais

l'influence du clergé sur la volonté royale. sur toutes les branches de l'administration!... Voilà où est le mal.

— Oui, dit le duc, si rien n'arrête les prétentions de ce corps ambitieux, il finira par faire de la France un état théocratique ! On aurait dû le prévoir... Son premier acte d'autorité, fut de faire rayer de notre Code la loi du divorce...

— Est-ce que vous la regretteriez ? interrompt le général; vous avez une femme accomplie !

— Tout le monde n'est pas aussi heureux que moi, répond le duc avec ironie, vous-même ne l'avez pas toujours été.

— J'en conviens, je croyais avoir épousé un ange; mon aide-de-camp le croyait comme moi. La naissance d'un enfant, dont j'avais la certitude de ne pas être le père, me prouva qu'il avait pris ma place pendant mon absence. Je la lui cédai pour toujours.

— La loi du divorce existait alors, vous

avez pu vous remarier... Vous êtes heureux aujourd'hui ?

— Autant qu'il est possible de l'être; aussi n'ai-je jamais songé à me plaindre de l'abolition de cette loi.

— Voilà les hommes, se dit le duc à lui-même, leur bien-être seul les intéresse; que leur importe les maux qu'ils n'éprouvent point.

— Allons, monsieur le duc, dit le général, j'espère que vous ne songez plus à quitter Paris ? Sa Majesté oubliera qu'elle vous l'a ordonné; le cardinal m'a chargé de vous le dire, et vous savez que lorsque le confesseur d'un roi donne un avis, c'est comme si le roi le donnait lui-même. Patience, son crédit et celui de ses semblables ne sera pas éternel, le monarque reconnaîtra bientôt que ce n'est point avec les croix des prêtres, mais avec les baïonnettes des soldats qu'on établit le règne du bon plaisir.

En prononçant ces mots il s'éloigne à grands pas.

Vivement affligé du mauvais succès de sa démarche, le duc quitte le parc et remonte au château. En traversant les salons, il rencontre le prince de Polignac sortant du conseil. L'idée que peut-être les ministres ont refusé de signer des actes dont ils doivent prévoir les funestes conséquences se presente à son imagination; mais cet espoir est aussitôt détruit par l'air triomphant du prince.

— Ah! vous voilà, mon cher duc, dit-il en lui tendant la main, je suis bien aise que vous soyiez le premier à me féliciter du succès brillant que mes efforts viennent d'obtenir. Notre auguste maître va jouir de la plénitude de ses droits, et la France va connaître enfin toute l'étendue du bonheur que peut répandre sur son peuple un monarque pieux et légitime, dont rien ne contrarie plus les soins paternels.

— Prince! s'écrie le duc, avec feu, comment avez-vous osé assumer sur votre tête une pareille responsabilité?

— J'ai obéi au roi mon maître, à mes pro-

pres convictions. Il existe un parti qui ne pardonnera jamais à la famille des Bourbons les crimes dont il s'est rendu coupable envers elle. Il a conspiré contre la royauté sous tous les ministères, sous tous les systèmes ; il devient chaque jour plus menaçant. Les révélations importantes qui m'ont été faites, m'ont prouvé que nous sommes menacés d'une révolution nouvelle. Pour l'éviter, j'ai dû avoir recours à un moyen qu'autorisent la loi impérieuse de la nécessité : la lettre et l'esprit de la Charte.

—Non, s'écrie le duc, il est impossible qu'un acte contienne une clause qui annulle à elle seule tout ce que cet acte a stipulé. Trouver dans la Charte une pareille clause, c'est accuser son auteur de perfidie, ou de stupidité; c'est exposer Charles X au reproche de parjure, au sort cruel de Louis XVI!

— Vous vous oubliez, monsieur le duc! répond le ministre avec dignité. Vous pouvez nous abandonner, ajoute-t-il froidement, notre cause trouvera assez de défenseurs contre le petit

nombre d'hommes pervertis qui pourraient l'attaquer.

— Eh bien! soit, prince; appelez pervertis tous ceux qui, dès demain peut-être, vous diront, les armes à la main, que vous avez rompu le pacte qui unissait les Bourbons et la France. Mais ne vous faites pas illusion sur leur nombre, sur notre véritable position. Osez du moins vous avouer que vous allez renverser la constitution, confisquer toutes les libertés, tous les droits du peuple ! soutenez cet acte de despotisme par la force, appelez des troupes nombreuses!

— Si quelques mauvaises têtes cherchaient à troubler la tranquillité publique, n'avons-nous pas la gendarmerie, les Suisses, la garde royale. Il est vrai que si tous leurs officiers pensaient comme vous...

— Sa Majesté n'en pourrait pas moins compter sur eux, interrompt le duc. J'ai fait en vain tout ce qui était en mon pouvoir pour arrêter ces fatales ordonnances ; maintenant j'exposerai ma vie, mon honneur pour les soutenir.

Le prince le regarde un instant en silence.

— Je le crois, dit-il ; oui, ces mesures qui vous paraissent mauvaises vous les défendrez, et vous pouvez me blâmer de les avoir signées, moi, qui les crois bonnes... je ne suis pas infaillible, je le sais, mais j'ai trop de confiance en la loyauté des Français pour craindre que jamais ils puissent punir leur roi des fautes de son ministre. J'ai cru remplir un devoir sacré ; si je me suis trompé, qu'on prenne ma tête ! Servir à la fois son roi, son pays et son Dieu, est une tâche si belle, si glorieuse, qu'elle immortalise encore, lors même qu'on échoue !

Et serrant la main du duc, il quitte le salon et va rejoindre le roi.

Il n'est point d'âme généreuse qui puisse refuser son estime à une conviction profonde, à un dévouement sincère. Mais quand l'homme qui se dévoue court à une perte certaine, le respect dû au malheur se joint à cette estime et l'exalte jusqu'à l'admiration. Aussi le duc ne voit-il plus dans ce ministre, que peu d'heures

auparavant il qualifiait d'inepte, de fanatique, qu'un beau caractère, qu'une noble victime. En proie aux réflexions les plus pénibles, il descend enfin dans la cour où sa voiture l'attend.

Dominé par un sentiment d'inquiétude que la gravité des circonstances justifie, Georges a suivi le duc de près. Il est arrivé à Saint-Cloud, un peu après lui, et se promenant à l'entrée de de la cour du château, il attend avec impatience le retour de son ami. En le voyant paraître il s'avance en hâte vers lui.

— Eh bien! demande-t-il à voix basse, es-tu parvenu à faire entendre le langage d'un dévouement réel à la cause, si étroitement liée, de la patrie et du roi?

Le duc secoue la tête :

— Ce langage, celui de la raison, est sans pouvoir sur des esprits frappés de vertige. Ce n'est point la haine du peuple, ce n'est point le désir de le rendre malheureux et esclave qui les guide; roi, confesseur, ministres, courtisans : ils sont tous convaincus qu'ils accomplissent un

devoir sacré, qu'ils sauvent l'État! Il y a de l'élévation dans cette démence; elle en impose comme tous les grands désastres.

— Il est donc vrai, dit Georges, on pousse l'aveuglement jusqu'à vouloir réaliser des projets...

— Les ordonnances qui rétablissent le règne du bon plaisir viennent d'être signées, interrompt le duc.

L'avocat ne peut se défendre d'un mouvement d'effroi. Ses regards s'arrêtent avec une expression de douleur et de mépris sur l'extérieur somptueux et riant d'un château, célèbre par les nombreux événemens funestes dont il a été le foyer à des époques différentes, et que la position du moment retrace machinalement à sa mémoire.

— Un anathême terrible, dit-il, pèse sur ces murs. Depuis leur origine jusqu'à nos jours, ils ont vû éclore tout ce que le fanatisme et l'ambition peuvent inspirer aux grands de la terre pour le malheur et la honte des peuples. C'est

à Saint-Cloud que se tînt le conseil où fut arrêtée la Saint-Barthélemy ; c'est à Saint-Cloud qu'Henri III tomba sous le poignard de Jacques Clément ; c'est à Saint-Cloud que le général Bonaparte renversa le Directoire et s'empara du pouvoir suprême ; c'est là encore que Charles X vient de signer des actes qui changeront de nouveau le sort de la France!

Le duc saisit avec empressement des souvenirs qui semblent prouver qu'une puissance invincible dirige la destinée des empires, et que les efforts des hommes sont impuissans contre ses arrêts mystérieux. Ce système de fatalisme lui permet de regarder comme inutile tout ce qu'il pourrait faire pour la cause publique, et l'autorise à ne plus s'occuper que de ses intérêts privés.

Sans énoncer directement cette pensée, il invite Georges à revenir à Paris avec lui. Décidé enfin à lui confier le secret de son amour pour Francesca et à réclamer ses conseils, il le supplie de consacrer à l'amitié le peu de jours de calme

qui pourront encore s'écouler, avant que la lutte dont la France est menacée vienne à éclater. Georges sourit presque avec dédain.

—Va, dit-il, va attendre en paix que le bruit du canon et les cris des mourans t'éveillent. C'est là le rôle de tous les membres d'un pouvoir déplorable, qui nous entraîne avec lui sur le bord d'un abîme. Quant à moi, à mes amis que ce pouvoir a repoussé, qu'il hait, qu'il craint ; nous veillerons pour vous tous sur une royauté que les baïonnettes étrangères nous ont imposée, et que nous avons acceptée comme un instrument de paix et de tranquillité. Si nos efforts ne peuvent sauver cette royauté de ses propres égaremens, tant que nous vivrons, du moins, la France ne tombera pas avec elle.

A ces mots il sort de la cour d'un pas précipité. Un fiacre l'attendait à la porte. Cette voiture modeste conduit l'avocat à Neuilly, tandis que le brillant équipage du pair de France, se dirige vers Paris.

VIII.

Le château de Neuilly.

Georges est descendu à l'entrée du parc de Neuilly. Un jeune homme l'y attendait. Sa physionomie est noble, mais sombre ; son regard étincelant révèle une intelligence supérieure, une âme ardente. C'est Jules de Mersey, jeune avocat ami de Georges. Comme lui il s'était voué à la défense des accusés politiques ; mais

entraîné par l'ardeur de son caractère, ses plaidoyers étaient des satires sanglantes contre le pouvoir. Ni les conseils de ses amis, ni les réprimandes des juges n'ont pu le rendre plus réservé, et durant le voyage que Georges a fait à Lyon, il s'est fait interdire pour un an.

Dès qu'il aperçoit son ami, il passe son bras sous le sien, et ils s'avancent ensemble vers le château.

— Je le vois à ton air mécontent, dit Marsey, tu as perdu des momens précieux. Je te l'avais prédit; ton pair de France, que tu croyais capable de sentimens patriotiques, n'est qu'un plat courtisan.

— L'aigreur que tu mets dans les jugemens que tu portes sur les hommes et sur les choses, les rend presque toujours faux, mon cher Jules. Le duc a fait tout ce que l'honneur lui permettait : il s'est rendu à Saint-Cloud, il a vu le roi, son confesseur, son premier ministre : il leur a fait connaître l'imminence du danger.

— Et on l'a repoussé avec dédain, avec mé-

pris, interrompt Marsey, c'est naturel, c'est juste. Tout noble est l'esclave né du roi ; s'il veut s'affranchir de cette chaîne honteuse, son maître a le droit de s'en indigner.

— Tu oublies, dit Georges en souriant, que toi aussi tu descends d'une famille noble.

— Je n'ai pu commander au hasard qui m'a fait naître fils d'un gentilhomme; mais il a dépendu de moi de ne pas en profiter. Si, comme Mirabeau, j'avais appartenu à la haute aristocratie, comme lui, j'aurais loué une boutique. et mis pour enseigne : *Marsey, marchand de drap ou marchand d'alumettes.*

— Je sais, mon ami, que tu n'as accepté de l'héritage de ton père que sa modique fortune.

— Modique ! répète Marsey, j'ai toujours dit qu'elle était plus que suffisante pour mes besoins.

— Tu l'as dit, mon cher Jules. et tu l'as prouvé. En te chargeant d'une cause. tu as soin de prévenir que tu n'accepteras point d'hono-

raires. Tu méprises également et la noblesse et la fortune.

— Ai-je tort? la fortune n'est-elle pas une source inépuisable de corruption?

— La misère aussi engendre des vices.

— J'en conviens, mais la misère n'est que le résultat de l'opulence outrée de quelques-uns. Quant à la noblesse, elle me paraîtrait moins révoltante, si elle était le prix de vertus civiques.

— Une noblesse de mérite! dit Georges, vous a été léguée par l'empire.

— Tu connais mon opinion, répond Marsey, sur l'homme qui résume à lui seul cette époque de brillant esclavage, Napoléon? souverain légitime, aurait étonné le monde par la prospérité que son génie élevé, son âme magnanime aurait répandue sur ses sujets: comme élu du peuple, comme chef de la république française, il aurait prouvé que les perfections humaines peuvent atteindre à une hauteur idéale. Comme empereur par la grâce des

baïonnettes, qu'il appelait celle de Dieu, il a garotté la France, il l'a mise en coupes réglées pour soutenir une guerre qui ne pouvait finir, que lorsque le soldat couronné serait parvenu à placer les membres de sa famille sur tous les trônes de l'Europe. Les institutions que cet homme nous a laissées, portent le cachet du principe pernicieux dans lequel il s'est égaré.

— Je partage la haine pour le despotisme, quelque soit la forme qu'il emprunte, mais je vois avec chagrin que tes vœux dépassent souvent les limites de la monarchie constitutionnelle; je crains que tu ne t'abandonnes aux rêves, aux utopies du républicanisme.

Marsey fait un mouvement d'impatience.

— Occupons-nous de l'instant actuel, dit-il, nos amis nous ont devancé; la réunion sera nombreuse. Dans des circonstances aussi graves, tous les cœurs généreux se rallient autour d'un homme qui, depuis son retour en France, n'a cessé d'accueillir avec intérêt tous les citoyens qui se sont fait remarquer par leur opposition

aux tendances rétrogrades de la restauration.

— Le duc de ***, dit Georges, s'est acquis une haute réputation de libéralisme. Je crois qu'il la mérite, et que la France se serait trouvée heureuse si un pareil homme eût été appelé à la gouverner. Mais puisque la couronne doit passer sur une autre tête, celle qui nous paraît si digne de la porter, ne peut-être pour nous qu'un objet de regrets ou de troubles. Ces motifs m'ont empêché jusqu'ici de me joindre à nos amis politiques, dans leurs assiduités près du duc: mais l'extrémité cruelle où nous nous trouvons réduits me fait un devoir de recueillir tous les conseils; même ceux de l'homme qui, dans la catastrophe dont la couronne se trouve menacée, ne peut voir qu'un événement favorable pour lui.

— Tu ne connais pas le duc de ***; père de famille estimable, citoyen dévoué, il hait l'éclat et les grandeurs. Et si jamais les dangers de la patrie pouvaient le contraindre à accepter le pouvoir, il nous donnerait à tous l'exemple

du respect au principe sacré de la souveraineté du peuple, et de la soumission aux lois émanées de ce principe.

— Espérons que Charles X, auquel la nature a refusé les vices et les vertus d'un despote, révoquera ses fatales ordonnances.

— Seraient-elles déjà signées ?

— Oui mon ami; mais quand les ressources légales que la Charte nous laisse auront averti le roi des véritables dispositions du peuple.....

— Les rois ! interrompt Marsey, ne reviennent jamais sur une faute commise, pas plus que celles de leurs prédécesseurs ne leurs servent de leçons; tous leurs efforts ne tendent qu'à pouvoir en commettre impunément..... Le règne des ordonnances est commencé, continue-t-il, tant mieux, notre position se dessine nettement; la route que nous devons suivre est claire

Et doublant le pas, il ne répond plus que par des monosyllabes aux questions que son ami lui adresse.

Après quelques minutes de marche, ils arrivent au château; dans la cour tout paraît calme et paisible. Cependant les cochers et les palfreniers vont et viennent des écuries aux remises, et des remises aux écuries; mais dès qu'une personne étrangère passe, leur activité inquiète, qui pourrait trahir des préparatifs de fuite, fait place à un air d'oisiveté mêlée d'une prévenance affable et respectueuse. Dans les anti-chambres et dans les premiers salons règne la même préoccupation mystérieuse, la même politesse recherchée ou soumise, selon l'importance des personnages qui arrivent successivemeut.

Georges a remarqué que la tranquilité qui semble régner en ce château n'est que de l'affectation, et l'affabilité outrée des domestiques le fait sourire; car il y reconnait ce zèle maladroit qui, en dépassant des ordres reçus, manque l'effet qu'ils devaient produire. La porte d'un grand salon, qui s'ouvre devant lui l'arrache à ses réfléxions. Dans ce salon, comme à Saint-Cloud, sont réunis des pairs de France, des généraux.

des députés; le duc de *** est au milieu d'eux. Georges reconnaît sans peine cet homme si populaire, qu'il a souvent rencontré dans les rues de Paris, sur les quais, un parapluie sous le bras, se mêlant aux groupes que le hasard rassemble sur son passage; mettant deux sous dans le bonnet d'un savoyard ou sur le papier de musique d'un chanteur; s'arrêtant aux boutiques où il admire blâme et achète comme un bourgeois, tandis que Charles X s'enferme au fond de son palais, défendu par une triple garde.

Entouré des chefs de l'opposition, qui peut-être lui ont laissé entrevoir quel sacrifice on pourrait un jour espérer de son patriotisme, ses traits n'ont point cette expression bienveillante et spirituelle qui les caractérise dans les circonstances ordinaires de la vie. Tout en lui prouve que, si la confiance dont les amis de la liberté lui donnent en ce moment une preuve si éclatante le flatte, le motif de cette réunion

l'afflige, et il exprime ce double sentiment avec une éloquence facile et gracieuse.

Un homme qui paraît à peine avoir atteint l'âge mur, et dont les manières aisées annoncent une éducation aristocratique, s'approche de Marsey.

— Savez-vous la grande nouvelle, dit-il, les ordonnances sont signées! le général Lafayette vient de l'apprendre au duc.

—Je le savais, monsieur le vicomte, répond sèchement Marsey, en appuyant avec affectation sur ce dernier mot.

Sans paraître choqué de ce brusque accueil, le vicomte salue grâcieusement les deux amis et va rejoindre un jeune homme qui paraissait l'attendre dans un coin du salon.

— Eh bien! Paul, lui dit-il, pourquoi vous tenez-vous ainsi à l'écart, n'êtes vous pas enchanté de vous trouver dans cette atmosphère de grandeur et de liberté?

—Sans doute, monsieur le vicomte, et je ne

sais comment vous exprimer toute ma reconnaissance.

—Vous ne m'en devez pas. Je me suis aperçu que, pour gagner votre confiance, il fallait vous prouver que j'appartenais réellement au parti libéral. Je vous ai conduit ici où vous avez vu les Casimir Périer, les Laffitte, me parler en ami, où le duc lui-même m'a adressé des paroles bienveillantes.

— Ah! monsieur le vicomte, je vous demande mille pardon de mon incrédulité; mais comment pouvais-je supposer que vous, noble, fils d'émigré vous ne fussiez pas un ultrà?

— Eh! cher ami la manière dont nous avons fait connaissance aurait dû vous prouver que j'étais démocrate dans l'âme. N'est-ce pas au café, à Frascati, que nous nous sommes rencontrés et non dans les salons dorés ?

— Cependant monsieur le vicomte, vous les fréquentez, ces salons, et puis les ultrà s'amusent et jouent tout comme les libéraux.

En ce moment plusieurs députés supplient

le duc de *** de ne pas refuser le concours de ses talens à la France menacée.

— Eh ! que puis-je pour elle ? leur dit-il, tout mon sang lui appartient, s'il peut lui être utile, je suis prêt à le verser ; mais quand un roi mal conseillé a violé ses engagemens; quand un peuple justement indigné cherche à le faire rentrer dans les voies légales, je puis à peine associer mes vœux aux vôtres; car ce roi, je lui suis attaché et par les liens du sang et par mon serment. Quand je l'ai prononcé, ce serment, j'étais convaincu qu'une famille si cruellement instruite par le malheur avait appris comment le peuple le plus généreux de la terre doit être gouverné. Qu'elle savait enfin que la couronne n'est point un hochet, que celui qui la porte doit compte à tous les citoyens de ses actions, de ses pensées ; qu'il appartient tout entier à l'État, et que rien dans l'État ne lui appartient, pas même ses propres enfans..... Espérons encore, messieurs, continue-t-il, en cherchant à surmonter la vive émotion qui vient de le surpren-

dre, que Charles X reculera devant l'horreur qui s'attacherait à son nom, s'il pouvait ordonner le massacre de son peuple. Son cœur noble et généreux ne lui permettra pas d'armer des Français contre des Francais. Il révoquera ses fatales ordonnances, renverra un ministère que la nation repousse, et n'emploiera jamais des moyens violens pour mettre sa volonté au-dessus de la loi. Un monarque du sang d'Henri IV, de ce roi qui envoyait des vivres aux sujets révoltés qu'il assiégeait, renoncerait à la couronne s'il ne pouvait la conserver que par la force *brutale*.

Casimir Périer assure avec une franchise noble et énergique qu'il serait dangereux en ce moment de bercer le peuple de pareilles chimères ; qu'une lutte est inévitable; que le sort des armes décidera entre le despotisme et la liberté.

Le duc lui presse la main en silence.

— Si la liberté triomphait par la force des armes, dit-il, je serais enveloppé dans l'anathême qui frapperait le roi parjure ; et

cependant je gémirais si elle succombait.

—Un homme tel que vous s'écria La Fayette, fera toujours la gloire de son pays, quelle que soit la forme du gouvernement qui puisse le régir. Je n'ai jamais cessé de regarder les principes républicains comme l'unique source du bonheur des peuples ; mais je haïrais ces principes si, en les admettant de nouveau, la France refusait de rendre hommage à vos vertus, à vos anciens services sous le glorieux drapeau tricolore.

Le duc de *** reproche doucement à son vieil ami d'avoir évoqué des souvenirs qui, dans sa position, sont peut-être un crime. Et comme entraîné par un sentiment involontaire, il ajoute tout-à-coup :

— Pourquoi craindrais-je de vous laisser lire dans le fond de mon âme? Oui, cette république dont le nom seul fait trembler plusieurs d'entre vous, je l'ai servie, et j'en suis fier! Le soldat de Jemmapes était quelque chose aux yeux de la France, le pa-

rent, le premier sujet d'un roi n'est rien; il ne lui est pas même permis de mourir pour la patrie.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Paul saisit le bras du vicomte et le conduit à l'extrêmité du salon.

— Les opinions exaltées du duc de *** m'effraient, dit-il à voix basse, on dirait qu'il se croit encore en 1791, au club des Jacobins, dont il faisait partie.

— Rassurez-vous, mon ami, à la vue du général Lafayette, les souvenirs de gloire républicaine le dominent malgré lui; mais si jamais un événement quelconque lui en faisait un devoir, des conseils prudens et conformes aux vœux de la nation, triompheraient sans peine de ses penchans démocratiques.

— C'est possible, monsieur le vicomte ; mais si l'on rapportait à Saint-Cloud, ce qui se passe ici. nous serions tous compromis ; car il faut en convenir, nous n'avons pas mal l'air de conspirateurs, excepté que nous ne savons ni pourquoi ni pour qui nous conspirons.

— Vous l'ignorez, dit le vicomte avec feu, c'est pour la patrie, pour nos libertés, pour notre indépendance. Quoique le mot de conspirateur soit faux je l'accepte. Oui, nous conspirons ; mais c'est à la face de l'univers ; nous avons pour correspondances secrètes les feuilles publiques; pour conjurés la nation entière ; pour chefs tout ce qu'elle a de citoyens illustres. Je croyais que vous vous estimeriez heureux d'avoir été admis dans une pareille réunion !

— Je vous assure, monsieur le vicomte, que j'en suis enchanté; mais je ne puis m'expliquer comment je vous ai paru digne de cet honneur.

— Vous m'avez inspiré de l'intérêt ; car

votre éducation vous place au-dessus de votre état.

— Il est vrai, dit Paul, que mes parens ont fait des sacrifices pour moi. Leur mort prématurée m'a forcé de prendre la première place qui s'est présentée ; celle de commis chez un marchand de nouveautés.

— Et vous végéterez toujours dans cette situation obscure, à moins qu'un changement de gouvernement ne vienne vous offrir le moyen de faire valoir vos talens et votre patriotisme.

— Je sais, monsieur le vicomte, que dans les révolutions on s'élève promptement, aussi ne serai-je pas fâché d'en voir une. Pas trop longue, cependant ; car lorsqu'on est arrivé à la fortune, aux honneurs, on s'attache à l'ordre de choses existant.

— Sans doute, et cette opinion est celle de toutes les personnes sensées. Retournez à Paris; voyez vos connaissances, vos amis et faites-leur partager les sentimens qui vous animent.

Paul renouvelle au vicomte l'assurance de son dévouement à la cause de la liberté et se retire. L'importance politique qu'il croit avoir acquise flatte sa vanité; mais elle ne lui fait pas oublier les avantages plus réels qu'il espère tirer de son intrigue avec la duchesse. Résolu de lui consacrer le reste de la soirée, il dîne en hâte chez le premier restaurateur qu'il trouve en sortant du château, et retourne à Paris.

Persuadé que pour réussir dans ses desseins. il fallait saisir toutes les occasions propres à captiver l'attention de la femme près de laquelle il veut jouer le rôle d'un amant passionné, Paul n'a cessé de consacrer ses loisirs à circuler autour de la demeure de Sophie. Dès le premier jour il l'a aperçue sur la terrasse où elle vient chaque soir prendre le frais, et ses yeux se sont arrêtés sur elle avec une telle affection. qu'il lui était impossible de ne pas le reconnaître. Soit que cette assiduité l'ait flattée. ou qu'elle ait craint de prouver en s'éloignant qu'elle y attachait quelque importance, la du-

chesse s'est bornée à rester moins long-temps sur cette terrasse, où les regards enflammés d'un amant obscur la poursuivent et l'attendent : mais elle continue d'y paraître presque journellement.

La vanité interprète tout en sa faveur. Paul est persuadé qu'il est aimé, et que bientôt il obtiendra un rendez-vous en règle. Aussi vient-il à son poste avec la plus grande assiduité, s'attendant chaque jour à trouver une clef, un billet, ou toute autre invitation mystérieuse.

Déjà plusieurs fois Paul est passé sous les murs du jardin, lorsqu'il s'aperçoit enfin que la porte est entr'ouverte. Il entre sans hésiter ; pour lui la prudence est l'apanage des sots ; l'audace qui s'aveugle sur les dangers et la folle confiance en des hasards favorables lui paraissent le sceau du génie. Convaincu que sa témérité doit nécessairement le conduire à une bonne fortune, il s'enfonce dans les massifs de verdure et s'avance avec précaution. Bientôt il entend à quelque distance une voix de femme.

— C'est-elle, se dit-il à lui-même.

Et écartant légèrement le feuillage, il voit la duchesse s'avancer vers la place qu'il occupe. Il se croit au comble de ses vœux, quand une femme de chambre accourt.

—Il vient d'arriver, madame, il me suit......

Ces mots paraissent causer à Sophie la joie la plus vive. Elle retourne aussitôt sur ses pas; et toutes les brillantes illusions de Paul se sont évanouies; il reconnait que ce n'est pas lui qu'on attendait; mais un rival préféré. Craignant d'être découvert, il reste immobile à sa place.

La hardiesse fanfaronne qui brave des dangers douteux, parce qu'elle en nie l'existence, est incompatible avec ce courage raisonné qui affronte des périls certains.

Dominé par la peur, le commis se dispose à quitter le jardin. Il se promet même de renoncer entièrement à Sophie et de chercher à renouer avec la marchande de modes. La position fâcheuse ou il se trouve réduit, lui rappelle qu'il a payé plus cher les espérances qu'il avait fon-

dées sur la riche duchesse, que les avantages réels qu'il trouvait auprès de Cécile. Étranger aux détours du jardin, il s'y égare, et se trouve arrêté par un rocher factice dans lequel on a pratiqué une grotte. Au même instant il entend parler et reconnaît Sophie qui s'entretient avec un homme qui lui est inconnu. Dans cette extrémité dangereuse, il se jette dans la grotte. A peine y est-il entré, que la duchesse invite son cavalier à se placer près d'elle, sur un banc adossé au rocher.

— Asseyons-nous, lui dit-elle, j'ai besoin de me recueillir pour vous expliquer les motifs qui m'ont engagée à réclamer vos conseils..... Votre froideur achève de m'embarrasser..... je vois avec chagrin que vous avez conservé un souvenir fâcheux de cette fatale soirée..... j'ai été coupable sans doute..... je voulais me venger..... Mais vous !..... que vous avais-je fait pour m'insulter aussi cruellement dans la personne de mon père ?.....

— Brisons là-dessus, madame, dit Georges;

car c'est lui que la duchesse avait eu l'adresse d'attirer près d'elle.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que ma faute fut le résultat de l'enthousiasme que votre talent m'avait causé. Quand à la manière dont vous avez cru devoir m'en punir, il est inutile d'en parler: je ne suis pas assez fat, pour m'imaginer que mon opinion à ce sujet puisse être de la moindre importance pour vous.

Sophie arrête sur l'avocat un regard pensif, triste, presque tendre, et qui prêterait un charme irrésistible, moindre à une femme moins belle.

Georges cherche à donner à la conversation un tour officiel; car il sent qu'en la laissant sur le terrain du sentiment, la duchesse pourrait le convaincre qu'elle est aussi bonne, aussi douce qu'elle le paraît, et que ses torts ne sont que des erreurs que sa jeunesse et sa position dans le monde rendent excusables.

— Madame, dit-il avec une gravité affectée, vous m'avez écrit que votre avenir, celui du

duc votre époux, dépendaient de l'entretien que vous désiriez avoir avec moi. Je me suis empressé de me rendre à votre appel, présumant que vous vouliez me consulter en ma qualité d'avocat. A ce titre, je suis prêt à vous donner tous les avis que vous pourrez désirer.

— Je vous remercie, monsieur, répond Sophie d'une voix émue: mais ayez du moins la bonté de ne point m'intimider..... je vais vous donner une grande preuve de confiance..... vous la devez à votre talent distingué, et surtout à votre haute réputation d'homme d'honneur..... Je vous crois tel, puisqu'en me décidant à invoquer l'assistance des lois, contre le maître que ces lois m'ont donné, c'est à vous, son meilleur ami, que je m'adresse.

Georges fait un mouvement de surprise, presque d'effroi.

— Oui, continue la duchesse d'une voix altérée par les larmes, mon mari m'a constamment dédaignée, parce que mon père est comme

le vôtre, un artisan obscur, qui ne doit sa fortune qu'à son travail.

Et dénaturant avec toute l'adresse dont un esprit féminin est susceptible, les actions les plus louables et les plus innocentes du duc, elle le peint comme un tyran domestique et appuie surtout sur cette argument tant rebattu; mais toujours employé avec succès; qu'il existe dans la vie privée des époux, une foule de détails qui, dès qu'on les raconte perdent tout ce qu'ils ont de cruel et d'insupportable.

L'effet que le son de sa voix carressante, l'expression mélancolique de son regard ont produit sur Georges ne lui a point échappé. Elle ne doute pas que la preuve de haute estime, qu'elle lui donne en le choisissant pour arbitre entre elle et son mari, n'achève de fasciner son esprit, de captiver son cœur.

— Maintenant ajoute-t-elle, vous connaissez ma position, mon malheur. Prononcez! si vous ne pouvez rien pour moi, comme avocat, osez être mon ami.

Georges veut l'interrompre.

— Ne me rappelez pas mes torts, continue-t-elle, je suis prête à reparaître avec vous dans ce même monde où je vous ai fait un affront public. Fortifiés l'un par l'autre, nous pourrons le braver impunément; je ne me fais pas illusion, ces grandeurs auxquelles mon père a voulu m'élever, j'ai pu les approcher et non les atteindre. N'importe, le titre que je dois à mon mariage; la considération que vous donnent vos talens, nous ouvriront constamment toutes les portes. Imposons à cette noblesse arrogante le fils d'un cordonnier et la fille d'un facteur de piano; elle nous dédaigne, qu'elle apprenne à nous craindre.

Cette proposition a détruit une partie de l'émotion que ses douces plaintes, sa tendre langueur avait causée à Georges. Mais il doute encore que des dehors aussi séduisans puissent renfermer une âme corrompue; l'alliance qu'elle lui offre le surprend encore plus qu'elle ne l'indigne, il cherche en vain une réponse

convenable: car il craint de l'avoir mal compris. Son silence paraît à la duchesse la preuve d'une passion naissante, et pour la première fois de sa vie, un tendre sentiment accélère le battement de son cœur. Ce Georges, qui depuis long-temps occupe son imagination, est enfin près d'elle, entouré de tout le prestige de la jeunesse, de la beauté, du talent, de la célébrité. Quelle gloire pour la femme qui pourra fixer un tel homme; tout l'autorise à croire que cette gloire sera la sienne. Le trouble que lui cause la vanité satisfaite a tout le caractère de l'amour : elle est réellement émue.

— Ne me refusez pas votre amitié, dit-elle, si les lois m'enchaînent pour toujours au duc, aidez-moi à supporter mon malheur, à conserver l'estime de moi-même. Je chercherais envain à vous le cacher, il est des hommes que les dédains de mon mari enhardissent jusqu'à me parler d'amour... vous avez vous-même entendu le vicomte... je l'ai banni de ma présence... pour un pareil être, ce sacrifice fait à

mon devoir m'a été facile... mais je puis, tôt ou tard, rencontrer un homme digne de mes affections.

— Elle se sent capable d'aimer, se dit Georges à lui-même, il est encore possible à mon ami d'être heureux.

Entraîné par cette pensée, il peint avec chaleur les bonnes qualités du duc et assure qu'il adorera sa femme, dès quelle aura daigné faire une légère démarche pour lui prouver quelle désire obtenir sa tendresse.

Un tête-à-tête avec une jeune et jolie femme aura toujours un attrait dangereux pour tout homme dont l'âge n'aura pas encore glacé le cœur, paralysé les sens. A cet attrait se joint en ce moment, pour Georges, le plaisir de se voir recherché par celle qui l'avait d'abord dédaigné; aussi ne résiste-t-il que faiblement à tant de séductions. Il ne s'aperçoit pas que le jour commence à baisser et que sa visite s'est prolongée au-delà des bornes ordinaires. La duchesse aussi s'abandonne sans réserve aux

charmes d'un sentiment nouveau pour elle. L'avocat lui peint avec feu le bonheur d'un amour partagé. Enhardie par le jour mystérieux qui les entoure, Sophie arrête ses regards sur lui. Bientôt elle ne le comprend plus; mais elle l'écoute toujours, et semble lire sur ses traits animés l'aveu de la passion qu'elle croit lui avoir inspirée et qu'en ce moment elle éprouve réellement pour lui.

Georges est loin de supposer ce qui se passe dans l'âme de la femme qu'il veut rendre à son mari.

— Vous ne répondez pas, madame, dit-il, vous aurais-je offensée en cherchant à vous prouver que le duc est digne de toute votre tendresse ?

— Il me refuse la sienne, répond la duchesse en soupirant ; il me l'accorderait peut-être si vous vouliez me consacrer une partie de vos loisirs... les passer près de moi avec l'intention de me trouver quelque mérite... de le faire valoir près du duc...

— Il n'est pas besoin d'un pareil moyen, interrompt Georges, pour lui apprendre à chérir une femme telle que vous. Qu'il entende une seule fois le son de la voix émue qui vient de frapper mes oreilles, et il tombera à vos pieds, il vous suppliera de partager ses transports.

— Il me le demanderait en vain, murmura la duchesse.

Et comme effrayée de ces paroles, elle porte une de ses mains à son visage et présente l'autre à Georges. Celui-ci la presse doucement et y appuie ses lèvres avec plus d'émotion que de respect.

—Laissez-moi croire, dit-il, que vous vous trompez sur vos véritables sentimens pour votre mari.

— Ah! Georges, soupire Sophie, s'il est vrai que vous voulez que j'aime le duc, que le son de sa voix, l'étreinte de sa main porte dans mon âme l'ivresse du bonheur, faites qu'il vous ressemble...

En prononçant ces mots, ses yeux se ferment, son corps se penche,... ne rencontrant d'autre appui que le rocher de la grotte, elle se lève avec précipitation ;

Georges a disparu.

— Homme cruel! s'écrie-t-elle avec désespoir, reviens! mets le comble à ma honte ; dis-moi que tu refuses l'amour que je t'ai offert !

Ses forces l'abandonnent réellement ; ses genoux fléchissent ; des bras robustes la reçoivent et la pressent avec passion. Cette douce étreinte la rappelle à elle-même.

— Georges ! soupire-t-elle...

— Ce n'est point Georges, c'est Paul ! Paul qui vous adore ; Paul qui est prêt à mourir pour vous, répond le commis.

Il n'a pas perdu un mot de l'entretien que la duchesse vient d'avoir avec l'avocat, et persuadé qu'elle a donné des ordres pour que personne ne vienne interrompre ce tête à tête, aucune crainte ne modère son audace. Sa bou-

che presse celle de Sophie et étouffe le cri de terreur qui vient de lui échapper.

— Vengez-vous d'un amant qui vous dédaigne, dit-il en la pressant sur son cœur ; punissez un mari qui vous trahit. Je vous instruirai de tous les détails d'une intrigue scandaleuse qu'il poursuit depuis long-temps ; mais payez enfin la passion violente qui m'attache à vos pas...

— Laissez-moi, dit Sophie, laissez-moi ou j'appelle mes gens...

— Songez que j'ai votre secret ! que je puis le faire connaître à votre mari, au public...

Et passant de la menace aux tendres protestations, il la supplie de pardonner à son délire, jure d'être à jamais l'esclave soumis de ses moindres volontés.

Soit que sa tête égarée confonde les deux hommes dont l'un la fuit et l'autre lui promet de l'adorer toujours, ou que la passion de Paul lui paraisse une vengeance un dédommagement des refus de Georges, la duchesse

ne résiste plus que faiblement à ses caresses téméraires. Tout-à-coup le bruit d'une porte que l'on ferme se fait entendre. Sophie fait un mouvement d'effroi et cherche à repousser le commis.

— On vient, lui dit-elle, fuyez et je vous pardonne.

— Fuir ! murmure Paul, qui en ce moment croit vraiment adorer la duchesse ; car ses charmes ont allumé dans ses veines un délire insensé. Fuir ! quand ton cœur bat sur le mien, quand je respire ton haleine, quand déjà tu m'as rendu mes brûlans baisers... tu m'appartiendras ou tu te perdras avec moi !...

— Qui est-là ? demande une voix que Sophie reconnaît avec terreur pour celle du duc. Son sang s'arrête, le mouvement et la pensée l'abandonnent.... et Paul l'emporte vivement dans la grotte....

FIN DU PREMIER VOLUME.

